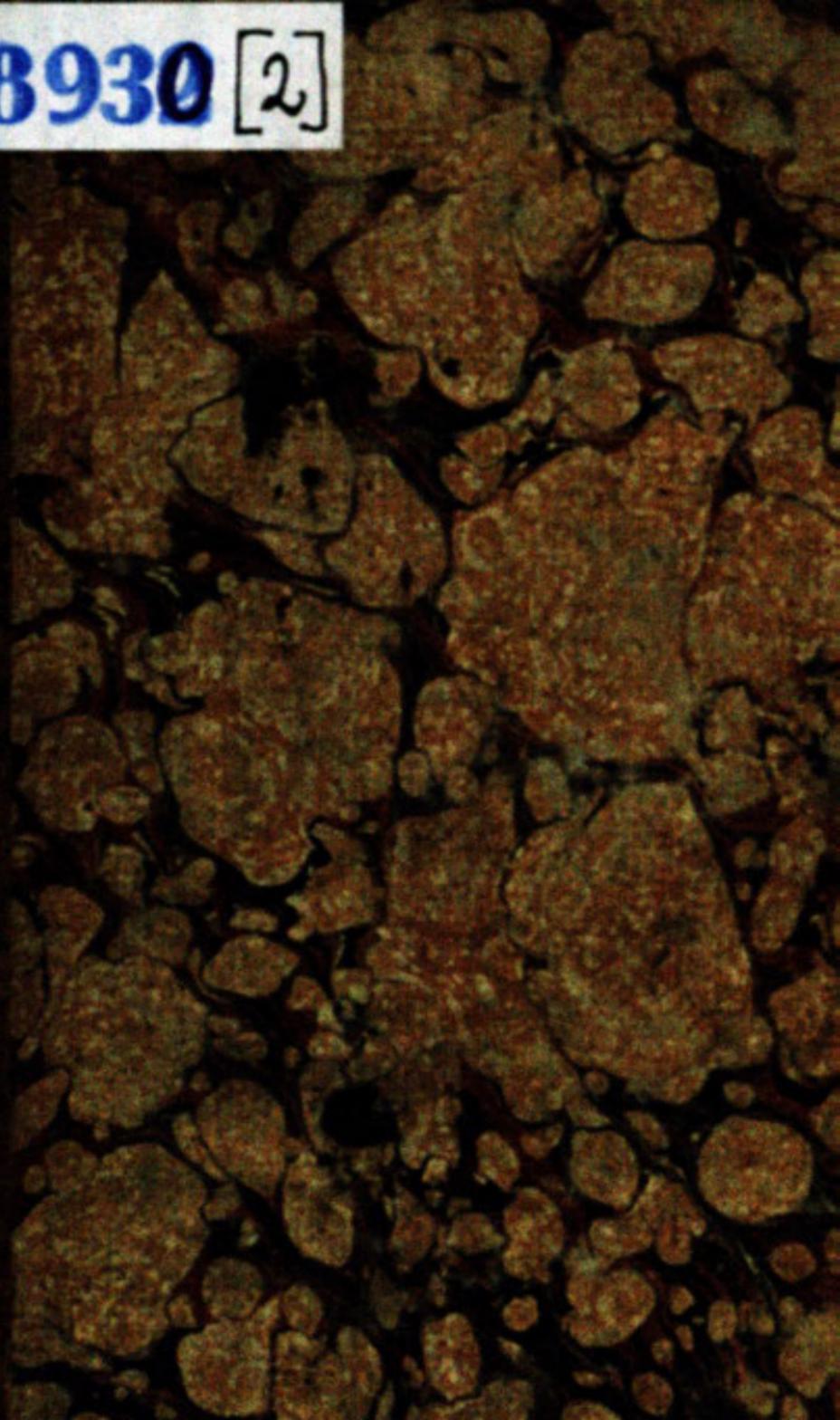
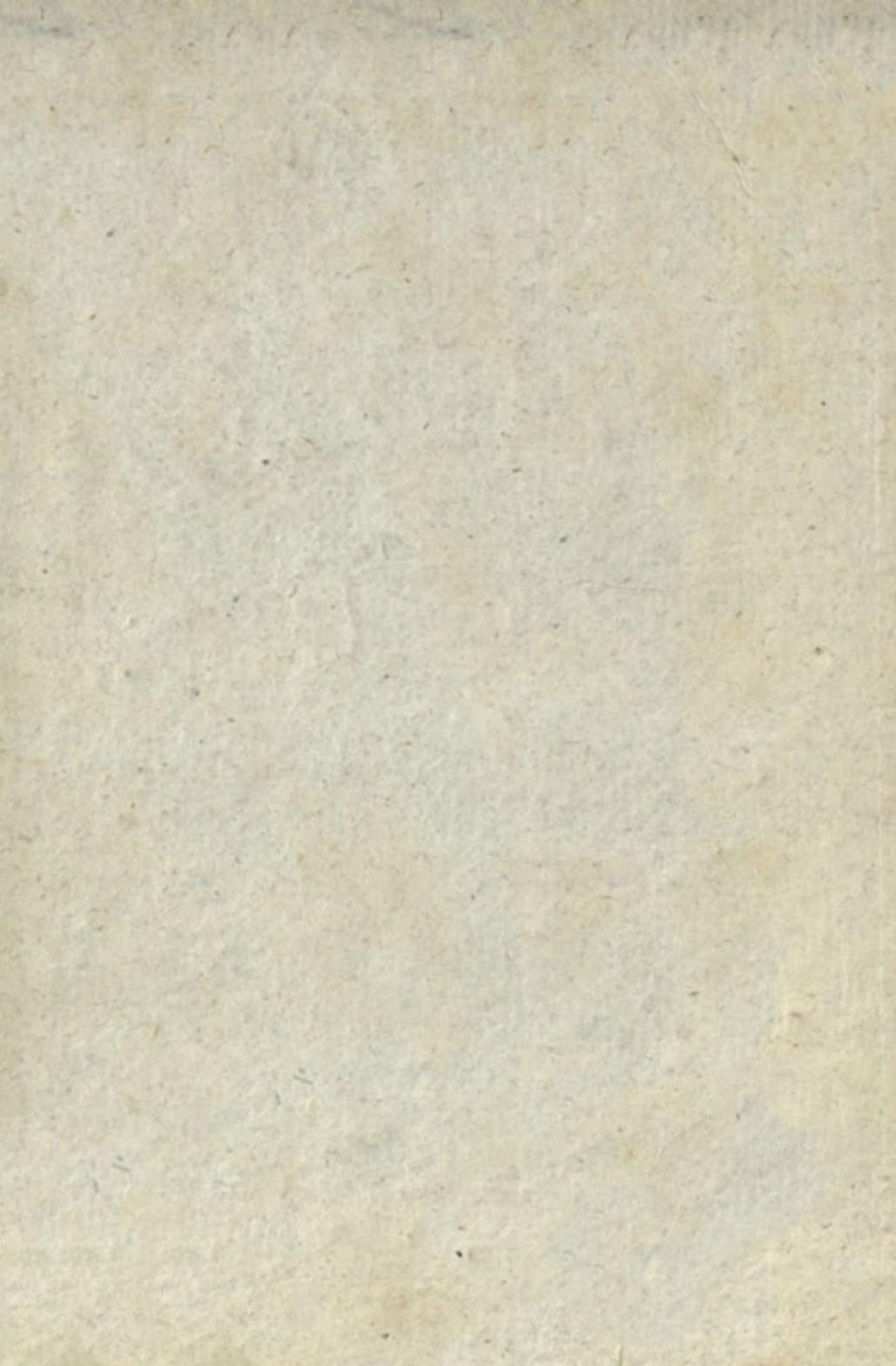
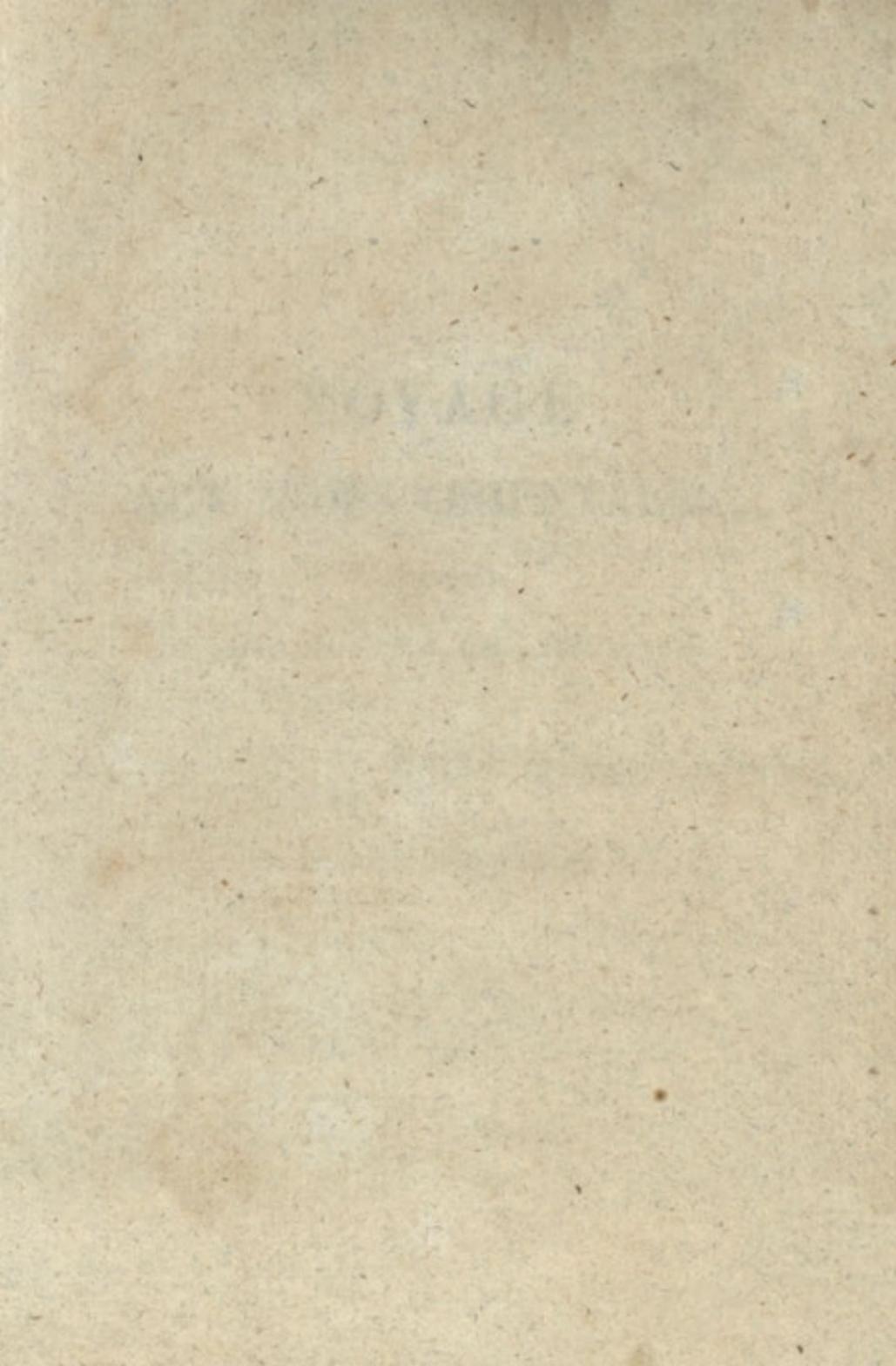


28930 [2]









VOYAGE
AUX INDES ORIENTALES,

PENDANT

LES ANNÉES 1802, 1803, 1804, 1805 ET 1806.

T. II.

VOYAGE AUX INDES ORIENTALES,

PENDANT LES ANNÉES 1802, 1803, 1804, 1805 ET 1806,

CONTENANT

La Description du *cap de Bonne-Espérance*, des *îles de France, Bonaparte, Java, Banca* et de la *ville de Batavia*; des Observations sur le Commerce et les Productions de leurs pays, sur les Mœurs et les Usages de leurs habitans; la Campagne du Contre-Amiral de Linois dans les mers de l'Inde et à la côte de *Sumatra*; des Remarques sur l'Attaque et la Défense de Colombo dans l'île de Ceylan, lors de sa reddition aux Anglais; enfin un VOCABULAIRE DES LANGUES FRANÇAISE ET MALAISE;

AVEC UN ATLAS

Composé de Cartes marines et militaires, dressées par l'Auteur, des Planches représentant les Costumes et l'Armure des habitans de ces contrées, et différentes Vues;

DÉDIÉ

A son Altesse Impériale et Royale le Prince EUGÈNE NAPOLÉON DE FRANCE, Archi-Chancelier d'État de l'Empire, Prince de Venise, Vice-Roi d'Italie.

PAR CH^{ES} F^{OIS} TOMBE,

Ancien Capitaine-Adjoint du Génie employé près de la Haute Régence à Batavia, actuellement Chef de Bataillon, Officier supérieur de l'État-Major général de l'Armée d'Italie.

REVU ET AUGMENTÉ DE PLUSIEURS NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS,

PAR M. SONNINI.

TOME SECOND.

PARIS,

Chez ARTHUS BERTRAND, Libraire, rue Hautefeuille, n° 25.

1810.

CBGiÓŠ, ul. Twarda 51/55

tel. 22 69-78-773



Wa5154156



28930 [2]

NH-48036 JMK

VOYAGE

AUX INDES ORIENTALES.

CHAPITRE XVIII.

Départ de la baie de Balembouang. — Notre arrivée à Bagnouwangie. — Sa description, ainsi que celle de cette baie. — Bon accueil du prince Indien et du commandant Hollandais.

LE lendemain, 13 février 1805, dès le matin, il vint deux pirogues d'un village nommé *Palankang*, situé à une lieue et demie dans l'intérieur des terres, à droite en entrant dans la baie de Balembouang. Ce village est en outre traversé par une petite rivière, dont l'embouchure est vis-à-vis de la cabane où nous nous trouvions. Des habitans apportaient des vivres aux vingt-cinq Malais qui accompagnaient le vieillard. Celui-ci, dont nous avons épuisé les petites provisions, profita d'une

des deux pirogues pour en envoyer chercher de nouvelles, ainsi que de l'eau, qu'on apporta dans des bambous. Au retour de la pirogue, nous déjeûnâmes avec du riz, du poisson salé et du thé.

Nous attendions d'un moment à l'autre des nouvelles de Bagnouwangie avec des embarcations pour venir nous prendre. N'en ayant reçu aucune à 8 heures du matin, on expédia une seconde pirogue pour en accélérer l'arrivée. Une heure après, nous eûmes la visite du Ioudo Nogoro, premier ministre du prince du pays. Il était venu à cheval avec son escorte jusqu'à Palankang, où il était monté en pirogue. A peine eut-il traversé la baie, et fut-il à la côte, près de nous, que nos Malais lui rendirent les honneurs, en s'asseyant à terre derrière lui, les jambes croisées. Il vint nous annoncer que le commandant hollandais avait reçu nos dépêches, et qu'il allait nous venir chercher lui-même. Ce ministre avait apporté plusieurs noix de coco, dont il nous régala.

Enfin, à 3 heures après midi, le commandant arriva dans une grande et belle embarcation, ornée d'une tente ayant pavillon hollandais avec flamme; son gendre l'accompa-

gnait; une seconde embarcation pour nos effets le suivait. On ne peut se figurer la joie que nous éprouvâmes à son approche, de nous retrouver avec des alliés et des amis, et de nous voir au moment de sortir de ce désert. Nous tâchâmes d'exprimer, comme nous pûmes, notre reconnaissance à ce libérateur; ce que nous fîmes très-faiblement, en raison du service qu'il nous rendait, et de la satisfaction que nous éprouvions de son arrivée; car la véritable reconnaissance n'a point d'expression. Après nous avoir manifesté le vif plaisir qu'il éprouvait lui-même en cette circonstance, il fit débarquer des vivres pour au moins quinze personnes, ainsi qu'une canette contenant quelques bouteilles de vin et du genièvre. Les Malais qui lui avaient porté de la part du vieillard la nouvelle de nos malheurs, lui avaient peint l'état misérable où nous étions, suite de nos fatigues et de nos privations, ce qui l'avait engagé à se pourvoir de toutes sortes de provisions, afin de nous faire faire un bon repas avant de nous emmener. On fit réchauffer un bouillon, ainsi que des volailles; on fit cuire des œufs, etc. Après avoir très-bien diné, nous nous embarquâmes, non sans remercier notre bon

vieillard, et rendre au commandant le juste et sincère témoignage de l'hospitalité qu'il nous avait donnée, et des secours qu'il nous avait prodigués. Le ministre Ioudo-Nogoro, qui avait participé à tout le plaisir de cet événement, remonta dans sa pirogue, et retourna à Palankang, où étaient ses chevaux et son escorte.

Il était cinq heures quand nous nous embarquâmes. A peine fûmes-nous de l'autre côté de la baie, qu'un très-fort grain nous surprit; la mer s'éleva avec furie, et les vents devinrent contraires; malgré ces obstacles, nous allâmes toujours, car nous avons une vingtaine de Malais pour ramer : nous longeâmes la côte pour ne pas nous engager en pleine mer. A minuit, n'ayant encore fait que la moitié du chemin, et les vents et les courans nous contrariant de plus en plus, le commandant se détermina à camper jusqu'au jour pour y voir mieux, et avoir une marée favorable. En conséquence, nous nous échouâmes sur des roches, à peu de distance de la terre; nos Malais se mirent dans l'eau jusqu'à la ceinture, et nous transportèrent sur la côte; ils attachèrent l'embarcation à une pointe de rochers, et firent des feux au-

tour de nous. Nous reposâmes un peu sur des
 cuilles de cocotiers jusqu'à 5 heures du ma-
 tin, que nous nous rembarquâmes.

A 8 heures du matin nous arrivâmes à l'é-
 tablissement. L'abordage en est difficile, la
 côte est pleine de dangers, surtout à l'em-
 bouchure de la rivière qui le traverse, et où
 est un banc, sur lequel nous nous échouâmes
 avant de descendre. Plusieurs pirogues vin-
 rent près de nous; nous entrâmes dedans, et
 nous débarquâmes au pied du fort. Les offi-
 ciers européens, dont l'un était le chirurgien-
 major, le prince, ses ministres, et les autres
 chefs indiens nous attendaient, et vinrent au-
 devant de nous pour nous recevoir; tous
 nous assurèrent de l'intérêt qu'ils prenaient
 à nos malheurs. Ils nous accompagnèrent en-
 suite chez le commandant, qui se nomme
Wikermann, baron allemand; ces princes et
 ces officiers restèrent. Nous reçûmes de ma-
 dame *Wikermann* et de sa famille l'accueil
 le plus affable et le plus obligeant. Madame
Wikermann nous dit très-gracieusement que
 ce jour était d'autant plus heureux pour elle,
 que c'était celui de la fête de sa fille aînée,
 et qu'elle était flattée que le hasard nous eût
 amenés dans ces parages pour assister au

divertissement qui devait accompagner la fête. Cette dame est Malaise ; le commandant ayant été précédemment employé dans la garde d'honneur de l'empereur de Mataran , l'avait épousée à cette époque.

Le commandant chinois vint un instant après faire le compliment d'usage en un pareil jour, et assista également à la fête.

Dans ces entrefaites on avait tendu au bout d'un grand salon, une toile transparente pour la comédie malaise, qui ne tarda pas à commencer, au son d'une musique bruyante, et plus qu'insignifiante pour des oreilles européennes. Tous les musiciens sont assis à terre les jambes croisées ; une douzaine frappaient sur des gongoms, espèce de cimbales de cuivre très-sonore, et de différentes grosseurs pour la variété des sons. Celui qui dirigeait l'orchestre jouait du principal instrument en usage chez les Indiens. C'est un violon à deux cordes ; le manche a environ un pied et demi de longueur ; il est plat. Le corps est composé d'une noix de coco très-grosse, d'une qualité particulière, très-rare et très-chère. Les princes malais y mettent des prix exorbitans pour s'en procurer. On ne trouve cette espèce que dans les îles Madure et Baly.

Cette noix est adaptée presque au bas du manche ; l'archet est un rotin arqué , et les fils de crin. Ce violon est posé perpendiculairement à terre comme une basse ; les sons qu'on en tire ont beaucoup de rapport avec ceux du nôtre , quand on passe l'archet sur les cordes derrière le chevalet. Le musicien s'arrête de temps en temps pour chanter d'une manière lamentable , et presque toujours sur le même ton.

Nous déjeûnâmes au son de cette musique. On servit du thé , du café et des fruits ; après quoi les dames et les enfans se retirèrent dans le salon où était la musique , se placèrent à côté , et se mirent à jouer aux cartes , toutes assises à terre sur de grandes nattes.

On se remit à table à midi. Comme nous étions trois peuples bien différens , on servit à l'euro péenne , à la chinoise et à la malaise , de sorte que chacun choisissait ce qui lui convenait. M. Wikermann avait encore quelques bouteilles de vin de Bordeaux , qu'un M. Dufour , capitaine de la marine marchande de cette ville , lui avait données en passant vis-à-vis de l'établissement ; il en fit servir. On lui porta des toasts , ainsi qu'à sa famille et au tomogon ; on en porta aussi à notre heu-

reuse arrivée , et à la bonne harmonie des trois nations.

Après le dîner on prit le thé, et on servit le béthel au tomogon, à ses ministres, au premier mandor des Malais armés, et au chef des Chinois. On joua ensuite, et on fuma jusqu'à 9 heures du soir; alors on servit le souper.

Le lendemain matin nous ne fûmes pas peu surpris d'apprendre que la fête recommençait. Nous sûmes alors que c'était celle de madame Wikermann à laquelle nous allâmes de suite rendre nos hommages, et la féliciter. Même fête et même société que la veille; musique et comédie malaises toute la journée. Après le dîner, nous nous promenâmes en voiture jusqu'à une plantation de poivre et de café que le commandant venait d'établir pour le compte de la Compagnie des Indes, dans un terrain neuf, à trois quarts de lieue du village; et de là, jusqu'à une ancienne plantation, que l'on nomme *Socoradija*, également sous sa direction, et située dans l'intérieur des terres, à une lieue plus loin que la nouvelle.

Chemin faisant, M. Wikermann m'ayant témoigné le désir qu'il aurait d'avoir le plan

de sa nouvelle plantation , et de ses projets d'agrandissement et d'embellissement , pour l'envoyer à M. Engelhart , gouverneur de Java , à Samarang , je me chargeai de le lui faire ; et dès le lendemain j'y travaillai. N'ayant ni graphomètre ni planchette , je me servis d'un compas de route. Mon ami, M. Janssaud, me seconda. Il fit les fonctions de piqueur ; il plantait les pavillons , et suivait la chaîne. Je mis cinq jours à ce petit travail , ne pouvant m'y livrer que jusqu'à 8 heures du matin , à cause des grandes chaleurs. Nous montions en voiture à cinq heures , à six nous étions rendus , et nous opérions. Six Malais des plus intelligens s'y trouvaient pour porter les compas et les piquets. A 8 heures et demie , quatre esclaves apportaient un excellent déjeuner , que madame Wikermann avait soin de nous envoyer ; après quoi nous revenions au fort. Prêt à partir , je ne pus que tracer ce plan au crayon ; je l'emportai à Surabaya , où je le mis au net , et d'où je l'envoyai à ce commandant.

Nous restâmes dix jours entiers dans cet établissement. Nous avions 80 lieues à faire par terre , et dans l'intérieur de l'île , dont près de 35 lieues de déserts , pour nous ren-

dre à Surabaye , dans le détroit de Madure , où nous espérions trouver quelque vaisseau qui nous reconduirait à Batavia , afin d'attendre en cette ville une nouvelle occasion de recommencer notre voyage pour l'Île-de-France.

Dans l'intervalle de ces dix jours nous rendîmes une visite au prince , qui est en même temps grand-prêtre , ainsi qu'au chef des Chinois. Ils nous reçurent parfaitement bien ; nous primes chez l'un et chez l'autre du thé , des fruits confits , et fumâmes quelques pipes. Le prince avait été probablement prévenu par M. Wikermann , car il nous attendait. Des fauteuils étaient préparés , et toute sa musique exécuta un *allegro* , lorsque nous entrâmes dans la cour de son palais.

Ce prince avait commandé dans son arrondissement 100 Malais et 50 chevaux pour notre caravane. Notre brave commandant avait envoyé des exprès au gouverneur de Surabaye , pour lui faire part d'une partie de nos aventures , et le prévenir de notre prochaine arrivée. Tous les deux avertirent tous les tomogons des endroits où nous devions passer , afin que nous trouvassions partout les secours nécessaires et l'hospitalité.

Bagnouwangie est le seul poste que les Hollandais aient dans l'Est de l'île de Java. Il est situé, comme je l'ai déjà dit, à 5 lieues de l'entrée de la baie de Balembouang, dans le détroit de Baly, et à 7 de la côte où nous fûmes jetés par le corsaire. Une petite rivière qui le traverse porte son nom; et c'est mal à propos qu'on lui a donné celui de *Balembouang*. Le petit fort est en terre, revêtu de gazon, entouré d'un fossé plein d'eau, qu'on traverse sur deux ponts-levis. Il y a plusieurs canons de moyen calibre; le pavillon hollandais flotte au milieu. La garnison est composée, 1° d'un lieutenant qui commande et demeure dans le fort, où il se trouve de très-beaux et grands logemens avec dépendances, ainsi qu'un corps-de-garde; 2° d'une compagnie de Maduriens, mêlés d'une dizaine de soldats européens, et de quelques artilleurs sammanapps, à la tête desquels sont un sous-lieutenant et un sergent hollandais.

Il y a un banc et plusieurs ressifs vis-à-vis et à côté de l'embouchure de la rivière, mais il s'y trouve néanmoins quelques autres endroits où l'on peut mouiller. Deux pilotes demeurant dans le village, viennent au-devant des bâtimens qui passent dans le détroit,

pour indiquer le mouillage à ceux qui veulent y faire de l'eau et prendre des vivres.

Le commandant a la direction des deux belles plantations de poivre et de café dont j'ai déjà parlé , et d'une indigoterie qui y fait suite. Au milieu de la première est un grand hangar, pour déposer et faire sécher le café, ainsi que le poivre. Un ruisseau qui le traverse a une écluse qui facilite la distribution de l'eau par des canaux souterrains, dans deux grands bassins, dont l'un, situé vis-à-vis du hangar, est construit tout en maçonnerie, et ensuite dans des rigoles qui arrosent le pied des arbres où le poivre est planté. Au tiers de chacun des bouts de la principale avenue de cette plantation, sont des cases pour les gardiens ; elles sont construites en bambous, et couvertes de feuilles de cocotiers.

Une rivière passe à côté de l'indigoterie ; on y voit des hangars et des magasins, ainsi qu'un logement pour les Malais qui y sont employés.

A Socoradaija, une lieue plus loin, sont un grand bâtiment très-vieux, bâti en maçonnerie, un hôpital, et une prison pour les Malais. Il y a vis-à-vis de la façade de ce bâ-

timent une très-grande étuve de carreaux mis à plat, et bien cimentés, pour faire sécher le café. Cette plantation est si ancienne, que les branches des cafiers remplissent tous les vides des allées, et qu'on y pénètre difficilement.

Le commandant Wikermann est chargé en même temps d'entretenir les liaisons d'amitié qui existent entre les rois de Baly et la haute régence.

Les Baliens qui traversent le détroit, et qui viennent à Bagnouwangie, n'y sont reçus qu'autant qu'ils sont munis d'un passe-port, écrit sur une feuille de badamier. Je voulais avoir un de ces passe-ports, mais M. Wikermann ne put disposer d'aucun, étant obligé de les envoyer au gouverneur de Surabaya.

Cet établissement est entouré d'un village du même nom, où réside le tomogon. Il consiste en trente familles chinoises et quarante malaises.

Ce poste étant séparé de Panaroukan par un désert de trente-cinq lieues, rempli de montagnes couvertes de bois très-épais, pleins de tigres, de buffles et de léopards, étant en outre un des plus malsains de toute l'île de

Java, on y envoie en exil, de Samarang et de Surabaye, tous les mauvais sujets, tant officiers que soldats européens, pour y passer cinq et six mois, suivant les fautes plus ou moins graves qu'ils ont pu commettre. On y envoie aussi tous les criminels Javans ou Maduriens condamnés aux galères; ils y restent toute leur vie, et sont employés à la nouvelle plantation, et à celle de Socoradaija.

Les environs du fort et du village sont entourés de marécages, ce qui occasionne fréquemment des maladies putrides parmi le peu d'Européens qui y demeurent, et parmi les naturels. Mais ce pays doit principalement son insalubrité à un volcan dans l'Ouest de l'île de Baly, à une lieue et demie dans l'intérieur, vis-à-vis de l'établissement. Ce volcan vomit souvent une pluie de cendres qui couvrent et l'établissement et les environs; ce qui était arrivé l'année précédente, et avait occasionné peu de temps après une grande quantité de maladies mortelles.

Avant de quitter ce pays, je dois observer, ainsi qu'on l'a vu par ce que j'ai déjà dit de la baie de Balembouang, que c'est à tort que toutes les géographies anciennes et modernes annoncent l'existence d'une ville de ce nom

dans l'Est de Java, ville, disent plusieurs de ces ouvrages, qui contient 10,000 habitans, dans laquelle se fait un commerce considérable, et où tous les bâtimens de l'Orient affluent.

La baie de Balembouang, dont l'entrée commence à la pointe de Gounong-Ikan dans le détroit de Baly, est entièrement déserte et remplie de bois épais qui s'étendent jusqu'au bord de la mer, où l'on voit à chaque pas des traces des animaux féroces qui y vivent en grand nombre. Il n'existe absolument à cette extrémité de l'île de Java, que le malheureux campong de Palancang; encore est-il, comme je l'ai déjà dit, à une lieue et demie dans l'intérieur des terres, à droite en entrant dans la baie : il est vrai qu'il y a quarante ou cinquante ans la compagnie des Indes y avait une batterie et un pavillon, autour desquels était un petit village malais et chinois; mais cet établissement qui n'existait que pour procurer des rafraîchissemens aux vaisseaux qui passaient dans le détroit, et conserver des relations amicales avec les Baliens pour le commerce des esclaves, a été abandonné, six officiers européens qui y ont

commandé successivement , étant tous morts d'hydropisies occasionnées par l'insalubrité de l'eau de deux ruisseaux qui ont leur embouchure à côté de l'emplacement où il était. On a depuis transféré ce poste sur le ruisseau de Bagnouwangie , et les naturels sont venus également s'y réfugier.

 CHAPITRE XIX.

Départ de Bagnouwangie. — Notre voyage en caravane dans l'intérieur de l'île de Java. — Désert de Balembouang. — Notre arrivée à Panaroukan. — Sa description, ainsi que celles des principautés de Besouki, Banger, Passourouang et Bangell. — Bon accueil des princes Javans.

IRO-GOUNON, tomogon du pays de Balembouang, ayant commandé dans sa principauté 100 Malais pour notre voyage en caravane dans l'intérieur de Java, ainsi que je l'ai dit au premier chapitre de ce volume, 25 furent destinés pour notre escorte personnelle, et 75 pour le transport de nos malles et autres bagages. Tous avaient des poignards; en outre une partie était armée de lances de dix-huit pieds de longueur, et l'autre de carabines, afin de nous défendre des tigres, des léopards et des buffles sauvages, plus féroces encore. Ayant trois jours de déserts à traverser, nous avions indépendamment de nos chevaux

et de ceux de l'escorte , quinze autres chevaux chargés des vivres de toute la caravane. Le capitaine Souriac et son fils ne pouvant aller à cheval , furent portés chacun dans un hamac suspendu , par deux Indiens qui étaient relayés d'heure en heure par deux autres. Le commandant Wikermann nous donna pour guides et commandans de la caravane , deux mandors de confiance avec l'ordre de nous conduire jusqu'à Surabaye dans le détroit de Madure : l'un d'eux m'était affecté particulièrement , et l'autre à M. Janssaud. Enfin tout étant disposé , le 22 février 1805 , les Malais porteurs vinrent chercher nos malles le soir , afin de prendre l'avance , partir à une heure du matin , et éclairer le pays. Ils avaient tous un morceau de bois résineux qui devait leur servir de flambeau.

Le lendemain , dès 6 heures du matin , nous quittâmes Bagnouwangie , comblés d'amitiés et d'honnêtetés de la famille Wikermann. Ce digne et brave commandant , son gendre , le lieutenant hollandais et les deux ministres du prince , nous conduisirent en voiture jusqu'au petit village de Catapang , à deux lieues de distance , situé sur le bord de la mer , dans le détroit de Baly. Le chemin qui y conduit est

assez beau et uni ; on traverse un grand bois dans lequel nous vîmes une grande quantité de paons et de singes : ceux - ci sautaient d'arbre en arbre pour tâcher d'attraper les autres au vol.

Une partie de notre escorte était déjà rendue à ce village avec les chevaux qui nous étaient destinés. Le tomogon nous y avait ménagé une surprise agréable, car nous y trouvâmes sous un hangar de bambous, près de la côte, une table splendidement servie à la malaise, de rôtis, bouillons, sucreries et thé, qu'il avait fait préparer. Après avoir déjeûné, Ioudo - Nogoro, premier ministre venu pour faire les honneurs de ce repas, nous annonça que son collègue Massoura - Adijlaga, second ministre, nous conduirait jusqu'aux frontières du royaume, conformément aux intentions du tomogon ; et après de nouveaux témoignages de la plus franche amitié, de sa part et de celle du commandant et de ses officiers, nous nous séparâmes, et nous montâmes à cheval.

Nous longeâmes la côte pendant une heure, et nous nous arrêtâmes près d'une source qui sort d'un rocher ; là, chacun se rafraîchit. Ensuite, avant d'entrer dans le désert, Mas-

soura Adijlaga disposa la caravane de manière à être toujours sur la défensive : nous marchâmes un à un. Le premier mandor était en tête, armé d'une lance qu'il tenait horizontalement sur le cou de son cheval. Je le suivais; derrière moi était un Malais avec une carabine armée; mes camarades venaient ensuite. Le ministre fermait la marche avec son escorte particulière.

Comme on ne peut camper la nuit dans ces déserts sans s'exposer à être dévoré par les animaux féroces, que d'ailleurs la fraîcheur des nuits dans le Java, est mortelle, surtout pour les Européens, le gouverneur hollandais, résidant à Samarang, avait fait construire, de douze lieues en douze lieues environ, un hangar, et une case pour les voyageurs; ces bâtimens sont de bambous, couverts de feuilles de cocotiers, entourés de haies vives et de fossés, et gardés par quelques Malais armés qui, continuellement, et notamment la nuit, y entretiennent des feux autour et au centre de l'enclos.

Nous arrivâmes à 5 heures de l'après-midi au premier de ces postes, nommé *Bagnou-Matie* (Nouvelle-Mort), désignation qui lui a été donnée pour indiquer que des naturels et

des Européens ont été dévorés en cet endroit. Nous y trouvâmes quelques mauvais matelas et des nattes de rottin. Une heure après, nos bagages et nos vivres, que nous avions rejoints à midi, et que nous avions laissés en arrière, arrivèrent sans aucun accident. On barricada les issues de l'entourage, et on fit de grands feux autour et dans l'intérieur. La nuit se passa assez tranquillement; on entendit seulement quelques mugissemens, et plusieurs buffles sauvages s'approchèrent d'une des entrées de l'enclos pour boire à une petite rivière qui coule auprès. Quatre Malais, armés de leurs lances, veillèrent pendant la nuit, et restèrent en faction aux entrées de notre case.

Le chemin de Catapang au poste de Bagnou-Matie, n'est qu'un sentier que les naturels seuls connaissent; car on en perd la trace en beaucoup d'endroits de la forêt. Ce sentier est à peine assez large pour une personne : il est bordé, des deux côtés, par une herbe très-épaisse, qui a neuf et dix pieds de hauteur, ce qui ajoute aux dangers de ce voyage, parce que les tigress'y tiennent cachés, et qu'ils peuvent se débusquer et attaquer au moment où l'on y pense le moins; nous vîmes différentes places

où ces animaux s'étaient couchés. On monte et on descend sans cesse ; et plusieurs branches d'arbres morts, qui, traversant le sentier, retardent à chaque instant la marche. Enfin, on traverse à gué plusieurs petites rivières, et des pointes de rochers rendent, en beaucoup d'endroits, le chemin raboteux.

Le lendemain 24, nos bagages partirent à 4 heures du matin : une heure après nous déjeunâmes et nous nous mîmes en route à 10 heures. Après avoir traversé une rivière assez rapide et l'avoir remontée pendant deux heures, nous fîmes halte : le ministre qui nous accompagnait descendit de cheval et alla s'y purifier, en se plongeant trois fois la tête dans l'eau, malgré le danger qu'il y eut de s'arrêter en cet endroit ; mais sa religion lui prescrivait cet acte, et, d'ailleurs, son escorte l'entourait.

A 2 heures après midi, nous arrivâmes au second poste nommé *Sonbourouarou* ; il est également gardé par quelques Malais : Mas-soura-Adijlaga y avait fait construire plusieurs cases pour lui et ses femmes, y venant passer quelquefois quinze jours ou un mois. Il y avait un troupeau de chèvres, un de daims et beaucoup de volailles. Il fit aussitôt tuer un jeune daim et quelques volailles, et nous y fîmes un

assez bon repas. Le chemin qui conduit à ce poste est à peu près de la même nature que le précédent, et toujours dans la forêt.

Le 25, nos bagages partirent encore à quatre heures du matin, et nous nous mîmes en route à la pointe du jour, après avoir pris le thé et quelques sucreries. Massoura Adijlaga nous annonça qu'il nous quitterait à la rivière de Calie-Ticos (Rivière-aux-Rats), qui se trouve à l'extrémité et sur la frontière du royaume de Balembouang, où nous arrivâmes à dix heures du matin. Cette rivière, dont l'eau est blanchâtre et malsaine, est remarquable par sa rapidité extraordinaire. Elle est large, et encaissée entre deux montagnes très-escarpées. Sur la crête de la montagne de la rive gauche, près de l'endroit où on la passe à gué, est un petit hameau habité par des Malais, qui, prévenus de notre passage quelques jours auparavant, et nous ayant aperçus à une certaine distance, vinrent au-devant de nous, se mirent dans l'eau jusqu'à la ceinture, et guidèrent nos chevaux pour nous faciliter le passage de cette rivière. Ces malheureux Indiens, habitant au milieu des tigres et léopards, ont acquitté, envers nous, le devoir de l'hospitalité; ils avaient fait cuire du maïs en épis, l'avaient étendu sur

des nattes de bambous, au bord de la rivière, et ils nous les offrirent comme ce qu'ils avaient de meilleur et de plus précieux, s'excusant sur ce qu'étant de pauvres Orang-Gounon (montagnards), ils ne pouvaient nous donner autre chose. Nous partageâmes leur déjeuner, et y ajoutâmes quelques volailles rôties que le ministre avait eu soin de faire apporter de Sonbourouarou, par les Indiens de son escorte. Nous bûmes de l'eau conservée et portée dans des bambous; on y mit un peu de genièvre, restant de deux flacons que le commandant de Bagnouwangie avait eu la bonté de donner pour nous à nos mandors, et que ceux-ci portaient suspendus dans de grands cocos. Le ministre nous fit ensuite ses adieux, et retourna à Bagnouwangie, chargé, par nous, de réitérer nos témoignages de reconnaissance au prince et à la respectable famille Wikermann. Nous continuâmes notre route, et traversâmes une heure après, une rivière dont les bords sont très-dangereux; les tigres des environs y viennent souvent cinq à six ensemble s'y désaltérer. Nous vîmes plusieurs chats-tigres, extrêmement féroces, sautant par bonds à notre vue, et s'éloignant ensuite à notre approche. Nous rencontrâmes aussi beau-

coup de singes , dont deux pouvaient être des orang-outangs (hommes des bois) , à les considérer par leur grandeur.

Enfin , à 5 heures après midi , nous sortîmes du désert.

Nous entrâmes dans une plaine immense , parsemée de bosquets et de champs de riz. Quel contraste avec la solitude que nous quittons ! Quelle jouissance n'éprouve-t-on pas à la vue de la nature vivante , embellie par l'art , après soixante-douze heures de séjour et de marches dans des forêts désertes !

Nous passâmes ensuite près d'un village , dont je ne me rappelle pas le nom. Nous le laissâmes sur notre droite , et à 5 heures du soir nous arrivâmes à Panaroukan , chef-lieu de l'ancien royaume de ce nom , dont un riche Chinois est le chef. Nos mandors nous conduisirent chez lui. Il nous attendait , et d'excellens lits étaient préparés dans des chambres. Il occupe une maison très-vaste , bâtie en planches , et dont la façade ressemble à celle d'un théâtre. Il nous fit servir tout de suite du thé et des fruits confits. La nouvelle de notre arrivée ne fut pas plutôt répandue dans l'endroit , que le pati (chef des Malais) vint nous rendre visite.

Nos effets n'arrivèrent qu'à 6 heures et demie du soir.

A 7 heures, notre hôte nous fit servir un grand souper; et ce qui nous surprit très-agréablement, c'est que ce repas était entièrement préparé à l'européenne, et avec une telle abondance, que nous pensâmes d'abord que l'on attendait d'autres convives. La seule chose qui manquait à ce repas était du vin, mais nous le remplaçâmes par un mélange d'eau et de genièvre.

Notre hôte nous ayant offert de séjourner chez lui, nous l'acceptâmes, et j'en fus d'autant plus satisfait, qu'ayant appris à mon arrivée qu'il y avait en ce pays un petit fort occupé par une douzaine d'Européens invalides, commandés par un sergent, j'étais bien aise de le voir, ainsi que Panourakan, qui me paraissait en mériter la peine. Le séjour étant arrêté, notre escorte retourna à Bagnouwangie, et une nouvelle, en même nombre de Malais et de chevaux, fut commandée pour la remplacer le surlendemain.

Peu de temps après notre arrivée, nous eûmes la visite d'un des invalides. Il était Français, originaire d'Amiens, âgé de soixante-cinq ans, et depuis trente ans au service de la

Compagnie des Indes. Je lui témoignai le désir de voir le fort ; il m'y annonça ; et le lendemain , dès le matin , je m'y rendis avec M. Janssaud. Le sergent - commandant vint nous recevoir au - dehors , à la tête de son détachement. Ce commandant était âgé de quatre-vingts ans , et n'en paraissait pas avoir soixante ; le plus jeune du détachement avait cinquante-cinq ans.

Ce fort est peu important ; il est carré , construit en palissades et en planches qui tombent de vétusté , garni de quatre pièces de canons de deux livres de balles , et entouré d'un fossé large et plein d'eau. Il a deux entrées , avec un pont-levis en assez bon état ; la principale fait face à la côte. Il est enfin bâti dans une plaine marécageuse , à un quart de lieue de cette côte : vis-à-vis du fort flotte le pavillon hollandais.

Dans l'intérieur est un petit corps de caserne , dont les chambres sont assez propres. Le logement du sergent est à l'entrée , et isolé. Il est composé de trois pièces et d'une cuisine , placées à côté du corps - de - garde. Ces vieux militaires , quoiqu'ils n'aient qu'une solde médiocre , vivent assez bien ; aucun ne se plaint , car les vivres coûtent très-peu de

chose dans cet endroit; et leur nourriture consiste ordinairement en poisson, volailles et riz, dont les environs sont remplis.

Panaroukan est situé dans le détroit de Madure, près le cap de Sandanna, sur une rivière qui se perd en plusieurs branches dans la mer; aucune n'est navigable, même pour les pirogues, excepté cependant dans les grandes crues d'eau. On m'a dit qu'il y avait une passe pour les bâtimens côtiers, au milieu des ressifs qui bordent la côte; ce qui a donné lieu originairement à la construction de ce fort qu'on projetait de reconstruire incessamment en pierre, et qui sert en même temps à maintenir les naturels et les Chinois, au cas d'insurrection. De ce fort, quand l'horizon est clair, on peut voir Sammanapp et l'île du Sud-Est. C'est un grand village, habité par un tiers de Chinois, et deux tiers de Malais, et chaque nation y a son temple, ses prêtres et ses bonzes.

Le 27 février, à 5 heures du matin, notre escorte et nos chevaux étant prêts, nous partîmes de Panaroukan pour nous rendre à Besouki, autre principauté malaise, où nous arrivâmes à deux heures après midi. La distance entre ces deux endroits, est d'environ onze lieues. Le

chemin est extrêmement mauvais , et continuellement dans les bois , jusqu'à une portée de canon de ce gîte. A midi , nous nous trouvâmes dans une plaine immense de riz , parsemée de bouquets de bois , formant un tableau champêtre bien piquant. Les approches de Besouki sont en effet charmantes par la variété des paysages agréables qu'elles offrent à la vue. Toute cette plaine était alors animée par une multitude de Javans et de Javannes , occupés aux plantations , et aux autres travaux qu'exigeaient les rizières.

Besouki est un très-grand village , situé à environ trois lieues de la côte. Nos mandors nous conduisirent au palais du tomogon , mais il était absent ; ses gens nous proposèrent d'entrer et de l'attendre. Le pati , chef de ce campoug , vint un instant après nous prévenir que le tomogon était allé visiter le prince de Sammanapp , son beau-père , et qu'il ne serait de retour que le soir à cinq heures. Il nous conduisit ensuite chez lui , où il nous traita parfaitement , nous ayant fait servir aussitôt des volailles rôties , d'excellent bouillon , du caris de poisson , du riz , du thé , des fruits et des sucreries. Dans cet intervalle , nos bagages arrivèrent , et furent placés sous le

hangar où nous étions, et à côté des cases dans lesquelles nous devions coucher, et où on avait déjà préparé des nattes et de mauvais matelas.

A 5 heures du soir on vint nous prévenir que le prince était de retour. Le pati nous y conduisit aussitôt, et nous présenta. Ce tomogon nous reçut très-honnêtement; il nous attendait sous un hangar vis-à-vis de son palais. Il fit servir du thé et des fruits confits. On plaça des nattes à terre, sur le côté et en-dehors du hangar, pour le pati et sa suite, et on leur servit le béthel.

Ce prince, âgé de quarante à quarante-cinq ans, est originaire Chinois, et n'avait jamais eu qu'une femme légitime, avec laquelle il vivait encore, quoique la polygamie soit en usage chez les Mahométans; il n'avait pas d'enfans. Il passe parmi les Hollandais de Java, pour un homme instruit, et possédant des connaissances en physique et en mathématiques. Son aïeul, chef chinois, s'étant mis à la tête d'un parti de sa nation et de naturels, dans une guerre qu'eut à soutenir un des empereurs de Mataran, contre plusieurs rois ses voisins, et ayant obtenu de grands succès, cet empereur, en reconnais-

sance, le promut à la dignité de tomogon, sous la condition qu'il abjurerait sa religion, ce qu'il accepta; de sorte que ses enfans lui succédèrent.

Le costume de ce prince était composé d'un pantalon de nankin jaune à pieds, et à la française, avec des mules; ce qui formait un contraste assez singulier avec ses moustaches, son turban, et son gilet malais à manches.

Il nous témoigna le regret de ne s'être pas trouvé à son palais lors de notre arrivée, et nous annonça qu'il nous avait recommandés au pati. Nous prîmes congé de lui, et allâmes visiter la mosquée et les tombeaux de ses ancêtres.

Besouki est un village assez considérable; une petite rivière le traverse en plusieurs branches. Le palais du tomogon est bâti en pierres blanches, et à l'européenne: sur le devant est une grande cour, fermée d'une grille de bois. Ce prince m'a paru d'un caractère beaucoup plus réservé que les autres, avec les sujets qui l'entourent.

Les environs de ce canton sont très-abondans en riz; le gibier y est très-commun, à cause de la grande quantité de bosquets dont la plaine est remplie.

Le lendemain, 28 février, à 6 heures du matin, et après avoir déjeûné, nous partîmes avec une nouvelle escorte et de nouveaux chevaux. Comme nous avions une forte journée à faire, le pati de Besouki avait envoyé la veille à un petit chef de village où nous devions passer, quelques volailles, des œufs et du riz, avec ordre de nous tenir un repas tout prêt. Nous y arrivâmes à 11 heures et demie. Le chemin qui y conduit est assez mauvais dans beaucoup d'endroits. Nous traversâmes plusieurs champs de riz, quelques petites rivières à gué, et un petit bois; nous trouvâmes un reste de grande route.

Le village où nous dinâmes est peu considérable; il est traversé par un ruisseau. Le capitaine Souriac ayant voulu, depuis Besouki, nous suivre à cheval, parce que nous allions toujours plus vite que lui, et qu'il se trouvait ainsi seul d'Européen, ce qui nous obligeait de diviser notre escorte, éprouva de fortes coliques, et ne put dîner. Le chef indien chez lequel nous étions, lui donna une natte, sur laquelle il se reposa pendant deux heures; ce qui nous retarda beaucoup. Le thé que je lui fis donner, ainsi qu'un peu d'eau de Cologne qui me restait, n'ayant pu

le soulager, nous l'engageâmes à rester dans ce village jusqu'au lendemain, avec un de nos mandors, et une partie de notre suite, l'assurant que nous l'attendrions chez le prince de Banger, où nous allions coucher. Mais il voulut continuer la route, et j'obtins de notre hôte un fauteuil suspendu à un bambou, et porté par quelques Malais. Enfin, à deux heures après midi, nous quittâmes cet endroit; et prenant l'avance, nous laissâmes avec M. Souriac un mandor et une dizaine d'Indiens armés.

Nous arrivâmes à 6 heures du soir chez le tomogon de Banger, qui nous reçut de la manière la plus affable. Nous eûmes aussitôt la visite du pati, qui vint prendre le thé avec nous; on lui servit ensuite le béthel. Le tomogon n'ayant dans son palais que trois lits à l'euro péenne, le pati fit loger chez lui MM. Duri et Routier, lieutenans de notre navire, ainsi que le charpentier, et le nommé Martin, caporal d'artillerie. Ce fut la première fois que nous nous séparâmes de nos compagnons d'infortune, mais c'était une nécessité indispensable; d'ailleurs, j'étais persuadé qu'ils seraient bien traités, au coucher près. Nos bagages arrivèrent à 7 heures. On les plaça sous un hangar, vis-à-vis de la va-

rangue du palais où nous étions. Le tomogon, jeune prince, assez curieux des choses étrangères, voulut voir la forme de nos malles. Il fit apporter plusieurs bougies. Après les avoir examinées, s'étant aperçu qu'il avait touché à deux couvertures de peau de cochon, auxquelles il restait quelques poils (cet animal est en horreur chez ces insulaires, tous Mahométans), demanda sur-le-champ un bassin plein de parfums et d'aromates, et se lava les mains pour se purifier.

Ce prince m'a semblé d'un caractère fort doux, et ses sujets paraissaient lui être très-attachés. L'ayant prévenu de l'indisposition d'un de nos compagnons, et de sa prochaine arrivée avec son fils, il fit retarder le souper jusqu'à 8 heures et demie; mais voyant que ces messieurs ne venaient pas, et présumant qu'ils s'étaient décidés à coucher au campong où nous les avons laissés, et où je me proposais d'envoyer le lendemain de grand matin pour savoir de leurs nouvelles, nous soupâmes. La table était très-élégamment servie, quoique les mets fussent préparés à la malaise. De beau linge, de belle argenterie, et quatre grands flambeaux d'argent massif qui nous éclairaient, garnissaient la table. Le

tomogon faisait les honneurs , et nous étions entourés d'une trentaine de Malais assis par terre , excepté les mandors qui nous servaient. Nous y bûmes d'excellent vin de Bordeaux ; ce qui nous fit d'autant plus de plaisir , que depuis le second jour de notre arrivée à Bagnouwangie , nous n'en avons pas eu , et nos estomacs en avaient besoin , car ils n'étaient pas encore rétablis de toutes les privations que nous avons éprouvées. Nous portâmes plusieurs toasts au tomogon , en criant trois fois *houzé !* suivant l'usage oriental ; il en porta à son tour à notre heureux voyage. Cet *houzé* était répété autant de fois par tous les Malais qui nous entouraient.

Au moment où nous allions quitter la table , le capitaine Souriac et son fils arrivèrent , précédés par des Indiens portant des morceaux de bois résineux , allumés pour les éclairer ; car ils en avaient eu besoin , quoiqu'alors nous fussions en plein été , attendu que par la latitude et la longitude de l'île de Java , les jours et les nuits sont presque égaux en toute saison. A 6 heures, 6 heures et demie du matin , le jour commence ; à la même heure du soir il finit. Il n'y a ni crépuscule ni aurore , du moins , ils sont imperceptibles.

Il en est de même aux îles de France et de Bonaparte, à quelque petite différence près, quoique ces îles soient à 14 deg. plus au Sud.

M. Souriac n'étant pas encore rétabli de son indisposition, ne prit que du thé. Nous nous retirâmes ensuite dans les chambres qui nous étaient destinées. Le tomogon nous y accompagna lui-même. Celles de M. Janssaud et la mienne, étaient séparées du principal corps-de-logis du palais, mais contiguës. Le capitaine Souriac et son fils, couchèrent dans une pièce à l'entrée, et peu éloignée du sérail. Nous eûmes d'excellens lits, de beau linge, des moustiquaires très-fines, ornées de franges, et presque neuves. Plusieurs Malais au service du tomogon, couchèrent sur des nattes sous notre varangue, et à côté de nos portes, afin de nous être utiles pendant la nuit, si nous en avions besoin.

Nous étant aperçus dans la soirée que l'on faisait de grands préparatifs pour une fête extraordinaire, je m'informai du motif de ces dispositions; le prince me répondit que la fête était destinée pour la réception de son père, que l'on attendait le lendemain dans la matinée. Il ajouta qu'il n'y avait que quelques mois que lui-même était tomogou, en remplacement

de ce respectable père , septuagénaire , qui , vu son grand âge , avait abdiqué en faveur de ce fils , et s'était retiré à Surabaye.

Le lendemain , 1^{er} mars , à 6 heures du matin , nous partîmes , après avoir déjeûné. Tout était alors préparé pour la réception du père du tomogon , et une riche voiture attelée de deux beaux chevaux , allait à sa rencontre.

Nous n'avions qu'environ neuf lieues à faire pour nous rendre à Passourouang , et des chemins assez faciles pour les chevaux. C'est une ancienne grande route au milieu des champs de riz , avec quelques montagnes , dont les pentes sont très - douces et toutes cultivées. Ce pays est superbe depuis Besouki. Les environs des villages offrent des vues très-pittoresques , qui s'étendent du pied des hautes montagnes de l'intérieur jusqu'au bord de la mer. Ce sont des plaines parsemées de bouquets de bois , qui paraissent avoir été plantés exprès pour orner ces plaines , et en rendre la vue plus agréable. Une multitude de Malais et de Malaises travaillant à la culture , animaient ces tableaux enchanteurs.

A 10 heures du matin nous trouvâmes sur la route une très-belle voiture découverte ,

attelée de quatre beaux chevaux , qui nous attendait. Elle avait été envoyée au-devant de nous par le capitaine hollandais , résident à Passourouang , ce chef militaire ayant été prévenu de notre arrivée. Nous fûmes très-sensibles à cette attention ; mais étant tous bien montés, ayant bon chemin, beau temps et beau pays à parcourir , nous préférâmes de continuer à cheval ; je chargeai seulement le cocher d'attendre et d'amener dans la voiture nos compagnons , le capitaine Souriac et son fils , restés en arrière.

Nous arrivâmes à midi à Passourouang ; nous descendîmes chez le commandant hollandais qui nous reçut très-honnêtement. Il fit loger le charpentier et le caporal d'artillerie chez le pati : M. Souriac et son fils arrivèrent, une demi-heure après, dans la voiture.

Le commandant, nommé *Hesselaar*, est capitaine d'infanterie : il a été plusieurs années lieutenant de la cavalerie européenne, qui sert de garde d'honneur à l'empereur de Solo, et on lui donna pour retraite le poste de Passourouang. Il a avec lui deux officiers, quelques sous-officiers et soldats européens, ainsi que quelques compagnies malaises,

pour garder un petit fort revêtu en maçonnerie, destiné plutôt contre les naturels au cas de révolte, que contre un ennemi extérieur. Il est chargé en même temps de la culture et des récoltes de plusieurs plantations considérables en poivre et en café, appartenantes à la Compagnie, et qui se trouvent aux environs ; il a aussi la direction d'un chantier de construction pour les bâtimens côtiers nécessaires aux transports des récoltes : le coteau et presque le sommet d'une montagne située à deux lieues dans l'intérieur, fournissent tous les légumes d'Europe qui n'y sont jamais dégénérés, soit par l'exposition de ce potager, soit par la nature du sol, et qui servent à l'approvisionnement d'une grande partie des administrations civiles et militaires de Surabaye, dont les environs produisent peu de légumes.

Ce poste est très-avantageux pour M. Hesselhaar, et on estime qu'il lui rapporte annuellement 15,000 rixdallers. Sa maison est composée de trente esclaves Malais de Baly et de Macassar, dont une dizaine sont musiciens ; un Chinois de la maison du chef de sa nation, leur avait enseigné la musique, et lui-même avait été instruit par un Allemand au service

de la Compagnie, lequel avait habité plusieurs années Passourouang. Il a aussi pour son usage , et celui de sa famille , quatre superbes voitures dorées et un cabriolet, avec une vingtaine de beaux chevaux dont les harnois sont très-riches. Son épouse est originaire du pays; il en a plusieurs enfans.

Nous séjournâmes chez lui , et nous y fûmes servis très-splendidement ; sa table est toujours somptueusement garnie.

Il nous présenta le lendemain au prince, dont nous reçûmes un très-bon accueil : nous y prîmes le thé, fumâmes quelques pipes, et mangeâmes des fruits confits; ensuite ce prince nous fit voir, dans l'une de ses cours, deux tigres des plus grands, enfermés par un entourage de grosses palissades : ils avaient été pris dans des pièges dressés par plusieurs de ses sujets. Il en avait trois, mais un était mort quelques jours avant notre arrivée *.

Nous allâmes voir ensuite le camp des Chinois qui est très-considérable, ce peuple formant le tiers de la population de ce lieu.

* La principauté de Passonrouang est une de celles de Java, où ces animaux féroces sont le plus répandus.

Nous rendîmes une visite à leur chef, qui nous fit servir aussi des pipes et du thé.

Passourouang est le chef-lieu d'une très-grande principauté : une large rivière le traverse. Elle est navigable jusqu'à quelques lieues dans l'intérieur, pour tous les petits bâtimens côtiers du pays; aussi en est-elle toujours couverte. On communique d'une rive à l'autre sur un beau pont de bois; la demeure du commandant, adossée au fort, est située sur la rive droite en face du pont. Cette demeure est très-vaste et très-commode, et a beaucoup de dépendances; le chantier de construction des bateaux est près de l'embouchure de la rivière qui se jette dans la mer à une petite distance de là.

M. Hesselaar nous avait engagés, M. Jansaud et moi, à laisser partir nos camarades avec une partie de notre escorte, et à rester quelques jours chez lui pour y attendre M. Gauffe, chirurgien-major du douzième bataillon français, que nous connaissions, et qui voyageait dans l'intérieur du Java, afin de propager la vaccine chez les naturels, et de les faire jouir des avantages de cette découverte précieuse; mais nous le remerciâmes, préférant de continuer notre voyage et de nous

rendre le plus tôt possible à Surabaye, de-là à Batavia, dans l'espoir d'y trouver quelques vaisseaux prêts à faire voile pour l'Ile-de-France. Le 3 mars au matin, après avoir déjeuné et pris congé de nos hôtes, nous partîmes tous en voiture pour nous rendre à Bangell, qui n'est éloigné que de sept lieues. Le chemin large et superbe est dans une plaine cultivée en riz et maïs : on voit, à droite et à gauche, et à quelque distance de la chaussée, plusieurs villages tous ombragés par des papayas, des bananiers, et entourés de cocotiers.

Nous trouvâmes en route deux relais que M. Hesselaar avait eu la précaution d'envoyer dès la pointe du jour ; ce qui nous fit arriver à 10 heures du matin chez le prince de Bangell où nous descendîmes. Nous y avions été précédés du chirurgien hollandais du poste de Passourouang, qui, ayant à visiter quelques Malais nouvellement vaccinés par M. Gauffe, nous avait accompagnés dans son cabriolet, et avait ensuite pris l'avance de quelques instans, pour nous annoncer.

Ce prince, presque septuagénaire, nous fit le meilleur accueil, et nous reçut avec un empressement particulier : il avait appris une

partie de nos aventures, quelques jours auparavant, par les Indiens que le prince de Balembouang avait expédiés à Surabaye pour prévenir de notre voyage. Il voulut en savoir les détails.

Il nous fit servir à notre arrivée, suivant l'usage, des pipes, des fruits confits et du thé, en attendant le dîner qui, quoiqu'entièrement à la malaise, n'en fut pas moins bon : consommés, volailles rôties, poissons frais, riz, fruits, et du vieux vin de Bordeaux, le composaient. A peine nos verres étaient vides, qu'ils étaient remplis de nouveau par un des principaux mandors de sa maison, qui, à cet effet, faisait continuellement la ronde autour de la table. Malgré son grand âge, le prince s'abstint de boire du vin, parce que sa religion le lui défendait, et qu'il réunissait, à sa qualité de tomogon, celle de grand-prêtre.

La mosquée étant fermée, nous ne pûmes visiter que les tombeaux de ses prédécesseurs ; il nous fit conduire par le pati, chef des Malais.

Nous fûmes également privés de connaître entièrement Bangell, un fort orage étant survenu, et plusieurs autres lui ayant succédé.

Ce vieux prince est le frère aîné de celui de Besouki, par conséquent originaire Chinois : il passe pour être plus instruit que son frère. Il m'a dit lui-même qu'il parlait toutes les langues orientales, notamment celles de Madure et de la Chine ; cette dernière est la langue de ses ancêtres. Mais ce qui me surprit le plus, c'est qu'il avait des notions géographiques de l'Europe : il m'en parla comme un homme qui y aurait voyagé, principalement en Italie, dont il me cita les principaux lieux. Lui ayant témoigné mon étonnement, il me dit que, traduisant un peu la langue hollandaise, un résident lui avait prêté différens ouvrages traduits en français, dans lesquels il avait puisé des notions sur l'Europe, et une très-haute idée de la France par la guerre d'Italie, dont il avait lu tous les détails ; il me cita même les affaires d'Arcole et de Lodi ; il me parla beaucoup, et avec enthousiasme, de SA MAJESTÉ l'Empereur Napoléon ; il l'avait suivi dans le cours de ses glorieuses campagnes, et il le considérait avec raison comme un génie surnaturel, un héros divin envoyé sur terre pour le bonheur du genre humain.

Paris lui parut une ville plus qu'extraordinaire par sa grandeur, la hauteur de ses maisons, sa population, sa police.

Voulant savoir jusqu'où ses connoissances allaient en géographie, j'ouvris une de mes malles, et lui montrai une carte de l'Europe, et une de la France : après les avoir examinées, et s'être orienté, il m'y indiqua toutes les villes qu'il m'avait déjà citées. Sur le désir qu'il me manifesta d'en avoir de semblables, je les lui donnai, ce qui lui fit un extrême plaisir.

Il me fit part que son fils aîné, bel homme, presque blanc, parlait parfaitement le hollandais, et connaissait l'architecture civile. Il l'avait fait instruire à Surabaye par un Hollandais, ancien employé de la Compagnie. Il me voulut prouver le talent de ce fils en me montrant le plan d'un grand bâtiment qu'il faisait élever vis-à-vis de son palais et à côté du hangar où nous étions, et dont il surveillait et dirigeait également l'exécution. Ce plan était très-bien dessiné et lavé, et les dimensions étaient écrites en hollandais.

Je lui demandai le nombre de ses enfans : il me répondit qu'une de ses femmes légitimes était enceinte du soixante-unième, que vingt-neuf étaient morts, et que, des trente et un

qui lui restaient, douze étaient chez son frère, le tomogon de Bésouki, lequel s'était chargé de leur éducation.

La facilité avec laquelle je parlais la langue malaise, que j'avais apprise pendant le séjour d'un an que je fis à Batavia, m'avait procuré l'agrément de converser avec ce prince. Quand il m'avait questionné pendant une heure, il avait l'habitude de se promener seul un quart d'heure comme pour recueillir et classer dans sa mémoire toutes les réponses que je lui avais faites.

Une remarque que je fis chez ce prince, c'est que ni lui, ni ses gens, ni même aucun des Malais qui viennent chez lui, ne sont armés d'un poignard : au moins ils le cachent tellement, qu'on ne l'aperçoit pas ; ce qui m'a singulièrement surpris ; car, dans toutes les îles de la Sonde et des mers de la Chine, il n'est aucun naturel, sans exception, qui n'ait un poignard ou un kleban.

Une autre particularité nous frappa aussi : c'est que le soir, tandis que nous soupions sous le hangar, vis-à-vis du palais, le prince permit à ses femmes de venir souper en-dehors, sous la varangue du sérail : il faisait trop obscur, et nous étions à la vérité trop éloignés pour les

distinguer entièrement : j'en vis seulement une bien faite et très-jeune. Elles nous parurent très-gaies, car elles riaient et folâtraient ensemble ; on les fit rentrer au bout d'une demi-heure.

Nous apprîmes un usage singulier qui existe dans tout le Java, et auquel se feront volontiers tous les voyageurs : c'est la facilité de se procurer des femmes ; car à peine fûmes-nous couchés, qu'un des Malais, destiné à nous servir, vint nous en proposer. On est surpris d'un semblable usage chez un peuple dont le caractère tient de la férocité, où le sexe est esclave, et où les hommes sont d'une jalousie extrême. Il est vrai aussi que ces sortes de femmes, qu'on appelle *rouguines*, sont des filles libres ou appartenantes à des familles malheureuses qui les livrent ainsi sur la demande du prince, à qui, d'ailleurs, ils n'ont rien à refuser, dans l'espoir d'en obtenir quelques faveurs ou quelques bienfaits.

Le lendemain 4, à 5 heures du matin, nous prîmes le thé, et partîmes à 6 heures pour nous rendre à Surabaye, principal établissement hollandais, dans le détroit de Madure ; c'était notre dernière journée de voyage en caravane. Le tomogon nous fit conduire

dansses voitures, jusqu'à Soutacarie, frontière de sa principauté, à cinq lieues de là, où nous attendaient des chevaux pour nous et notre escorte, avec des provisions adressées au chef chez lequel nous déjeunâmes. Le chemin de Bangell à Soutacarie est large, uni, et très-beau; le pays est bien cultivé en riz et maïs, et rempli de grands villages très-peuplés.

Après avoir quitté Soutacari, il nous restait encore trois lieues à faire pour arriver à notre première destination. Nous traversâmes d'abord la rivière de Bagieran, sur un grand pont en bois, en laissant à gauche une chaîne de montagnes en pente douce et peu élevée. Nous longeâmes et côtoyâmes cette rivière jusqu'à Surabaya: elle est très-large, et a plusieurs ilots, qui, joints aux paysages variés et charmans dont est entouré Surabaya, rendent les approches de cet endroit très-agréables. Une lieue avant d'y arriver, nous laissâmes, sur notre droite et sur le bord de la rivière, un palais très-vaste qu'on nomme *Simpang*, qu'un des gouverneurs hollandais avait fait construire en briques; il appartient présentement au chef des Chinois, mais il est occupé par le gouverneur actuel qui le lui a loué, et qui y faisait sa résidence, ainsi

que nous l'apprîmes à notre arrivée à Surabaye, le même jour à midi; car nous étant présentés chez lui, on nous dit qu'il était alors à cette campagne. Les mandors nous conduisirent chez M. Van-Alphen, administrateur, afin de savoir l'endroit où nous pourrions loger. M. Gauffe, chirurgien-major français, ami de la maison, qui nous suivait de près, arriva dans cet intervalle, en sorte que M. Van-Alphen nous retint tous à dîner. Nos bagages arrivèrent à 3 heures après midi, et furent conduits chez un juif qui tient auberge, et chez lequel nous allâmes coucher provisoirement.

M. Rothenbuller, gouverneur, étant venu le lendemain en ville pour les rapports des autorités, et donner l'audience aux tomogons, M. Janssaud et moi lui rendîmes notre visite. M. Rusler, son gendre, capitaine hollandais, parlant français, nous introduisit et nous servit d'interprète. Le gouverneur nous accueillit avec beaucoup d'intérêt : nous lui témoignâmes le désir de nous rendre le plus promptement possible à Batavia, et celui de continuer notre voyage par terre jusqu'à Samarang, où nous devons, dans tous les cas, relâcher. Ne pouvant prendre sur lui



de nous accorder cette dernière demande, il nous répondit qu'il allait en écrire à M. Engelhart, gouverneur de Java, qui y résidait, afin d'obtenir son consentement. Il chargea ensuite son gendre de nous conduire chez le chef des Chinois, qui avait ordre de nous recevoir et de nous loger.

Une heure après, j'allai rendre visite, en uniforme et accompagné de M. Janssaud, à M. le major de Franquemont, commandant la place. Ce major est fils naturel de l'ancien prince de Wurtemberg : il m'offrit, avec sa franchise ordinaire, un logement chez lui; ne voulant pas quitter mon ami, il me proposa de mettre pour lui un second lit dans la chambre qu'il me destinait, et la seule dont il pouvait disposer; nous acceptâmes; en conséquence, le soir même nous y logeâmes.

M. de Franquemont est un homme extrêmement aimable, parlant et écrivant très-bien le français, quoiqu'Allemand, dont il n'a nullement l'accent. Il vint dans l'Inde en qualité de capitaine dans le régiment de Wurtemberg, au service de la Hollande, et qui fut employé dans l'île de Ceylan : il épousa la fille du baron de Hugues, colonel de son régiment. Il était veuf depuis un an. Il avait,

de son mariage, trois enfans on ne peut plus intéressans, dont un garçon et deux demoiselles, qui faisaient toute sa consolation depuis son veuvage. Il a formé le projet de repasser en Europe, pour y faire l'éducation de sa famille. Il ne veut pas, avec raison, leur laisser prendre les vices des Orientaux, qui ne sont que trop multipliés dans les climats chauds de l'Asie, où les Européens ont en outre apporté leurs défauts.

CHAPITRE XX.

Bon accueil du Gouverneur de Surabaye et de l'Amiral hollandais. — Description de cette petite ville et de ses environs, et de celle de Gressec. — Fêtes que nous donne le Tomogon de Gressec.

Nos compagnons de voyage étant tous logés chez le chef des Chinois, nous fûmes, dès ce moment, entièrement séparés d'eux. M. de Franquemont mit, dès le lendemain, à ma disposition un *opasse* pour me suivre partout et me servir. Les *opasses* sont des soldats maduriens ou de Sammanapp, qui sont toujours d'ordonnance chez les officiers européens, et leur servent en même temps de domestiques. Ces Indiens sont naturellement braves et intelligens.

Ce digne commandant me présenta ensuite à M. l'amiral hollandais Hartzing, dont l'escadre était mouillée dans le détroit de Madure, entre Surabaye et Gressec. Il y était

venu passer les six mois de mauvaise saison de la rade de Batavia.

Je fis également une visite aux officiers européens de la garnison, dont un est Parisien, ainsi qu'à M. Loriaux, ingénieur militaire, originaire du Brabant; et enfin au capitaine, chef de l'artillerie, qui est Malais. Je fis connaissance avec M. Loriaux, dont M. de Franquemont faisait beaucoup de cas. C'est un brave militaire, ainsi qu'un bon père de famille. Son épouse est Malaise, et il en a eu plusieurs enfans. Il avait été originaiement sous-officier dans le régiment de Wurtemberg, et dans la compagnie dont M. de Franquemont avait été capitaine. Des dispositions naturelles et l'amour du travail le firent parvenir à apprendre, sans le secours d'aucun maître, les mathématiques, le dessin, et l'art de lever la carte; ces connaissances lui valurent le grade de lieutenant du génie. Il venait de terminer une carte du détroit de Madure, sur laquelle tous les bancs et sondes sont parfaitement bien placés. C'est la plus nouvelle et la plus exacte de toutes celles qui avaient paru jusqu'alors. L'exactitude et la justesse de son travail ont été reconnues par une commission formée par l'amiral Hartzing

sur l'ordre du gouverneur, et composée de capitaines de vaisseaux et de frégates de l'escadre hollandaise, ainsi que d'officiers pratiques et de pilotes côtiers. C'est d'après ces relevés qu'il a eu la complaisance de me communiquer pendant le temps que je restai à Surabaye, que j'ai dressé la carte dont j'ai eu l'honneur de faire hommage à Sa Majesté, lors de son passage à Venise, et qu'elle a eu la bonté d'accueillir. Cette carte fait partie de celles qui sont jointes à cet ouvrage.

M. l'amiral Hartzing me fit inviter par M. Melville, un de ses capitaines de vaisseaux, à venir tous les soirs, pendant notre séjour qui dura un mois, au cercle qu'il tenait chez lui. On y jouait, fumait et soupait. M. le gouverneur Rothenbuller m'invita également à des fêtes qu'il donnait tous les quatre à cinq jours à sa campagne; il eut en outre l'honnêteté de mettre, dès le lendemain de mon arrivée, une voiture, des chevaux et un cocher à ma disposition, ce qui me donna la facilité de visiter les environs de Surabaye; j'en profitais tous les jours après midi, avec mon ami Janssaud.

Le gouverneur hollandais de cet établissement est subordonné à celui de Java; le pré-

décèsseur de M. Engelhart était M. le baron de Van - Reiden qui avait pour secrétaire général M. Van-Alphen , administrateur actuel de Surabaye.

Deux tomogons gouvernent cette principauté : l'un est allié de l'empereur de Solo , connu plutôt sous le nom d'empereur de *Mataran*.

La garnison est composée du major de Franquemont, chef de toutes les troupes européennes et indiennes ; d'un adjudant de place, d'une centaine d'Européens, dont une compagnie de grenadiers de l'ancien régiment de Wurtemberg ; de six compagnies d'infanterie madurienne , et de deux d'artillerie des mêmes troupes , commandées par des officiers européens ou originaires de l'établissement.

Il y a un hôpital militaire pour 150 malades.

C'est dans le chef-lieu de l'établissement que se trouve le dépôt des recrues que sont obligés de fournir à la Compagnie les princes de Madure et de Sammanapp.

Surabaye est une petite ville dont aucune géographie ne fait mention , quoiqu'elle soit un établissement très - important. L'air y est très - sain ; elle est traversée par la rivière de

Caliemas qui porte actuellement son nom ; elle est peu éloignée de celle de Bagiéran qui s'y jette un peu au-dessus. Les environs , et leurs rives , sont remplis de villages peuplés de deux tiers de Malais , et le reste de Chinois.

Les troupes sont casernées dans un fort en briques , situé sur la rive droite de cette rivière , et dans lequel est un petit arsenal.

L'hôpital est du même côté , en-dehors , et près de la ville.

Le gouvernement , l'administration , et tous les officiers , habitent en grande partie de ce côté : sur la rive opposée sont les principaux camps malais et chinois avec lesquels on communique par deux grands ponts de bois.

On venait de construire à son embouchure deux jetées avec des batteries , indépendamment de celles qui existaient déjà pour en défendre l'entrée.

Cette rivière est navigable pour tous les petits bâtimens côtiers du pays , dont elle est toujours couverte. Il y a plusieurs petits chantiers où l'on en construit qui prennent dix à douze pieds d'eau , et qui se vendent aux princes des îles de Bornéo et de Baly ; d'autres pour le transport des productions

des environs , qui ne consistent qu'en riz.

Les vaisseaux qui vont aux Philippines et en Chine relâchent ordinairement à Surabaye, notamment dans la saison des vents de Nord-Ouest ; ils y trouvent tous les rafraîchissemens possibles, excepté les légumes, que les Européens, ainsi que je l'ai déjà dit, sont obligés de faire venir de la principauté de Passourouang. On peut aussi s'y procurer quelques bons matelots parmi les naturels, mais il faut leur promettre de revenir à Java, et de les y ramener.

Les montagnes qui environnent ce pays contiennent une pierre assez dure, ressemblante exactement, par sa couleur et ses veines, au buis. Les naturels travaillent cette pierre au tour, avec assez de goût, pour en faire des chandeliers, des assiettes et des gobelets.

Ils font aussi beaucoup de petits meubles avec la corne de buffle, comme des peignes, des brosses, etc.

A une lieue et demie de Surabaye, il y a une salpêtrière : elle est sur la montagne qui longe la rive gauche de la rivière de Bagiéran. Cette salpêtrière aurait pu former un établissement important et d'une grande utilité,

si elle eût été entretenue, à cause de la quantité de terre salpétrée qu'on trouve aux environs, et qui est produite par la fiente d'une très-grande quantité de chauve-souris dont le pays est rempli; mais elle est abandonnée, et venait même d'être vendue à un particulier chinois, pour la modique somme de 600 rixdallers, quoique l'établissement en eût coûté au moins 15,000. Je ne sais par quel motif politique ou mercantile on s'en est défait, tandis que, pendant mon séjour à Batavia, on envoya un officier européen faire des recherches de salpêtre à Byman près de l'île de Sombawa. On prétend, dans le pays, que ce fut par l'animosité du conseil des Indes contre M. le baron Ogendorff, présentement ambassadeur de la cour de Hollande à celle d'Autriche, lequel ayant gouverné à Surabaye, et ayant été le créateur de la salpêtrière, fut arrêté et enfermé pour avoir contrarié les vues arbitraires du gouvernement de Batavia; il était parvenu à se soustraire à sa captivité et à retourner en Europe.

Les promenades champêtres de Surabaye sont très-agréables, et tellement variées, qu'on peut en changer tous les jours pendant un mois sans revoir les mêmes. On peut les

parcourir toutes en voitures ; elles sont ombragées par des bosquets et des haies épaisses formées de bambous, de bananiers, et de différens autres arbrisseaux très-élevés qui garantissent de l'ardeur du soleil. On y trouve aussi une infinité de *campong* (villages ou hameaux) sur un circuit de quelques milles, tellement rapprochés l'un de l'autre, qu'ils paraissent ne former qu'une même ville ; c'est une nouvelle preuve de la salubrité et de la bonté du pays.

Quoique le gouverneur eût écrit à celui de Java à Samarang, afin d'obtenir son consentement pour la continuation de notre voyage par terre, M. Janssaud, et moi, nous lui avons écrit en particulier pour lui témoigner le désir que nous avons de faire ce voyage et de le voir à notre passage : mais malheureusement c'était la mauvaise saison, celle des pluies et de l'inondation des champs de riz, au milieu desquels passe une grande partie des routes. Aussi M. Engelhart nous répondit-il qu'il était impossible que nous fissions ce voyage par terre, que toutes les routes étaient submergées et impraticables, surtout pour les gens de notre escorte chargés de porter nos malles et nos effets ; qu'indépen-

damment de cela, c'était alors le mois de l'année où tous les Malais étaient le plus occupés à la campagne, et que 100 hommes qui nous étaient indispensables (parce qu'il y comprenait nos autres compagnons de voyage) seraient une corvée trop forte pour tout le pays que nous avons à parcourir dans une saison aussi précieuse pour l'agriculture. Il nous annonça qu'il donnait ordre à M. Rothenbulla de faire revenir le brick hollandais *le Jupiter*, alors à la poursuite des pirates qui infestaient la côte, pour nous faire transporter tous à Samarang. Nous fûmes donc obligés d'attendre encore.

Dans ces entrefaites, nous vîmes un des petits rois de l'île de Baly, qui vint rendre visite à M. de Franquemont. Il revenait de Batavia, où il avait été envoyé en qualité de négociateur de la part du grand roi de cette île, pour solliciter la protection et l'alliance de la Compagnie, afin de faire cesser le fléau dévastateur des guerres intestines qui régnaient, depuis quelque temps, entre les rois et les princes de son pays. Sa suite était composée d'une centaine d'hommes armés de leurs poignards et klébans. Un d'eux portait son parasol, un autre sa boîte de béthel, et un

troisième tenait son bonnet carré d'étoffe de soie , brodé en or. Tant qu'il resta chez le commandant , ces trois Malais se tinrent derrière son fauteuil , assis à terre et les jambes croisées. Il avait avec lui deux autres Malais , qui devaient être probablement ses ministres ou quelques seigneurs , parce qu'ils urent assis sur des chaises à ses côtés ; mais nous ne pûmes connaître leur caractère , le major ayant omis de le leur demander.

Ce commandant , qui nous comblait d'amitiés , nous engagea à une partie de campagne par eau. Il nous avait fait annoncer à M. Van-Harsen , résident de Gressec. Nous y allâmes dans une belle et grande embarcation appartenante au gouverneur , et dont se sert l'amiral Hartzing lorsqu'il fait ce trajet. Elle était couverte comme les bateaux de voyage en Hollande. La chambre en occupait toute la longueur ; il ne restait aux extrémités que l'emplacement du patron , de quelques rameurs , et d'un petit mât , pour aller à la voile quand le temps le permettait. Cette chambre était très bien décorée ; les bancs qui la garnissaient dans tout son pourtour étaient recouverts de bons matelas et d'oreillers ; une table au milieu , de petites armoires pour les provisions

de bouche , et surtout un porte-pipe; enfin , des croisées avec jalousies et rideaux de taffetas , tel était ce joli petit salon flottant.

De Surabaye à Gressecc , on compte trois lieues par mer : nous mîmes 5 heures à les faire , ayant vent et marée contraires. La côte de Java , depuis l'embouchure de la rivière de Surabaye jusqu'à Gressecc , forme un grand coude , rempli par un banc de vase , au milieu duquel est une petite île. Nous louvoyâmes dans le canal du détroit , au milieu des vaisseaux hollandais , et de plusieurs autres qui y étaient mouillés. M. Roux , capitaine de la marine marchande espagnole , second à bord d'un beau bâtiment de cette nation , vint avec nous. Nous arrivâmes à onze heures du matin. Un banc de vase et de boues qui longe cette côte , et reste presque toujours à découvert , a nécessité une jetée de bois sur pilotis , construite vis-à-vis du fort ; elle a près de cent toises de long ; les embarcations s'arrêtent , et sont attachées au pied. On monte sur la jetée par un escalier en planches. Parvenu à l'autre extrémité de la côte , on traverse une grande chambre , sans porte ni fenêtres , placée sur la culée , qui probablement a été construite pour un corps-de-

garde : on descend encore cinq marches, et on se trouve à Gressec.

Gressec est le chef-lieu d'un ancien royaume Javan, et n'est plus qu'un petit bourg, divisé entre les naturels et les Chinois. Ces derniers y ont, comme partout ailleurs, leur camp, leur temple, et leurs bonzes en particulier.

Le petit fort est en pierres. Dans son intérieur est une caserne, pour les troupes à la garde desquelles il est confié.

Il y a, le long de la côte, une rue principale, composée de quatre à cinq grandes maisons, bâties en pierres, occupées par le résident, l'amiral hollandais, le teneur de livres, quelques commis, et le chirurgien de la Compagnie. Cette rue est large, et ombragée de plusieurs rangées d'arbres, très-grands et très-gros, plantés vis-à-vis des maisons, ce qui en rend l'entrée champêtre et agréable. A la suite, et derrière cette rue, sont les camps malais et chinois, ainsi que la grande place, sur laquelle sont situés les palais des deux tomogons qui gouvernent le pays.

Il n'y a ni rivière ni ruisseau à Gressec : il faut aller chercher l'eau potable à deux sources

situées à une bonne demi-lieue près de la côte, ou la faire venir de Surabaye. Les naturels se servent souvent d'eau saumâtre et de celle que procurent les pluies. Malgré cette difficulté d'avoir de bonne eau, et malgré les marécages et les eaux croupissantes qui entourent les camps malais et chinois, ainsi que le grand banc qui borde la côte, et qui, à sec à marée basse, exhale continuellement des vapeurs insupportables, l'air de cet endroit est très-sain : on y voit rarement des malades, et il passe pour le plus salubre de toute l'île de Java ; ce qui me ferait croire que l'insalubrité qui règne dans les royaumes de Bantam, Jacatra et Balembouang, vient plutôt de la nature du sol que des marécages. Il est vrai que les courans sont si forts dans ce détroit, déjà très-resserré, que les immondices de toute espèce ne séjournent pas long-temps sur les bancs.

A une petite lieue de là, et sur les montagnes aux pieds desquelles se trouve Gressecc, est une salpêtrière en plein rapport, exploitée pour le compte de la Compagnie, sous l'inspection et la direction du résident.

Ce pays est administré ainsi qu'il suit :

Un résident ;

Quelques compagnies malaises, commandées par des chefs de leur nation;

Un sergent hollandais de la garnison de Surabaya les commande en chef, et porte le titre de commandant militaire.

Pour que ce dernier jouisse de quelque considération parmi les naturels du pays, il est assez souvent, et surtout lorsqu'il y a des officiers de Surabaya, invité à la table du résident.

Il y a, en outre, des employés et un chirurgien.

Enfin, deux tomogons gouvernent les naturels. Les princes actuels sont frères, leur père ayant depuis long-temps cédé à son fils aîné la moitié de sa principauté; et depuis il avait, attendu son grand âge, totalement abdiqué en faveur du plus jeune des sept fils. Ce jeune prince était major de toutes les troupes malaises; il avait été préféré pour ce grade à son second frère, auquel cet emploi revenait, comme étant plus capable de remplir ce poste avec honneur.

Nous descendîmes chez le résident, qui nous retint à dîner et à souper. Après midi, M. de Franquemont nous conduisit faire une visite à l'amiral Hartzing, ainsi qu'au plus

jeune des tomogons. Nous restâmes chez ce prince à fumer et à prendre le thé. Il nous engagea à souper et à coucher chez lui ; mais ayant promis au résident, nous ne pûmes accepter que le coucher, ce dernier n'ayant pas suffisamment d'emplacement pour nous quatre, ou plutôt nous étant aperçus d'un peu de froideur de sa part, quoique nous lui eussions été annoncés, et qu'il nous attendît, ainsi que je l'ai dit. La soirée se passa chez lui à jouer jusqu'au souper, à l'issue duquel nous retournâmes chez le tomogon, qui se nomme *Ardyo adi Nogoro*, lequel nous avait préparé une surprise agréable.

Il était 10 heures du soir, quand nous entrâmes dans son palais. A peine fûmes-nous dans la première de ses cours, que nous entendîmes une musique bruyante et la comédie malaise. Le prince vint au-devant de nous, et nous conduisit sous le hangar de réception, placé vis-à-vis de sa demeure principale, et près du corps-de-logis dans lequel nous devons coucher. Le théâtre placé sous ce hangar, n'était rien autre qu'une toile transparente de sept à huit pieds de haut, et de dix-huit à vingt de long, posée sur un châssis, tenu perpendiculairement par le moyen de

deux pieds fixés à chacun des bouts. Le directeur de la comédie était derrière cette toile, et faisait agir et choquer l'une contre l'autre des figures de carton découpées de différentes formes, représentant de la cavalerie, de l'infanterie, des rois, des princes, qui guerroyaient. Ce spectacle était absolument le même que ce que nous appelons les *ombres chinoises*. Le Malais-directeur chantait en même temps les différens combats, et les victoires des ancêtres de l'empereur et des autres princes du pays, au son d'une multitude de timbales et de gongoms de diverses grosseurs. Le violon à deux cordes que j'ai décrit au Chapitre XVIII, était le principal instrument, et celui qui en jouait dirigeait l'orchestre. Les musiciens * étaient placés sur un des côtés du théâtre; de l'autre étaient les six frères du tomogon, assis respectueusement sur des chaises. En face de la toile, et à une certaine distance, des fauteuils étaient disposés pour nous et le tomogon, qui se

* Tous les Indiens, et conséquemment leurs musiciens, m'ont paru avoir une idée des différens tons de la musique. En effet, à notre approche du palais, les musiciens jouaient un *adagio*; quand ils nous virent, ils jouèrent un *allegro*.

placa au milieu. Dans le carré long que nous formions , étaient trente rouguines , de quatorze à seize ans , ornées de guirlandes de fleurs. Ces jeunes filles dansaient en rond sans se toucher , et pirouettaient avec assez de grâces ; elles répétaient en même temps , en chantant d'une manière langoureuse , les victoires et les louanges des empereurs. De temps en temps elles se reposaient , et s'asseyaient en groupe par terre. A l'un des angles , et au-dehors du hangar , étaient deux tables garnies de vin de Bordeaux , de genièvre , de liqueurs et de pipes. Il fallait boire à chaque instant ; c'étaient les premiers mandors du palais qui faisaient les honneurs.

Un instant après notre arrivée , et dès que nous fûmes assis , Ardyo Nogoro ouvrit la danse ; il prit deux des rouguines et dansa d'abord une espèce de menuet. Après quoi les ayant approchées l'une de l'autre , il leur passa autour des reins un mouchoir , dont il retint les deux bouts , et me les amena pour en faire autant. Il fallut se conformer à l'usage et se prêter aux amusemens qu'il nous donnait. Je dansai donc un instant au son de leur musique ; je conduisis ensuite les deux jeunes filles à M. Janssaud ; M. Roux succéda , et

tous durent en faire autant , jusqu'au docteur Gauffe et un jeune Hollandais de Surabaye , allant à Madure , arrivés à minuit et restés avec nous pour partager le plaisir de cette fête.

Lorsqu'on tenait le mouchoir qui enlaçait les jeunes filles , et avant de se mettre en danse , un mandor apportait , sur un plat d'argent , deux verres de genièvre , dont un pour le danseur , et un pour le tomogon ; à peine la liqueur était versée que toute l'assemblée et les spectateurs criaient trois fois *houzè !* après quoi le danseur le répétait autant de fois et buvait.

Dès le commencement de la fête , le tomogon avait choisi dans le groupe des jeunes filles la plus belle ou du moins celle qui lui parut telle , me l'amena , la plaça sur mes genoux et la mit entièrement à ma disposition. Je ne m'attendais certainement pas à cette galanterie. Il en fit autant aux cinq autres personnes de notre société. Nous pouvions néanmoins les changer contre une des autres , si nous ne les trouvions pas à notre goût ; quand nous étions fatigués de les avoir sur nos genoux , elles s'asseyaient à nos pieds.

Cette fête dura jusqu'à cinq heures et demie du matin ; à six heures nous déjeûnâmes , et

nos remerciemens faits de tant d'honnêtetés et d'amitié, nous nous rendimes à bord de notre embarcation, et partimes pour retourner à Surabaye, où nous arrivâmes à 11 heures du matin.

Quelques jours après notre retour, M. Melville, Français d'origine, capitaine d'un vaisseau de l'escadre hollandaise, que je voyais journellement chez l'amiral, et quelquefois chez M. de Franquemont, me prévint que le *Schrikverwekker* (*le Terrible*), un des vaisseaux de 74 de ladite escadre, devait partir incessamment pour se rendre à Batavia, et de-là à l'île d'Onrus pour se faire caréner; que je pourrais en profiter, ainsi que M. Jansaud, pour retourner à Batavia, en demandant passage au capitaine Ruysch qui le commandait. Pensant qu'il était bien plus agréable de passer sur un vaisseau de l'État, que sur le brick *le Jupiter*, qui pouvait être encore long-temps en route, et sur lequel nous serions très-resserrés et très-mal, persuadé aussi que le vaisseau *le Schrikverwekker* relâcherait à Samarang, Tcheribon et peut-être dans quelques autres comptoirs de la côte Nord de Java que je voulais voir, j'écrivis au colonel Ruysch pour lui demander passage. Il me répondit, par

sa lettre du 25 mars, qui ne me parvint que le 27, qu'obligé de prendre sous son convoi et même de remorquer le vaisseau de la compagnie, commandé par M. Mouskitire (brave capitaine dont j'ai cité le trait de courage et d'adresse), qui venait d'arriver du Japon, démâté de ses trois mâts (ainsi que je l'ai rapporté); qu'en outre, étant forcé de relâcher dans plusieurs endroits, ce qui rendrait le voyage long et ennuyeux, il était fâché de ne pouvoir nous prendre.

Sept jours après, ces dispositions ayant été changées par l'amiral, le vaisseau démâté devant être convoyé par celui que commandait M. Melville, le colonel Ruysch vint lui-même à Surabaye nous offrir le passage que nous lui avions demandé, et nous prévenir que le 11 avril, nous devions être rendus à son bord, où il allait retourner le lendemain pour faire ses dispositions de départ. D'après cette offre, nous fîmes nos préparatifs, et ayant fait nos adieux à MM. le gouverneur Rothenbulla, Van - Alphen, l'administrateur, qui nous avaient fait tant d'honnêtetés pendant notre séjour d'un mois dans ce comptoir, et enfin à tous les officiers européens, nous partîmes le 3 avril, et nous allâmes encore coucher à

Gresseç, chez le tomogon. MM. de Franquemont, Roux, et M. Saleille, négociant passager, nous conduisirent; nous y allâmes avec la même embarcation que la première fois; nous descendîmes et dinâmes d'abord chez M. Van-Harsen, résident, qui parut vouloir réparer la froide réception qu'il nous avait faite à notre première visite. L'amiral Hartzing y vint également dîner. Le résident fit venir, à 4 heures après midi, des voitures, et nous mena promener sur le bord de la mer, à une petite lieue de Gresseç, et près d'un belvédère qu'il avait fait construire au bout d'une jetée faite exprès, d'où l'on découvrait tout le détroit de Madure, et les vaisseaux qui y étaient mouillés. Le soir, on fuma et on joua à l'ordinaire, jusqu'à l'heure du souper. A 10 heures, nous nous retirâmes chez le prince, auquel nous avons déjà fait une visite en arrivant : il nous attendait avec le même spectacle et la même fête que la première fois; nous la devions à M. de Franquemont, qui avait manifesté particulièrement le plaisir que nous y avions pris. En conséquence, nous eûmes de même, danse, musique, comédie, et trente autres jeunes rouguines à notre disposition : la fête dura jusqu'à quatre heures du matin,

que nous nous couchâmes. A 6 heures, nous nous levâmes, prîmes le thé et le café avec le tomogon qui nous les fit servir sous la varangue du corps-de-logis que nous occupions ; ensuite, M. de Franquemont, voulant profiter d'une petite brise favorable qui survint, retourna à bord de son embarcation avec MM. Roux et Saleille, et partit pour Surabaye. Nous les conduisîmes jusqu'au bout de l'embarcadère, et ce fut avec un sentiment bien pénible que nous leur fîmes nos adieux, et témoignâmes, bien faiblement sans doute, à M. de Franquemont et à ses amis, notre éternelle reconnaissance, de tous leurs procédés honnêtes pendant notre séjour chez lui.

 CHAPITRE XXI.

Mon retour à Batavia. — Déroit de Madure, — Idée de Sidaijo. — Vue de Rambang, Iapara et Javanna. — Relâche à Samarang, résidence du gouverneur de tout le Java. — Description de cet endroit.

DEUX chaloupes furent commandées par le résident, l'une pour nous conduire à bord du *Schrikverwekker*, l'autre pour le transport de nos malles : le tomogon nous procura des Javans pour porter ces dernières. Enfin, après avoir fait nos adieux au prince, à l'amiral et au résident, nous nous embarquâmes à dix heures du matin, et nous arrivâmes à midi à bord.

A notre approche la musique du vaisseau se fit entendre. M. Ruysch, à la tête de son état-major, vint nous recevoir. Le dîner était prêt et servi, nos places assignées ; je fus placé à la droite du colonel, M. Janssaud à sa gauche. Enfin l'accueil gracieux et em-

pressé de tous les officiers, nous fut un excellent augure pour l'agrément de notre voyage.

Nous mîmes à la voile le même jour. Comme la mousson n'était pas entièrement renversée, nous eûmes des vents variables. Le lendemain, par une fausse manœuvre du pilote, nous nous échouâmes dans un des endroits les moins larges du détroit, presque vis-à-vis de l'embouchure de la rivière de Solo; à la marée haute nous nous relevâmes, sans avoir éprouvé aucun danger ni avarie, le fond n'étant que de sable vaseux. Pour sortir du canal, le pilote nous conduisit jusqu'au près de la pointe de Panka; et là, il nous quitta pour retourner à Sidaijo. Ce village est à l'entrée du détroit, en-deçà de cette pointe, lorsqu'on vient de Gressec.

Le vaisseau avait une dunette très-grande, partagée en deux chambres, et une belle galerie derrière. Le colonel qui l'occupait seul comme commandant, la partagea avec nous. Il nous donna la première chambre, et nous laissa en outre la liberté et la jouissance de la sienne et de sa galerie. Cette première chambre servait de salle à manger; un rideau de toile à voile la séparait en deux, et se

fermait tous les soirs, pour que nous pussions être libres. M. Ruysch nous prêta draps et matelas, et mit à notre disposition son valet-de-chambre, qui se trouvait être un Français de Strasbourg. Nous jouissions enfin de toutes les commodités qu'on peut se procurer à terre dans la maison la mieux montée. L'équipage de ce vaisseau était composé du capitaine, du major Weiffe, du lieutenant Fernet, de quatre enseignes, d'un chirurgien-major, d'un secrétaire, de plusieurs aspirans, de trois cent cinquante hommes, dont deux cents Européens, et cent cinquante matelots Malais; enfin, de cent recrues Maduriennes destinées à l'artillerie de Batavia.

L'ordre, la discipline, et la plus grande propreté régnaient dans ce bâtiment. Tous les jours, à cinq heures du soir, il y avait parade sur le pont pour la garde montante, et au son de la musique; car tous les capitaines de vaisseaux et de frégates hollandais ont une musique à bord, dont le gouvernement fait en partie les frais. Le dimanche, revue de propreté et des batteries, et grande parade; ensuite, à dix heures du matin, le prêche, auquel tout l'équipage est tenu d'assister. Le commis aux vivres remplissait les

fonctions de ministre , et lisait un sermon propre à toutes les religions , et composé en Hollande par l'amiral Dewinter. A bord des vaisseaux hollandais, le capitaine est obligé de donner seulement le dîner à tous ses officiers ; aussi nous trouvions-nous chaque jour quatorze à quinze à table ; les aspirans y étaient invités par tour , au nombre de deux. Le matin , nous faisions , entre le capitaine , ses deux premiers officiers et nous , un déjeûner à la fourchette. Le soir, outre ces deux officiers , il en invitait deux autres à un petit souper , et préalablement à faire la partie , et boire le vin de Bordeaux ; car , à midi , on ne servait que de celui du Cap.

On peut juger par ces détails combien nous devons de reconnaissance à M. de Melville de nous avoir fait connaître M. le chevalier Ruysch , dont l'amabilité répondait aux procédés honnêtes qu'il avait pour nous.

Sidaijo , vis-à-vis duquel nous passâmes , est un joli village dont l'aspect est riant , dès qu'on se trouve à l'entrée du canal du détroit de Madure , par le travers de la pointe de Panka. Il y avait toujours à cette pointe un petit poste militaire de trois à quatre Européens , et de quelques Maduriens envoyés par

le résident de Gressec pour la conservation du pavillon hollandais , et d'une petite batterie qui y est placée. Mais M. Loriaux , ingénieur de Surabaya , dans le plan de défense qu'il venait de faire de cette partie de l'île de Java , a senti l'importance de ce poste et du village de Sidaijo , où aboutit une belle communication qui conduit sur les derrières de Gressec et de Surabaya. En conséquence , il y a projeté et fait exécuter un ouvrage bien plus considérable , où l'on a envoyé depuis une compagnie de Maduriens , commandée par des officiers et sous-officiers européens , afin de défendre le point de débarquement.

A la pointe de Panka se trouvent en tout temps des pilotes javans et européens , qui , dès qu'ils aperçoivent des bâtimens voulant entrer dans le canal , vont au-devant pour les diriger jusqu'à Gressec ou Surabaya. Le patron de l'embarcation qui conduit le pilote , est toujours porteur d'un ordre du résident de Gressec , pour exiger des capitaines le nom des bâtimens qu'ils commandent , leur nom personnel , leur nation , d'où ils viennent , où ils vont. Cette déclaration doit être faite et signée par le capitaine ou l'un de ses officiers ; alors le pilote reste à bord , et le pa-

tron s'en retourne au poste. Le même usage a lieu au poste d'Anière dans le détroit de la Sonde et à Bagnouwangie dans le détroit de Baly. On peut se procurer en même temps quelques rafraichissemens, car le patron et les Malais rameurs profitent ordinairement de ces occasions pour apporter et vendre, à très-bas prix, aux marins et passagers, du poisson, des volailles, des œufs, des légumes et des fruits.

Le canal du détroit de Maduré, dans l'endroit où il est resserré, n'a que quatre-vingt-trois brasses de largeur; son entrée est indiquée par des balises. Quoiqu'il n'y ait au commencement que trois à trois brasses et demie, et quatre brasses d'eau, les plus gros vaisseaux de guerre y passent, le fond n'étant que de vase, qu'on laboure facilement et sans danger, avec la plus petite brise et la force des courans. J'observe aussi que les brasses dont je parle sont de six pieds, au lieu de cinq.

Après être sortis de ce détroit et avoir doublé la pointe de Panka, nous avons vu Rembang, petit établissement de la Côte Nord, situé dans un enfoncement assez vaste. J'ai déjà dit qu'il y avait un résident dont l'emploi était on ne peut plus lucratif par l'exploitation des

forêts qui l'environnent , et où se trouvent tous les bois propres à la construction des navires et des maisons.

Nous nous sommes ensuite approchés de la pointe d'Iapara près de laquelle nous avons aperçu un pirate malais qui s'est esquivé en nous reconnaissant. Après avoir doublé la pointe , nous avons passé devant Javanna , autre établissement hollandais , où les vaisseaux peuvent mouiller un peu au large ; cet établissement et celui d'Iapara n'ayant que des rades foraines , et la côte n'étant pas sans quelques dangers pour ceux qui ne la connaissent pas bien. Les résidens de ces deux endroits sont chargés de faire exécuter les engagements des princes envers la Compagnie , en faisant entrer dans les magasins , les riz , sucre et café que produit le pays , jusqu'à ce que les bâtimens viennent chercher ces denrées pour les transporter dans les magasins généraux de Samarang.

Nous allions très - doucement ; les vents étaient faibles et variables. Enfin , après neuf jours de navigation , nous arrivâmes devant Samarang à neuf heures du matin.

Nous mouillâmes à une lieue et demie de terre par cinq brasses fond de sable. Le colonel avait l'ordre d'y relâcher , et était d'ail-

leurs libre de le faire d'après ses instructions : cela me fit beaucoup de plaisir , parce que nous devions y rester plusieurs jours , et avoir par conséquent le temps de voir cet établissement , le principal de toute la Côte Nord , et où le gouverneur du Java fait sa résidence.

Nous saluâmes la rade de vingt - un coups de canon qui nous furent rendus une heure après ; le gouverneur envoya son adjudant dans son canot pour chercher le colonel Ruysch : celui-ci renvoya de suite ce canot, afin de prier le gouverneur de ne faire aucune cérémonie pour sa réception : il s'embarqua peu de temps après dans le sien pour se rendre à terre. Il nous prévint qu'il allait nous annoncer au gouverneur , nous donna rendez-vous chez le schabendar dont l'épouse était sa parente, et d'où il nous conduirait au gouvernement. Après le dîner nous nous embarquâmes dans la grande chaloupe avec le major Weiffe , et nous entrâmes à trois heures dans la rivière : un peu au-dessus de l'embouchure, nous passâmes au milieu de plusieurs bâtimens javans , et nous allâmes débarquer à la porte de M. Smissaert , schabendar , chez lequel nous trouvâmes le colonel qui nous conduisit aussitôt, et nous présenta à M. le

gouverneur Engelhart, dont nous reçûmes le meilleur accueil. M. Janssaud lui remit un paquet de lettres et de papiers dont l'avait chargé M. Leschenault, naturaliste français qui lui était attaché, et dont nous avons fait connaissance à Surabaye. Ces dépêches annonçaient l'envoi à ce gouverneur d'un caïman de dix-huit pieds de longueur, empaillé, que nous avions à bord : en outre *l'histoire généalogique* de tous les princes de l'île de Java qu'il venait de terminer après un travail pénible depuis plus d'un an, par le défaut de manuscrits, et l'ineptie des prêtres javans sur l'histoire de leur pays, dont ils n'ont que des idées merveilleuses.

Après les complimens d'usage, et quelques questions de M. Engelhart sur nos aventures, dont il avait appris une partie depuis notre débarquement dans le pays de Balembouang, il nous fit conduire par son adjudant chez M. de Châteauvieux, Français, capitaine des grenadiers nationaux, qui avait été invité à nous loger; il avait pensé avec raison que nous serions flattés de ce logement, et que nous ne pourrions être mieux que chez un de nos compatriotes. Nous fûmes en effet reçus comme de vieux amis, et ce brave officier

alla même remercier le gouverneur de la préférence qu'il lui avait donnée sur tous ses compatriotes résidans dans le pays.

M. de Châteaueux est un digne et respectable militaire , âgé d'environ cinquante-cinq ans , célibataire. Il habitait le Java depuis onze ans ; il y était venu par suite de malheurs qu'il avait éprouvés en Europe , rejoindre un frère qui mourut très - riche peu de temps après son arrivée , et le laissa seul héritier.

Le lendemain , dès le matin , le gouverneur nous fit inviter par un de ses lanciers à passer la soirée et à souper à sa maison de campagne de Bodijon : il nous prévenait en même temps qu'il mettait à notre disposition une de ses voitures à quatre places , qui viendrait nous chercher avec M. de Châteaueux.

Je rendis visite dans la matinée au commandant de la place et aux officiers de la garnison , dont deux sont les frères Penasse de Givet. Le major était M. Keller , ancien adjudant-général français , qui a servi en Hollande , notamment à Bruges , et fut ensuite ministre de la guerre en Suisse. Cet officier supérieur s'était réfugié avec sa fille dans cette partie de l'Asie pour différens motifs particuliers ; il y est mort depuis mon départ , et sa fille ayant

été adoptée par madame Smissaert, épouse du shabendar, s'est mariée avantageusement.

Samarang, éloignée seulement de vingt lieues environ de la résidence de l'empereur de Mataran, et de trente-cinq de celle du sultan d'Ioucki, les deux plus puissans princes de l'île, est une assez jolie petite ville de la Côte Nord de Java : elle est située à environ quatre-vingts lieues Ouest de Surabaya, et trente Est de Tchérison ; elle est traversée par une rivière que l'on nomme *Grande-Rivière*, parce qu'elle est la principale des environs.

La rade est foraine ; les vaisseaux de l'état qui tirent quatre et cinq brasses d'eau ne peuvent mouiller qu'à une lieue et demie de terre : les navires marchands qui ne tirent que deux brasses ou deux brasses et demie, peuvent s'approcher jusqu'à une lieue environ.

Il y a un banc couvert à l'embouchure de la Grande-Rivière ; mais des balises l'indiquent ainsi que la passe.

A trois petits quarts de lieue Est de l'embouchure de la Grande-Rivière, se trouve celle de la rivière de Caligawé ; elles sont toutes deux navigables jusque bien avant dans l'intérieur, pour tous les petits bâtimens

du pays. Celle de Caligawé en est toujours remplie, parce qu'elle traverse le grand village de Torabaya et les camps javan et chinois, où se fait tout le commerce en détail des environs. Elles ont l'une et l'autre leur source dans les montagnes de l'empire de Mataran.

Les maisons de Samarang, occupées par les Européens, sont en grande partie bâties en pierres.

L'air y est très-sain, et malgré les grandes chaleurs on peut sortir à pied à toute heure du jour, sans craindre d'être incommodé.

L'autorité du gouverneur du Java, qui y réside, s'étend depuis Tehéribon exclusivement, jusqu'à la pointe la plus orientale de l'île dans le détroit de Baly. Il est nommé par la haute régence, et subordonné au gouverneur général de Batavia.

Cet établissement est fort important pour les Hollandais. Toutes les communications des deux empires, de Mataran et d'Ioueki, aussi bien que des autres royaumes et principautés, y aboutissent; aussi est-il le dépôt général de toutes les productions du Java, en riz, sucre, café et poivre. C'est là que vient

la plus grande partie des bâtimens qui remplissent les magasins de Batavia.

Je désirois, avant de partir, parcourir la ligne de défense de cet établissement, où je savais qu'on avait projeté beaucoup de travaux; la haute régence ayant senti depuis long-temps la nécessité de mettre ce point central du Java dans un état respectable, l'occasion s'en présenta. Le gouverneur qui, pendant neuf jours de notre relâche, nous avait chaque jour traités à sa campagne, m'avait engagé à venir le septième jour de bonne heure; il avait disposé une partie de promenade avec nous et deux dames, dont une européenne restant chez madame Engelhart, sur une hauteur escarpée, à un quart de lieue, derrière Bodijon, où l'on découvre, d'un belveder de bambous, toute la côte, la ville, les montagnes et les gorges environnantes. Nous y restâmes environ une heure, à respirer un air pur et à jouir de la vue la plus agréable. Une lunette, que le gouverneur avait fait apporter, nous fit reconnoître différens sites des environs.

Sur cette même hauteur, et à peu de distance du belveder, on voit plusieurs tom-

beaux de princes javans, entourés de murs en pierres.

A notre retour au château, M. Engelhart me manifesta le désir de savoir mon opinion sur la situation des ouvrages anciens, sur ceux qu'il avait fait réparer, et sur ceux qu'il venait de faire construire le long de la côte. Je le priai de m'en envoyer les plans le lendemain, et le jour suivant fut indiqué pour aller ensemble visiter ces ouvrages. Le matin de ce jour, le lieutenant-colonel d'artillerie Wulhsoven, faisant fonctions de chef du génie, vint me témoigner le regret de ne pouvoir visiter avec nous ces ouvrages, d'après l'invitation qu'il en avait reçue du gouverneur, parce que devant lui-même, depuis plusieurs jours, aller tracer et faire construire un petit fort sur la communication qui sépare la résidence de l'empereur de Solo de celle du sultan d'Ioucki, tous ses équipages étaient déjà en route, et il devait partir le même jour; le major d'artillerie était chargé de le remplacer. Je montrai à celui-ci, sur le plan, des changemens que je croyais nécessaires. Je vis avec plaisir que mes idées se trouvaient conformes aux siennes, surtout pour la construction d'un ouvrage dans l'anse formée par la réunion de

la rivière de Torabaya à celle de Caligawé , qu'il m'ajouta avoir déjà proposée depuis longtemps au gouverneur.

Le jour fixé pour notre voyage , la voiture fut prête à deux heures après midi ; MM. de Châteaueux et Janssand voulurent m'accompagner pour le plaisir de la promenade. Nous nous rendîmes sur la rive gauche près de l'embouchure de la Grande-Rivière, lieu du rendez-vous. Le secrétaire général du gouvernement, le major d'artillerie et l'adjutant s'y étaient déjà rendus. Les chefs des Chinois, dont l'un demeure près de là, y avait fait dresser une table couverte de fruits confits, sans oublier le thé et les pipes. M. Schmittgal, colonel du régiment de Wurtemberg, arriva peu après, et ensuite le gouverneur, en habit et dans une voiture de cérémonie, précédé de ses coureurs en grands costumes et tenant à la main leurs cannes à pommes d'or. Il renvoya les voitures, et ordonna qu'elles se rendissent au campong de Torabaya, à l'autre extrémité de la ligne, pour nous attendre. Après avoir pris le thé, nous nous embarquâmes tous dans un grand canot couvert d'une toile. Les Chinois nous régalerent, à notre départ, de leur musique de gomgoms, et ne cessèrent

que lorsqu'ils nous virent éloignés. Nous descendîmes la rivière jusqu'àuprès de son embouchure, et nous débarquâmes près d'un corps-de-garde et d'une petite caserne, qui sont à la gorge d'un retranchement angulaire, dit le *Nieuwe-West-Baterie*, que l'on avait construit depuis peu. Le poste sortit à notre approche et prit les armes; le tambour battit aux champs, on hissa le pavillon, et on tira un coup de canon pour annoncer la visite du gouverneur, et le faire arborer sur toute la ligne.

Après avoir vu cet ouvrage dont je vais rendre compte, nous nous rembarquâmes et passâmes sur l'autre rive, où de fort beaux chevaux nous attendaient avec une suite nombreuse d'écuyers javans, pour les tenir chaque fois que nous en descendrions pour visiter les ouvrages. Notre reconnaissance et visite terminées, nous nous trouvâmes, après le soleil couché, à l'embouchure de la rivière de Caligawé, qui est l'extrémité de l'aile droite. Nos voitures y étaient déjà rendues. Je rapportai les plans chez M. de Châteauvieux, et nous allâmes rejoindre le gouverneur à sa campagne, où il avait invité la société à passer la soirée. M'ayant demandé,

par écrit , mes observations sur ces ouvrages, je m'en occupai à mon retour, et je les lui remis le lendemain; en voici un extrait.

Observations sur la ligne de défense de Samarang.

La ligne déterminée pour défendre ce poste important, s'étend depuis la rivière de Tawang-Trassie, jusqu'à celle de Clayrang. Les intermédiaires des deux extrémités de cette ligne sont naturellement défendues par les bancs qui en empêchent l'approche, et par des marécages impénétrables, qui ôtent tout espoir et toute possibilité de tourner les ouvrages du centre, et de pénétrer dans l'intérieur.

La partie qui forme le centre, et qui est retranchée, commence à la Grande-Rivière, et va jusqu'à l'embouchure de celle de Caligawé, sur une étendue de seize cents toises. Plusieurs ouvrages ont été construits le long de cette partie de la côte, et à l'embouchure des deux rivières; mais on s'est convaincu, avec le temps, qu'on s'était trompé dans le choix des emplacements de la plupart. Ces ouvrages étaient trop avancés et trop peu solides, pour résister aux flots qui viennent s'y briser continuellement; une partie a été

submergée, l'autre s'est affaissée, et à été mangée par la mer.

Pour y suppléer, et rendre cette côte respectable autant que le permet la nature du terrain, M. le gouverneur Engelhart venait de faire construire,

1^o A l'embouchure de la Grande-Rivière, sur la rive gauche, le retranchement angulaire, dit le *Nieuwe-West-Baterie*, lequel, avec la redoute ancienne dite *Oost-Baterie*, qu'on a réparée, et qui est sur la rive opposée, m'ont paru défendre suffisamment l'embouchure et l'entrée. Quatre pièces placées sur la plate-forme d'un épaulement détruit, sur le bord de la rivière, un peu en arrière du retranchement, ne seraient pas inutiles, car elles enfilent l'embouchure de la rivière, et rasant le grand banc qui est vis-à-vis, et sur lequel toutes les embarcations peuvent passer à marée haute; mais j'ai observé qu'il serait prudent de construire un parapet pour couvrir les canonniers chargés de servir ces pièces.

2^o Une redoute circulaire, dite le *Goedeverwaring*, construite à quatre-vingt-dix toises de la côte, laquelle rase la plaine qui l'en sépare, défend la grande communication qui

lui est parallèle, et flanque la partie gauche de l'ouvrage qui forme le centre du front de défense. J'ai pensé qu'on pourrait en tirer un meilleur parti, en lui donnant un peu plus de développement. Il faudrait alors prolonger de quatre toises la face du côté de la rivière, pour flanquer le *Nieuwe-West-Baterie*, et battre la gorge de la redoute dite *Oost-Baterie*, dans le cas où l'ennemi parviendrait à s'emparer de ce second ouvrage, et chercherait à s'y établir. Il serait aussi indispensable de détruire l'épaulement qui ferme cette gorge du côté de la plaine; car il n'y a pas de doute que si l'ennemi venait à s'en emparer, il s'y trouverait retranché par ce même épaulement, qu'il exhausserait avec les terres du front de l'ouvrage; il serait ainsi à l'abri des feux de la redoute circulaire, et il battrait les communications de la plaine.

Le centre est défendu par un ouvrage dit le *Nieuwe-angelegte Gedette-van*, retranchement regardé par le gouverneur et les chefs militaires, comme la citadelle et le boulevard de l'établissement, où seront le point central du rassemblement des troupes, le quartier de réserve, et enfin, le dépôt des approvisionnemens de bouche et de guerre, en cas

d'attaque. Mais cet ouvrage, qui a cent trente toises de front, est loin, suivant moi, d'avoir tout l'avantage qu'on lui suppose, quoique ses feux m'aient paru défendre assez bien la côte et la grande communication derrière, et le long de laquelle il est placé; il est entouré par deux branches de la rivière des Caïmans; on venait d'en prolonger le flanc gauche, pour couvrir l'intérieur qui se trouvait vu et enfilé. Il défend aussi le Redan-Oost de l'ancienne ligne, dans lequel on se propose de mettre quelques pièces de campagne.

Une seconde redoute circulaire, dite *Goede-Trouwe* (Bonne-Espérance), venait d'être construite dans la plaine, entre l'ouvrage ci-dessus décrit, et ceux de la rivière Caligawé, à peu près à la même distance de la côte que la première. Cette redoute flanque bien l'ouvrage du centre et le *Zeemans-Batterie* (Batterie de Marins), défend la communication, et empêcherait l'ennemi de s'établir dans l'ancienne batterie *Poulus*, s'il parvenait à débarquer sur ce front; mais on pourrait aussi lui donner un peu plus de développement: d'un côté ses feux seraient plus étendus; de l'autre, elle aurait l'avantage de

défendre la communication du *Zeemans-Batterie*, batterait cet ouvrage à sa gorge, ainsi que la batterie de *Torabaya*, et pourrait par conséquent non seulement empêcher l'ennemi de se retrancher dans ses deux ouvrages, s'il s'en emparait, mais encore défendre la rivière de *Caligawé*, et coopérer au soutien de la retraite, qui pourrait s'opérer par le chemin qui longe la rive droite de la rivière de *Torabaya*.

Les ouvrages *Zeemans-Batterie*, et batterie de *Torabaya*, situés, l'un sur la rive gauche, et l'autre sur la droite de la rivière *Caligawé*, près de son embouchure, m'ont paru suffisans pour en défendre l'approche. La batterie de *Torabaya* est une des anciennes qu'on a relevées : on venait d'y faire un épaulement pour prolonger son flanc droit, afin de la défilér, et couvrir la communication du *Zeemans-Batterie* au *Goode-Trouwe*, la côte offrant un point de débarquement à environ quatre-vingts toises.

Comme un ennemi qui voudrait attaquer *Samarang*, pourrait tenter de forcer le passage à l'embouchure de la rivière de *Caligawé*, s'emparer des ouvrages qui la défendent, et s'y établir pour protéger le débarquement de

ses troupes sur le bord de la rive droite, il est, je crois, essentiel qu'il y ait au moins une batterie dans l'anse formée par la réunion de la rivière de Torabaya à celle de Caligawé. Un petit ouvrage dans cet endroit défendrait les communications de la rivière Caligawé, et empêcherait l'ennemi de s'établir dans les deux ouvrages situés à l'embouchure, et parviendrait au contraire à l'en chasser s'il s'y établissait.

L'ouvrage du centre, et les deux redoutes circulaires, n'ont pas le relief qui leur est nécessaire. D'abord, ils sont dans des terrains marécageux qui s'affaissent journellement; en outre, ils doivent commander ceux de la côte, qui sont eux-mêmes beaucoup trop bas.

Tels sont les changemens et les petites additions que j'ai cru indispensables à la défense de Samarang, afin de tirer tout le parti possible des ouvrages qui existent.

Si j'avais eu le temps nécessaire, j'aurais parcouru toute la ligne en détail, visité les communications aboutissantes, examiné enfin les rapports qu'elles ont entre elles, et j'aurais pu faire un mémoire raisonné sur la défense, tant intérieure qu'extérieure de cet établissement; c'est ce que j'ai dit à monsieur

le gouverneur Engelhart , en lui remettant les observations ci-dessus.

Malgré ces différens ouvrages, Samarang est loin d'être sur un pied respectable de défense.

D'abord, il n'y a qu'environ six cents hommes de troupes, dont cent cinquante Européens, y compris les officiers de l'ancien régiment de Wurtemberg et quarante grenadiers nationaux.

L'artillerie n'est servie que par des Maduriens et des Javans sur le service desquels le gouverneur m'a dit lui-même ne pouvoir guère compter s'il était attaqué. Il était même persuadé que, si cinq à six peniches ou embarcations armées se présentaient vis-à-vis de l'embouchure des deux rivières, les canoniers abandonneraient les ouvrages et laisseraient par conséquent à l'ennemi la facilité de s'en emparer et de pénétrer dans le pays. Indépendamment de cet inconvénient, et en supposant que ces artilleurs se défendent, on peut encore entrer par les rivières de Tawang-Trassie et de Clayrang, quoiqu'elles soient petites et peu profondes, et qu'il y ait quelques gros bambous plantés à l'embouchure de la première pour empêcher les embarca-

tions d'y parvenir , et une ou deux petites pièces à l'embouchure de l'autre ; car tous ces obstacles , n'étant passoutenus , ne seraient pas insurmontables.

J'ai remarqué ensuite , dans une promenade que je fis , qu'un peu plus à l'Ouest de l'embouchure de la rivière Tawang - Trassie , la côte était saine , le terrain ferme ; qu'on peut facilement y débarquer des troupes , et parvenir en un instant à un grand chemin creux qui conduit à la ville , en passant par Caliebanten , hauteur qui domine les environs ; il y a eu un retranchement dans la guerre dernière , au milieu duquel passe le chemin entouré de montagnes , de bois et de vallées inaccessibles , retranchement situé à une lieue et demie de la ville , à laquelle enfin on arriverait sans nul obstacle.

L'empereur de Solo s'est bien engagé de fournir dix mille hommes au gouverneur , sur sa première réquisition , en cas d'attaque ; mais le temps de rassembler tous ces Malais , répandus dans leurs campagnes et leurs familles , de les former en corps et de leur indiquer les moyens de s'organiser , quoiqu'ils aient des chefs et des compagnies qui leur soient assignés , donnerait à l'ennemi la fa-

cilité de faire beaucoup de mal, en s'emparant de la ville et des petits forts qui défendent les communications avec l'intérieur, et en augmentant les retranchemens pour s'y maintenir lui-même jusqu'à ce qu'ils aient pu faire ratifier les contracts de la Compagnie avec les princes, ou formé de nouveaux engagements avec eux en faisant des traités d'alliance. Il faudrait, je crois, pour prévenir un tel événement, 1^o au lieu de l'ouvrage du centre, lequel n'est qu'une espèce de cremaillère qui ne pourrait jamais remplir son objet, construire en maçonnerie un fort d'une bonne capacité, qui, soutenant les ouvrages avancés, défendrait la ville et la couvrirait; 2^o augmenter la garnison d'une compagnie d'artillerie et d'un bataillon complet d'infanterie, le tout composé d'Européens; ces forces mobiles, jointes à celles qui s'y trouvent déjà, et auxquelles se réuniraient plus volontiers les naturels, mettraient cet établissement à l'abri de toute crainte de la part d'un ennemi entreprenant.

Dans ces entrefaites, j'appris que le tracé et l'exécution du fort qui allait avoir lieu sur la communication qui sépare l'empire de Solo de celui du sultan d'Ioucki, avaient été or-

donnés par la crainte d'une prochaine rupture entre ces deux princes, naturellement ennemis l'un de l'autre; on aura probablement placé ce fort de manière à arrêter celui des deux princes qui paraîtrait contraire à la Compagnie.

Le gouvernement de Java est la plus lucrative comme la plus éminente place de l'Inde, après celle du gouvernement général. On m'a assuré que M. Engelhart se faisait annuellement 250,000 piastres de revenus; aussi trouve-t-on chez lui le faste asiatique dans toute sa splendeur. Sa place, relevée tous les quatre ans, est réservée aux conseillers des Indes qui ne sont pas riches, ou qui sont ruinés par quelques motifs que ce soit, la haute régence étant persuadée qu'avant la fin de leur exercice ils auront rétabli leur fortune.

Le neuvième jour de notre séjour à Samarang, M. Smissaert, shabendar, nous donna à dîner, ainsi qu'à M. de Châteauvieux, notre hôte; c'était le dîner d'adieux (nous avions pris le matin congé de M. le gouverneur et des chefs militaires). Un riche Hollandais européen, ayant, comme la majeure partie de ses compatriotes opulens, une musique parmi ses

esclaves, la fit venir l'après-midi; on dansa pendant deux heures. A quatre heures, moment indiqué par le colonel Ruysch, qui était avec nous, nos voitures vinrent nous prendre. A 5 heures, nous partîmes, accompagnés par toute la société, sans en excepter les dames, qui voulurent nous accompagner au son de la musique jusqu'à l'embouchure de la Grande-Rivière où le canot du colonel nous attendait. Enfin, nous quittâmes cet endroit, comme les autres, pénétrés des plus vifs sentimens de reconnaissance pour l'agréable accueil et l'hospitalité amicale et franche que nous y avons trouvés près des autorités civiles et militaires, et de nos braves et dignes compatriotes.

CHAPITRE XXII.

Départ de Samarang. — Nous nous rendons près du sultan Tchéribon. — Vue de Tagal — Description de Tchéribon. — Nous y relâchons ; pour quels motifs. — Insurrection dans le pays. — Dangers que font courir les pirates malais. — Notre arrivée à Batavia.

Nous arrivâmes à sept heures du soir à bord. Un petit bâtiment caboteur, chargé pour le compte de M. Engelhart, était mouillé à côté du vaisseau, et attendait notre départ. Le colonel Ruysch ayant promis de le convoier jusqu'à Batavia, afin de le garantir des pirates qui inondaient la côte, on lui fit le signal de départ, et nous appareillâmes.

Le lendemain, dans la journée, nous vîmes Tagal, petit établissement où il y a un résident chargé de faire exécuter les engagements du prince, en recevant et faisant verser dans les magasins de la Compagnie les productions du pays.

Tagal n'est pas un poste militaire : ce vil-

lage est grand et divisé entre les naturels et les Chinois ; il est bâti au bas d'une montagne sur laquelle il y a un volcan toujours enflammé. Cette montagne est très - reconnaissable , car elle paraît comme ayant au - dessus d'elle une tour très - élevée et un peu penchée, effet des éruptions qu'elle a éprouvées.

Le troisième jour , nous nous trouvâmes devant Tchérison ; nous mouillâmes à une heure après midi à deux lieues de la côte , par cinq brasses fond de sable. Après avoir salué la rade , le résident qui , probablement , était prévenu de notre relâche , envoya aussitôt à bord son secrétaire et son adjudant pour complimenter le colonel Ruysch : on renvoya leur embarcation , et un instant après , nous nous embarquâmes nous-mêmes , le colonel , les deux envoyés , le troisième officier du vaisseau , M. Janssaud et moi , dans le grand canot. Nous eûmes beaucoup de peine à entrer dans la Grande-Rivière , la marée était basse ; un grand banc qui est à l'embouchure nous fit échouer ; mais une vingtaine de Malais qui étaient sur le bout de la jetée se jetèrent à l'eau , et nous remirent à flot. La ligne était garnie de naturels pour nous voir débarquer. Les gardes de la côte et des sul-

tans , armés de grandes lances et de poignards , étaient rangés sur deux lignes : nous passâmes au milieu jusqu'au corps-de-garde situé au bout du village. Le poste prit les armes pour nous saluer : il était composé de quinze Maduriens armés de fusils , et commandés par un sergent et deux caporaux européens. Nous montâmes là dans des voitures envoyées exprès , et nous nous rendîmes chez M. Roze, conseiller des Indes et résidant à une lieue et demie dans l'intérieur du pays. Le chemin qui y conduit est uni , beau , et au milieu d'une riante campagne , remplie de bosquets qui procurent continuellement de la fraîcheur. M. Roze nous fit le meilleur accueil : c'est un homme aimable , parlant bon français , et très - instruit ; il est malheureusement d'une complexion délicate et souvent malade : il nous présenta à sa famille. Madame Roze est fille de M. Van-Basel de Batavia ; elle est charmante ; elle unit aux grâces de son sexe les qualités du cœur , surtout celles de bonne mère et de bonne épouse.

On nous assigna , peu après notre arrivée , à chacun une chambre , séparée du principal corps-de-logis , où nous trouvâmes toutes les commodités européennes.

Les irrégularités de l'emplacement de chacun des corps-de-logis dépendans de la maison principale, et qui sont placés de côté et d'autre au milieu d'un jardin très-vaste rempli d'arbres, de bassins, et d'eaux vives, en rendent la situation très-pittoresque par la variété des paysages qui les entourent. Le résident qui habite cette belle solitude depuis plusieurs années, en a rendu le séjour délicieux. Il a un bon maître de musique qui lui a formé une quinzaine de musiciens parmi ses esclaves; ils exécutent des concerto et des symphonies aux heures des repas et tous les soirs. Il a fait construire dans son jardin, à peu de distance de son logement, un orchestre en bambous: dans une des parties du jardin est un grand parc rempli de gazelles mâles et femelles, et une vingtaine de loges où il élève de jeunes daims et cerfs. Madame Roze entretient de son côté, dans une douzaine de grands vases de faïence, placés en terre, une immense quantité de petits poissons rouges et noirs de la Chine. C'est cette dame qui, tous les matins, dès six heures, va faire sa promenade, et donner la nourriture à ses oiseaux et à ses jolis poissons; elle tient, en outre, sa maison, surveille, dirige tout l'inté-

rieur domestique ; on ne s'aperçoit pas, chez elle, de cette indolence asiatique, de cette vie désœuvrée, habituelle chez presque toutes les femmes de l'Inde, surtout chez les Européennes et les créoles : quelquefois l'exercice du cheval et de la chasse, avec son mari, faisait ses amusemens. Chez elle, le soin de trois aimables enfans l'occupait ; elle commençait leur éducation, en se proposant de la faire perfectionner en Europe où M. Roze se dispose à aller jouir de la brillante fortune qu'il a acquise aux Indes.

Tchéribon est un petit bourg ou plutôt un grand village, chef-lieu du royaume de ce nom, partagé entre deux princes de la même famille qui ont l'un et l'autre le titre de sultan, et y font leur résidence. Sans une indisposition que M. Roze éprouva pendant les trois jours que nous restâmes chez lui, il nous aurait présenté à la cour de ces princes qui n'affichent pas l'opulence asiatique à en juger par l'extérieur de leur palais, bâti seulement en planches et bambous.

Cet endroit, situé à cinquante lieues Est de Batavia, n'a qu'une rade foraine ; il est couvert à l'Ouest par un grand banc. On ne trouve que quatre brasses et demié, et cinq

brasses de fond à deux lieues, distance à laquelle les vaisseaux sont obligés de mouiller. Les petits bâtimens viennent le long du banc jusqu'à environ trois quarts de lieue de terre. Comme la rivière qui passe à Tchérison se divise en deux branches qui viennent se jeter dans la mer à peu de distance l'une de l'autre, les bâtimens du pays qui ne tirent que quatre à six pieds d'eau, sont obligés, pour entrer et sortir de la principale branche, d'attendre les marées hautes, à cause d'un petit banc placé à son embouchure, ayant seulement deux pieds et demi d'eau à marée basse; aussi y échouâmes-nous en entrant avec le canot du vaisseau. Cette rivière est toujours remplie de bâtimens de Java et des îles environnantes.

Il y a, sur la rive droite de la rivière, et sur le bord de la mer, un petit fort en briques, entouré d'un fossé sur lequel est un pont avec un redan. Ce fort est de peu d'importance; son parapet à embrasure n'a que dix-huit pouces d'épaisseur. Il est défendu par quatre mauvais petits canons qui servent plutôt à assurer le pavillon hollandais, et à répondre aux saluts des vaisseaux qui passent ou y viennent, que pour se défendre contre un ennemi

qui chercherait à s'en emparer et s'y établir.

La jetée est en très-mauvais état ; sur la rive gauche elle est entièrement tombée, et même en grande partie disparue. Sur la rive droite, elle existe encore, mais les pilotis sont pourris, cassés ou arrachés. On projetait de la rétablir, et de construire, au bout, une batterie, ainsi que deux autres sur chacune de ses deux rives, pour opposer une défense aux pirates qui rôdent continuellement aux environs, et pourraient facilement attaquer un endroit aussi faible, si peu soutenu, le piller ou le mettre à contribution.

Toute la garnison n'est composée que d'une quinzaine de Maduriens armés de mauvais fusils, commandés par un sergent et deux caporaux européens.

Ce royaume produit le café le plus beau et le meilleur de tout le Java ; son grain est rond et petit ; il a le parfum et la forme de celui de l'île Bonaparte. C'est aussi le pays aux beaux chevaux ; ils sont tous petits, bien faits, mais vicieux.

L'aîné des sultans a aussi un parc de cerfs mouchetés qui ressemblent aux gazelles*.

* Cette espèce est l'axis (*cervus axis*) (S.).

Ce prince et le résident les prennent dans les forêts environnantes.

C'est dans les montagnes et les forêts de ce royaume que se trouvent plus communément les rhinocéros.

L'air est généralement sain à Tchérison ; cependant on y voit beaucoup de lépreux , et on y est sujet à des maux d'yeux , qui deviennent quelquefois dangereux depuis le mois d'avril jusqu'en septembre.

Il n'y a , dans ce bourg , que le résident , le secrétaire , le teneur de livres , un chirurgien-major payé par la compagnie , et les trois sous-officiers qui soient Européens ; le reste se compose de naturels qui forment les deux tiers de la population , et de Chinois qui ont un camp considérable , et qui s'occupent du commerce en détail et de l'agriculture.

Ce poste peut rapporter , annuellement , 60,000 piastres ; il est indépendant du gouvernement de Java , et le résident correspond directement avec la haute régence de Batavia.

Notre relâche à Tchérison avait pour motif les nouvelles peu favorables qui nous étaient parvenues pendant notre séjour à Surabaya : nous y avions appris officiellement qu'un prince

de la famille des sultans venait de soulever quatre à cinq mille Javans pour détrôner l'un des sultans et régner à sa place ; que la haute régence y avait envoyé , de Batavia, cent cinquante hommes de troupes européennes pour arrêter le prince rebelle et les insurgés ; mais comme on ignorait l'issue de cette expédition, l'amiral Hartzing avait ordonné au colonel Ruysch d'y relâcher pour en imposer aux mutins, et d'y débarquer, si cela était nécessaire, une grande partie de son équipage, pour secourir les troupes qui y étaient venues de Batavia.

Mais à notre arrivée, tout était déjà dans la plus grande tranquillité ; le prince rebelle avait été arrêté et enfermé ; les familles javanaises insurgées étaient rentrées dans l'ordre ; les plus mutins enfin avaient été punis, et les troupes étaient déjà retournées à Batavia*.

* Il y eut depuis une nouvelle révolution dans ce même pays ; en voici les détails que m'a donnés un ami qui en arrivait, par sa lettre, datée de l'Île-de-France, le 15 septembre 1806, laquelle m'est parvenue à Milan, le

« La guerre est très-allumée dans le pays de

Enfin , après trois jours complets de séjour à Tchéribon , nous en partîmes , et M. le résident Roze vint nous conduire avec cérémonie jusqu'au bout de la jetée , où le canot du vaisseau nous attendait. Plusieurs petits bâtimens côtiers et caboteurs qui y étaient

» Tchéribon ; les Javans se sont révoltés et ne
 » veulent plus d'Européens chez eux. Ils ont brûlé
 » les plantations de café , et égorgé une grande
 » partie des Chinois , sans que ceux-ci aient op-
 » posé la moindre résistance. On a fait marcher
 » des troupes de toute part ; le colonel Gaupp a
 » été le premier , ensuite le major Bonnel ; mais
 » ils n'ont rien fait du tout : au contraire , les
 » forces n'étant pas suffisantes pour arrêter le mal
 » dans son principe , les révoltés se sont crus forts
 » de quelques petits avantages , et le mal devenait
 » plus grand en ce que la contagion commençait
 » à gagner les environs.

» Vous reconnaîtrez la main du chef suprême
 » des troupes , M. S. D. R. qui n'a jamais que des
 » demi-mesures à opposer , quand il faut des
 » moyens vigoureux. Il a prétendu dans le com-
 » mencement de ces révoltes , que pour les
 » arrêter il suffisait d'un caporal et de quatre
 » hommes !

» Enfin , on a fait partir M. Jauffret , con-

en chargement ou en relâche, sachant notre départ pour Batavia, leur destination, mirent à la voile aussitôt que nous, et nous suivirent de très-près pour se garantir des pirates.

En effet, cette côte est tellement infestée par ces pirates, que tous les bâtimens côtiers sont

» mandant français du 12^e bataillon, avec son
 » bataillon, auquel on a joint trois cents hom-
 » mes de Maduriens. Son approche a fait repren-
 » dre le poste d'Indermaije, dont s'étaient em-
 » parés les insurgés, en repoussant vigoureuse-
 » ment Bonnel, qui commandait un détachement
 » de trois cents hommes. D'un autre côté, M. de
 » Franquemont est venu de Surabaye avec dix-
 » huit cents Maduriens, ayant leur prince à leur
 » tête. M. le gouverneur Engelbart est chargé de
 » diriger les opérations de cette guerre. Il a, par
 » sa commission, carte blanche. Il venait de se
 » rendre à Tchérison lorsque j'ai quitté Sama-
 » rang. »

N'ayant point reçu de nouvelles ultérieures, je ne sais quelle aura été la fin de cette guerre; mais il est probable que toutes ces forces réunies, commandées par deux bons et braves officiers, tels que MM. Jauffret et Franquemont, auront suffi pour vaincre les insurgés, arrêter les chefs et ramener la paix dans le pays.

exposés journellement à être pris par ces forbans , qui massacrent impitoyablement , et avec cruauté , les Européens qui les commandent , et font esclaves les Javans formant l'équipage , ou passagers de ces bâtimens.

Peu d'heures après notre arrivée à Tchérison , le petit bâtiment qui apporte de Batavia les provisions du résident , arriva ; et le patron , qui était Malais , vint faire le rapport qu'il avait été attaqué à moitié chemin par un forban ; qu'il s'était défendu vigoureusement , et qu'il n'avait dû son salut qu'à la mort d'une espèce de prêtre que ces pirates ont à leur bord , auxquels ils ont beaucoup de confiance , et qu'ils regardent comme invulnérables ou immortels. Celui-ci avait été tué d'un coup de fusil par un Javan de Tchérison même , passager à son bord ; leur chef avait été également tué inopinément. Ces deux événemens les avaient tellement déconcertés , que , quoique prêts à monter à l'abordage , ils avaient aussitôt viré de bord , et s'étaient sauvés à force de rames.

Ces brigands sont des Malais des îles Bornéo , Banca , Baly , Sumatra et même de Java. Ils se rassemblent ordinairement dans l'île de Carimon-Java , située à dix lieues au large de

la côte Nord, par le travers de Samarang; et le petit nombre d'habitans de Banca, de la baie et du pays des Lampons de l'île de Sumatra, à l'entrée du détroit de la Sonde, en font partie; il en vient aussi de Rio; ils se réunissent cent, cent cinquante et deux cents petits bâtimens. Pendant mon séjour à Batavia, le gouverneur général ayant été prévenu qu'un pareil rassemblement devait avoir lieu à Carimon-Java, pour quelques expéditions particulières, y envoya deux frégates et un brick de l'escadre de l'amiral Hartzing. Ces vaisseaux arrivèrent assez à temps pour bloquer les forbans dans leur refuge. On devait les attaquer le lendemain, et on aurait pu les détruire tous, et purger ces parages pour long-temps; mais, par un défaut de surveillance du capitaine du brick qui était placé vis-à-vis de la baie dans laquelle ils étaient réunis, tous échappèrent, et on ne s'en aperçut que lorsqu'ils étaient déjà au large; un calme qui survint les favorisa, et ne permit pas aux vaisseaux de leur donner la chasse. Ce capitaine fut suspendu de ses fonctions pendant six mois. Néanmoins, les officiers et une portion des équipages firent un débarquement dans plusieurs parties de l'île, mais

ils la trouvèrent déserte : ils virent sur la plage des restes de membres de corps humains, et notamment d'Européens, qui avaient été les victimes des brigands.

On reconnaît facilement ces forbans aux gambardes qu'ils mettent sur le devant de leurs bâtimens pour se garantir des balles, et par un ou deux canots ou pirogues qu'ils ont toujours à la traîne, afin d'être prêts à s'embarquer, et à aller attaquer les navires qu'ils rencontrent, ainsi que je l'ai dit précédemment. Ils profitent ordinairement de la nuit et des temps sombres et pluvieux, pour leurs expéditions. Ils en veulent particulièrement aux ionks et sommes chinoises, parce qu'ils savent que ces bâtimens sont lourds, marchent mal, sont toujours richement chargés, et enfin, conduits par un peuple lâche. Aussi, en décembre, janvier et février, époque où les Chinois arrivent à Batavia, ils sortent en plus grande quantité, et vont les attendre au passage.

Le temps nous ayant été favorable, nous mouillâmes le 27 avril en rade de Batavia. On ne fit aucun salut, attendu qu'il n'y avait pas six mois que le vaisseau *le Schrikverwekker* en était parti, et qu'alors il était considéré comme y ayant toujours séjourné. Mon

désir étant de partir par la première occasion pour me rendre à l'Ile-de-France, suivant l'autorisation que j'en avais du capitaine général, j'eus le bonheur de trouver en rade un petit corsaire français qui y était en relâche. Il venait de la Cochinchine et des Philippines, où il était allé faire des échanges avec les naturels de Mindanao et de Sambouangang ; il devait retourner à l'Ile-de-France sous peu de jours : je me proposai de lui demander passage.

Peu après avoir mouillé, nous descendîmes à terre, M. Janssaud, moi et M. le major Weiffe, second du vaisseau, que nous laissâmes en ville. Notre première démarche fut de louer une voiture, et de nous rendre chez M. le gouverneur général Siberg, qui parut très-satisfait de nous revoir après tant d'aventures et de dangers. Nous allâmes de-là à Welte-Freden (camp Français), où nous retrouvâmes nos bons amis le colonel Jauffret et M. de Marolles, aide-de camp du gouverneur général. Je descendis chez ce dernier, et mon ami chez M. Jauffret. Je revis aussi avec plaisir MM. les colonels hollandais Barbier, Vaugine, Legrewisse et Gaupp. Tous nous accueillirent de nouveau avec la même

franchise et la même amitié qu'auparavant.

Je fis le même jour des démarches près du capitaine Fallouard, commandant le corsaire de l'Île-de-France, pour obtenir passage. Il me fit observer d'abord que le bâtiment était trop petit, qu'il n'y avait pas d'entre-pont, que ce n'était absolument qu'une grande chaloupe pontée; que les trente-deux hommes d'équipage qui le montaient, dont douze militaires, étaient déjà beaucoup plus que le bâtiment ne pouvait contenir; que d'ailleurs il ne pouvait rien prendre sur lui, ayant à bord deux subrécargues, dont l'un était le chirurgien, l'autre le commissaire du corsaire, et qu'il s'en rapporterait à leur décision. Je vis ces messieurs; et après beaucoup de difficultés et de contestations, après leur avoir montré et envoyé, même officiellement, copie de l'autorisation du capitaine général de partir à la première occasion, ils consentirent à mon embarquement. Comme ils avaient presque terminé leurs échanges, et qu'on commençait à faire l'eau et le bois pour le voyage, je m'occupai aussi de mes nouvelles dispositions pour le départ. Janssaud et mes meilleurs amis m'engagèrent à rester à Batavia, en attendant qu'un bâtiment plus grand et

plus commode fût en partance , en me faisant observer que j'étais assez malheureux pour être pris de nouveau ou pour périr sur un aussi petit navire , qui était en mer depuis sept mois , et qu'il était plus que probable , vu l'état dans lequel ce corsaire se trouvait , qu'il n'arriverait jamais à sa destination. Mais ma résolution était prise , et tous les évènements possibles n'auraient pu me faire changer ; trop de motifs me rappelaient à l'Île-de-France , et de là en Europe , pour ne pas braver de nouveau tous les dangers.

Tout étant disposé , le 7 mai , le gouverneur général me remit le duplicata des dépêches de la haute régence pour le capitaine général Decaën , dont j'avais déjà été porteur lors de mon premier départ sur *le Petit Alphonse* , et que j'avais jetées à la mer à l'approche du corsaire anglais *l'Actif* , qui nous avait pris il y avait quatre mois.

Le lendemain , 8 mai , sur l'avis du capitaine et de ses subrécargues , je m'embarquai sur le corsaire. Son équipage était ainsi composé : les officiers que j'ai déjà cités ; le second , M. Fruchard qui commandait deux ans auparavant le navire *la Renommée* , armé à Nantes , et que j'avais connu au cap de Bonne-

Espérance ; le lieutenant Louvet déjà venu sur *la Minerve* à Batavia lors de mon dernier séjour en cette ville. Les timonniers et matelots, au nombre de quinze , étaient bons ; les douze militaires étaient du dix-huitième régiment d'infanterie légère ; ils étaient commandés par un sergent et un caporal qui faisaient partie des douze. Parmi les soldats était un ancien prêtre , le plus mauvais sujet qu'on pût rencontrer. Sur les sept mois que le bâtiment fut en croisière , on fut obligé de le tenir six mois aux fers avec un bâillon dans la bouche , et sur le gaillard devant , sans qu'il parût être corrigé. Cependant il fut assez tranquille dans le cours de notre traversée ; mais les officiers n'attribuèrent cet amendement qu'à ma présence comme officier de terre.

CHAPITRE XXIII.

Mon départ de Batavia. — Vue des îles Rodrigue et de Bonaparte. — Idée de Saint-Leu. — Nous mouillons en rade de Saint-Paul pour prendre langue. — Continuation de notre route pour l'Ile-de-France. — Une nouvelle croisière anglaise nous force à nous réfugier à Saint-Denis, île de Bonaparte.

LE 9 mai, à sept heures du matin, la brise nous étant favorable, on appareilla; nous quittâmes la rade de Batavia et partîmes.

Notre capitaine et son second, n'ayant pas encore passé par le détroit de la Sonde, rempli d'îles, dont plusieurs sont entourées de bancs et de ressifs, étaient un peu embarrassés; mais M. Louvet, lieutenant du corsaire, se chargea de nous piloter. Nous devions passer entre l'île d'Oarus et une autre île petite et déserte qui se trouve vis-à-vis. Le même jour à onze heures du matin, étant à dîner, nous sentîmes une secousse, et

plusieurs autres successivement : à peine fûmes - nous sur le pont que nous nous trouvâmes échoués sur un grand banc de corail qui borde la petite île déserte. Si la mer eût été mauvaise, le bâtiment peu solide, ou la brise un peu forte, nous étions perdus, et nous n'eussions pu avoir la vie sauve que par le secours qu'aurait envoyé le colonel Ruysch qui était à l'île d'Onrus, occupé à faire caréner son vaisseau *le Schrikverwekker*. On amena les voiles, on mit le canot à la mer avec l'ancre à jet qu'on porta à une grande distance derrière; et, à force de virer dessus, nous reculâmes assez pour nous remettre à flot. On tourna le banc, nous passâmes vis - à - vis d'Onrus, et nous eûmes le bonheur d'en être quittes pour la peur. Le soir nous mouillâmes par dix-huit brasses pour attendre le jour, afin de doubler toutes les petites îles et sortir du détroit avec sécurité.

Le 10 mai, à six heures du matin, nous appareillâmes et découvrîmes la Toque et l'île du Milieu : la Toque à l'O. S. O. A trois heures après midi, nous doublâmes la grande Toque ; à cinq heures et demie, nous nous trouvâmes par le travers d'Anières.

Anières est le dernier poste militaire des

Hollandais dans l'Ouest de Java; il se trouve sur les terres du roi de Bantam; il est commandé par un lieutenant européen qui a sous ses ordres une compagnie de Javans. Il nous vint de ce poste, dans un praw, un pilote pour s'informer qui nous étions, d'où nous venions, et notre destination, comme cela se pratique aux postes de Panka à l'entrée du détroit de Madure, et de Bagnouwangie, dans le détroit de Baly.

Nos subrécargues achetèrent des Malais, à bord de ce praw, quelques volailles, des œufs et quatre oiseaux nommés *beaux* ou *mainates*: un grain qui survint tout-à-coup empêcha de conclure le marché pour le restant des provisions et fruits.

A huit heures et demie du soir on releva l'île du Milieu au N. E. quart E., distance de quatre lieues; et à neuf heures l'île Cacatoa nous restait au N. N. O.

Le lendemain, 11 mai, à huit heures du matin, l'île du Prince nous restait au S. S. O.; celle de Cacatoa au N. E.; à onze heures du matin, l'île Cacatoa au N. O., la Pointe-Ouest de l'île du Prince au S.; à six heures du soir, on releva l'île du Prince à l'E. quart S. E., à une distance de six lieues.

Le 12 mai, nous nous trouvâmes, à midi, par 6 deg. 54 min. latit. S.; le 13, à la même heure, par 7 deg. 51 min.; le 14, par 8 deg. 36 min.; le 15, par 9 deg. 19 min.; le 16, par 9 deg. 55 min. Depuis la nuit du 11 au 12, que nous sortîmes du détroit, nous eûmes des vents S. E.

Le 17 mai, à midi, nous étions par 10 degrés 54 minutes. La mer était très-mauvaise; il ventait d'une force extraordinaire; le bâtiment qui se trouvait continuellement entre deux eaux, et qui était ballotté par les lames et les coups de mer, ne pouvait presque point faire de chemin. Le 18, on ne put prendre hauteur, tout l'horizon était gras et obscurci; le 19, on profita d'un moment de soleil, malgré la continuation du mauvais temps, pour prendre hauteur, et nous nous trouvâmes par 12 deg. 18 min. latit. S.

Le 20 le temps était affreux; un coup de vent s'était déclaré dès le matin, heureusement qu'il nous était favorable pour continuer notre route; tout fut fermé et barricadé de manière à ce que l'eau ne pût entrer. On mit à la cape, et nous y restâmes jusqu'au lendemain, qu'on se hasarda d'aller sous la misaine. Le 22 mai, le temps voulant s'éclaircir,

on en profita pour prendre hauteur, et nous nous trouvâmes, à midi, par 14 deg. 10 min. Le 23 on ne put voir le soleil. Le 24, nous étions, midi, à par 16 deg. 48 min.; le 25, par 17 deg. 16 min.; le 26, par 18 deg. 28 min. Le 27, la mer était toujours très-grosse, mais le temps clair par moment; nous étions à midi, par 19 degrés 23 minutes; le 28, par 19 degrés 35 minutes; le 29, par 19 deg. 38 min.

Le 30 mai, à six heures du matin, nous vîmes l'île Rodrigue, et à midi, nous étions par 20 deg. 7 min. de latit. S. Les subrécargues avaient intention de relâcher à cette île pour y prendre quelques volailles et fruits, pensant qu'elle était encore habitée. Le capitaine ne fut point heureusement de cet avis, car j'appris à mon arrivée à l'Île-de-France qu'il y avait alors un vaisseau anglais, occupé à faire de l'eau du côté opposé à celui vis-à-vis duquel nous passâmes; qu'en outre les habitans étaient revenus à l'Île-de-France, d'après l'ordre du capitaine général, afin d'ôter toute ressource aux croiseurs anglais qui y allaient ordinairement chercher des rafraichissemens.

Le 31 mai nous nous trouvâmes, à midi, par 20 deg. 18 min.

Le 1^{er} juin, par 21 deg. 3 min.; et le 2 juin, à neuf heures du matin, nous vîmes l'île Bonaparte.

Le capitaine de notre corsaire ayant ordre des armateurs de prendre, à son retour, langue à la rivière Dabor ou à Saint-Paul, deux établissemens de cette île, c'est-à-dire de s'informer dans l'un de ces endroits si on avait connaissance d'une croisière anglaise devant l'Île-de-France, nous nous approchâmes de terre à cinq heures du soir; nous en étions très-près; nous longeâmes la côte dite *le Pays-Brûlé*, à cause d'un volcan qui fume toujours, et d'où sort continuellement du feu ou des étincelles. La nuit étant survenue, et ne connaissant pas le mouillage de la rivière Dabor, qui est toujours difficile dans les rades foraines, nous doublâmes ce village dans le courant de la nuit; nous le vîmes étant par son travers, à la quantité de feux que font les noirs dans leur camp, et nous nous dirigeâmes sur Saint-Paul.

Le lendemain 3 juin, nous étions à midi, par le travers de Saint-Leu, un des villages

les plus considérables de l'île. Comme nous étions en calme plat, les deux subrécargues et le second y allèrent dans le canot, afin d'apprendre quelques nouvelles. Ils revinrent à cinq heures, annonçant que la croisière de l'île-de-France était levée, que *la Fanny*, petit bâtiment, que nous trouverions à Saint-Paul, où nous allions prendre langue, était arrivée depuis deux jours, pour prévenir que la communication entre les deux îles était libre; ils en apportèrent en même temps quelques volailles qu'ils y avaient achetées.

Saint-Leu est un très-joli village sur les bords de la mer; il y a plusieurs grandes et fort belles maisons; l'église est au bout du village, en allant à la rivière Dabor. Le mouillage y est très-mauvais; aussi les caboteurs n'y peuvent venir que trois ou quatre fois par an pour y acheter le produit des habitations; encore n'y restent-ils que dix à douze heures, se tenant presque toujours à la voile, pour ne pas perdre leurs ancres. On y voit à droite et à gauche de grandes ravines, entre autres une très-large. Tout le revers de cette montagne est cultivé, et planté en café et maïs. Les habitations et camps des noirs dont il est couvert jusqu'au sommet, offrent une des

vues les plus pittoresques de cette colonie.

Nous côtoyâmes l'île jusqu'à Saint-Paul, mais les calmes et les vents variables nous ayant contrariés toute la nuit, nous fûmes forcés de louvoyer jusqu'au lendemain 4 juin, pour entrer dans cette petite rade. Enfin, à neuf heures du matin, nous nous approchâmes de terre jusqu'à environ une lieue. Un pilote vint à bord, et fit mouiller à un quart de lieue plus près, vis-à-vis du centre de l'établissement. Le brick *la Fanny* était à l'ancre entre la côte et nous, ainsi qu'un petit bâtiment des îles Séchelles, dont le pavillon bleu portait l'inscription *capitulation*.

Le pilote renvoya son canot pour chercher les officiers de santé, qui arrivèrent une heure après avec le capitaine du port. Ils s'informèrent s'il n'y avait pas de maladies épidémiques à bord, et reçurent la déclaration du capitaine relative à cet objet, et aussi à l'endroit d'où nous venions, et à celui où nous allions. Ces formalités remplies, ils retournèrent à terre avec notre capitaine; et une heure après, celui-ci nous fit dire que la communication était permise. Mais la mer étant toujours mauvaise dans cette rade, et le débarquement, quoiqu'avec des pirogues du pays,

désagréable, et même quelquefois dangereux, à cause de la barre, nous restâmes tous à bord. Le patron de la pirogue fut chargé de nous acheter quelques provisions, et de nous les envoyer sans retard ; mais le correspondant des armateurs de notre corsaire ayant ordre de nous procurer ce qui nous était nécessaire, prévint cet achat, en envoyant des volailles, légumes et fruits. Le capitaine revint à quatre heures et demie du soir, et nous confirma les nouvelles que nous avions apprises à Saint-Leu, de la disparition des Anglais devant l'Île-de-France. Le capitaine Boudet, commandant *la Fanny*, et qui vint faire visite à un de nos subrécargues de sa connaissance, ajouta son témoignage à celui des habitans de Saint-Leu, relativement à cette disparition. Enfin, entièrement rassurés sur la crainte de l'ennemi, et nos provisions étant toutes embarquées, nous appareillâmes à six heures pour nous rendre à l'Île-de-France.

Le lendemain, 5 juin, à sept heures du matin, nous nous trouvâmes par le travers de Saint-Denis, un peu au large, et presque en calme. Le 6, dès le matin, nous étions encore dans la même situation, y étant restés toute la nuit. La brise venue à cinq heures du ma-

tin, nous permit de passer vis-à-vis de Sainte-Marie et de Saint-Benoît, deux autres établissemens. Le vent nous étant contraire, nous louvoyâmes pour doubler la pointe Sainte-Suzanne, où l'on voit un autre établissement.

Le 8 juin, à six heures du matin, nous aperçûmes le morne Brabant de l'Île-de-France. Nous eûmes bonne brise toute la journée; quoiqu'un peu contraire, elle nous facilita l'approche de cette île. A midi nous rencontrâmes un navire à trois mâts qui en revenait, et faisait route pour l'île de Bonaparte. Nous en approchâmes le plus près que nous le pûmes, pour lui demander des nouvelles. Nous arborâmes le pavillon; il en fit autant, ce qui nous le fit croire Français. Il le hissa trois fois, signal que nous prîmes pour un salut de reconnaissance. Notre capitaine présuma alors que ce pouvait être quelqu'un de ses amis qui le commandait ou se trouvait à son bord. On le prit aussi pour le navire *le Malabar*, qu'on savait avoir été frété par le capitaine général Decaën pour aller chercher des vivres à Madagascar; mais le départ de ce bâtiment pour l'île Bonaparte nous parut singulier; car, tranquilisés par le

capitaine de *la Fanny* et les habitans de Saint-Paul, nous ne pensions pas qu'il eût besoin de s'y retirer pour fuir l'ennemi, que nous ne pouvions croire être devant l'Île-de-France. Ne lui voyant faire aucune manœuvre pour nous parler, nous commençâmes à soupçonner qu'il y avait quelque chose de nouveau; son silence et sa fuite nous parurent suspects. Quelques-uns pensèrent qu'il venait d'être pris par une nouvelle croisière, et que l'ennemi l'expédiait pour l'Inde, quoiqu'il n'en suivît pas toujours la route. Enfin, nous continuâmes notre chemin. Nous nous approchions de l'Île-de-France, espérant mouiller dans la nuit au clair de la lune, près des pavillons, si les vents nous favorisaient, ou du moins, le lendemain de grand matin. A huit heures du soir, au moment où nous commencions à découvrir entièrement l'île, et à reconnaître tous les mornes et les montagnes, nous vîmes partir deux fusées de la montagne de la rivière Noire, signal de la présence de l'ennemi. Cependant, n'en étant pas encore bien convaincus, ce signal devant se répéter de deux heures en deux heures, nous courûmes encore une bordée à petites voiles, pour nous assurer si à dix heures on verrait de nouveaux

signaux, ce qui arriva en effet; nous aperçûmes en même temps brûler quelques amorces sous le vent de l'île. N'ayant plus alors de doute sur l'existence d'une nouvelle croisière anglaise, nous virâmes, et gagnâmes à toutes voiles l'île Bonaparte, dans l'intention de nous réfugier à Saint-Paul, où les subrécargues avaient ordre de faire décharger le navire en pareille occasion.

Le lendemain 9, dès le lever du soleil, nous étions assez éloignés de l'Île-de-France pour ne pas craindre d'être aperçus et chassés; nous eûmes bonne brise toute la journée. Nous aperçûmes, devant nous, un petit bâtiment à deux mâts, qui paraissait fuir également et faire même route que nous. Gagnant un peu sur lui, nous espérâmes l'atteindre avant la nuit, et savoir à quelle heure il était parti : un autre nous croisa, mais nous étions à une trop grande distance pour lui faire des signaux, et le prévenir de la présence de l'ennemi. A 11 heures du soir, nous nous trouvâmes très-près du premier; il longeait les ressifs de la côte de l'île Bonaparte; nous le suivîmes et nous nous mîmes dans ses eaux. A une heure du matin, nous le hélâmes pour lui demander s'il venait de l'Île-de-France,

et s'il avait connaissance de la présence des Anglais : il répondit, mais notre capitaine ne pût entendre ce qu'il disait. Nous avions, ainsi que lui, au haut de notre grand mât, un fanal, signal absolument nécessaire quand on côtoie pendant la nuit, en temps de guerre, une terre habitée, pour ne point paraître suspect. Quelques feux de la côte nous ayant fait croire que le petit bâtiment brûlait des amorces, nous en brûlâmes. Enfin, il entra dans le port Saint-Denis. Quoique faisant route pour Saint-Paul, le capitaine voulant s'assurer si *le Malabar* était réellement mouillé à Saint-Denis, s'approcha tellement des bâtimens qui y étaient à l'ancre, afin de les reconnaître, malgré l'obscurité de la nuit, que nous parûmes suspects, et que, sans avoir égard à notre fanal, on nous tira un coup de canon à boulet qui vint à deux pas du bâtiment, ce qui nous força d'amener toutes nos voiles et de rester en panne. A 2 heures du matin, un pilote vint à bord prendre des renseignemens; il alla, sur-le-champ, rendre compte à M. le général de division Magallon de Lamorlière, gouverneur, de l'intention où nous étions d'aller jusqu'à Saint-Paul. Ce pilote revint bientôt nous apporter l'ordre

de rester dans le port Saint-Denis, et il nous fit mouiller à peu de distance des batteries. Nous sûmes le lendemain que le petit bâtiment que nous avions suivi de très-près, et dont nous avions imité toutes les manœuvres, avait été sur le point de se jeter à la côte, se croyant poursuivi par l'ennemi, et qu'il avait semé l'alarme dans le port au sujet de notre rencontre; ce qui avait augmenté encore les soupçons, ce fut les amorces que nous avions brûlées mal-à-propos.

Enfin, le 10, à dix heures du matin, nous débarquâmes dans le port Saint-Denis, chef-lieu de l'île Bonaparte. Je me rendis aussitôt chez M. le gouverneur Magallon, qui me fit l'honneur de me retenir à dîner. Comme, malgré les croisières anglaises, on expédiait en aviso à l'Île-de-France, des chasses-marées qui vont à la rame dans les calmes, et qui, par le peu d'eau qu'ils tirent, peuvent entrer dans les plus petites retraites de la côte, je montrai à ce gouverneur la lettre de S. E. le capitaine général Decaën, qui me rappelait, et le priai de me faire partir par l'une de ces occasions. Il n'était pas de cet avis, ayant l'intention de m'employer jusqu'à ce qu'on apprît la levée de la croisière : mais lui ayant

communiqué les motifs particuliers et trop puissans qui me faisaient ardemment désirer mon retour, non seulement à l'Ile-de-France, mais encore en Europe, ma santé, d'ailleurs, souffrant beaucoup dans des climats aussi chauds, et se ressentant encore de la maladie que j'avais éprouvée à Batavia, il me promit le passage sur le premier aviso qui serait expédié.

Je vis, le lendemain 11, M. Soleil, commandant du génie, officier de mérite qui avait été de l'expédition de Batavia, et qui en était reparti un mois après; il était chef de l'arme dans l'île, et avait sous ses ordres MM. le capitaine Chappe, Bourdier, et Chandellier, ingénieur-géographe, ainsi que le nommé Chisny, en qualité de capitaine du génie de première classe; j'avoue que le grade et l'emploi de ce dernier me causèrent une très-grande surprise. On verra à la note première du chapitre suivant, les moyens par lesquels je parvins à démasquer cet homme, et à le rendre au néant dont il n'aurait jamais dû sortir.

Dans ces entrefaites, un chasse-marée, armé en aviso, étant venu de l'Ile-de-France, fut disposé pour y retourner sans délai, malgré la

croisière anglaise, pour y porter les dépêches dont j'avais été chargé à Batavia pour le capitaine général; M. le gouverneur Magallon décida que je partirais par cet aviso. Je reçus donc, le 18, l'ordre de m'y embarquer; j'y fis transporter mes effets, et m'y rendis à cinq heures après midi.

CHAPITRE XXIV.

Mon départ de l'île Bonaparte. — Mon arrivée à l'île-de-France, et débarquement à la rivière Noire. — Changement avantageux dans la colonie. — Naufrage d'un vaisseau anglais. — Affaire de Chisny. — Mon embarquement sur une corvette de Sa Majesté, pour mon retour en France. — Relâche à l'île Bonaparte.

L'AVISO sur lequel je m'embarquai se nommait *la Sophie*. Il était disposé de manière à être conduit à la rame en cas de calme. Le capitaine Beaumont, qui le commandait, était autorisé à mouiller dans l'endroit qui lui paraissait le plus convenable, et même à se jeter à la côte, s'il était poursuivi par l'ennemi, afin de sauver les dépêches importantes dont j'étais porteur. Nous étions quatre passagers, entre autres M. Lebel, subrécargue et chirurgien-major du corsaire qui m'avait amené depuis Batavia.

La brise de terre (le 18 juin) étant survenue à huit heures du soir , nous appareillâmes et partîmes aussitôt. Contrariés peu après par les courans et par les vents , nous restâmes près de trois jours pour doubler la pointe Sainte-Suzanne ; enfin , y étant parvenus , nous arrivâmes vis-à-vis de l'embouchure de la rivière Noire de l'Île-de-France , le 22 juin à huit heures du soir. Le capitaine Beaumont ne connaissant pas bien la passe , fit les signaux de convention , et mouilla en-dehors des ressifs jusqu'au lendemain matin.

Nous fûmes heureux qu'en approchant de ces ressifs , une brume épaisse survint et nous cachât à la vue de la frégate anglaise *la Therpsicore* , qui croisait près de là ; car elle nous eût pris avec ses péniches , n'étant pas en position de pouvoir nous échouer sans risquer de nous perdre corps et biens. Le lendemain , dès la pointe du jour , nous coupâmes notre câble , l'ancre étant dans le corail , et nous nous approchâmes de la passe. Un pilote vint de terre , et resta à bord pour faire entrer le bâtiment en dedans des ressifs ; mais sans attendre qu'il fût en sûreté , je m'embarquai dans la pirogue du pilote avec le capitaine , et nous arrivâmes une heure après à terre ,

munis du sac de mes dépêches et de mes lettres.

Cette partie de la côte est, comme les autres, hérissée de dangers qui s'étendent à plus d'une lieue au large; la passe qui est au milieu des ressifs est très-étroite; on y trouve huit et neuf brasses d'eau en-dedans, en longeant la terre. En dedans les frégates peuvent y mouiller; il y a 15 brasses de fond; des bouées indiquent les mouillages. On y a construit plusieurs batteries sous lesquelles les frégates se mettent à couvert; mais malgré cela, elles n'y seraient pas entièrement à l'abri de l'ennemi; les petits bâtimens marchands, au contraire, peuvent entrer jusque dans la Petite - Rivière, son embouchure étant dans un enfoncement formé par la côte, et ils n'y ont rien à craindre.

Le poste est composé d'un détachement d'artillerie et d'infanterie, logé dans une petite caserne construite près des batteries. A côté est une maison pour le commandant de cette partie de la côte, et pour les officiers d'artillerie. Il n'y a d'habitations qu'à une demi-lieue dans les montagnes.

Le commandant de la côte, ancien officier du régiment de Pondichéry, et le capitaine d'ar-

tillerie Godart, un de mes anciens amis et camarades de l'armée du Rhin, qui s'y trouvaient de service, nous retinrent à dîner, et nous donnèrent une ordonnance pour nous guider et porter le sac de dépêches au port Napoléon, où nous nous rendîmes à pied. M. Godart eut la complaisance de se charger de veiller au débarquement de mes effets, de les recevoir et de me les envoyer le lendemain sur les péniches qui apportent chaque jour à ce poste des vivres et des munitions.

Il y a huit grandes lieues de la rivière Noire au port Napoléon. Le chemin est pierreux et rocailleux en beaucoup d'endroits. On traverse le canton des plaines Saint-Pierre, couvert de jolies habitations. Nous nous arrêtâmes dans l'une des plus belles, et nous y dinâmes à midi; enfin, à quatre heures du soir, j'arrivai au port Napoléon, après sept mois de voyage, sur cinq bâtimens de trois nations différentes, et ayant été naufragé, prisonnier de guerre, et obligé de voyager en caravane pendant dix jours, dans un désert et dans l'intérieur d'une île presque inconnue et remplie des animaux les plus féroces.

Je me rendis au gouvernement. M. le capitaine général Decaën me fit l'accueil le plus

affable; il fut très-surpris de me revoir, il me croyait perdu, sur le rapport de deux capitaines américains venus de Batavia par le détroit de Baly. Un de ces bâtimens avait été condamné, en arrivant, pour ses avaries. Ces officiers, de retour depuis six mois environ, avaient déclaré qu'ayant éprouvé, par les 15° Sud, une tempête affreuse, ils avaient vu, par la même latitude, un bâtiment français entièrement démâté, disparaître à leurs yeux. Ces détails firent croire au capitaine général que c'était celui sur lequel je revenais d'après son autorisation; il m'avait en conséquence cru perdu. C'était en effet notre bâtiment que les Américains avaient aperçu au moment où il se trouva engagé; notre mâture même passa le long de leur bord.

Je retournai le lendemain chez le capitaine général, sur son invitation, et je lui fis le détail de mon voyage et de mes aventures. M. de Richemont, mes amis et mes connaissances me regardèrent aussi comme un resuscité. Je ne saurais trop publier les obligations que j'ai, et la reconnaissance éternelle que je dois à M. de Richemont, directeur des fortifications, pour le véritable intérêt qu'il m'a témoigné, et la franche amitié dont

il m'a honoré : je ne les oublierai jamais. Il ajouta , à toutes ces marques de bienveillance , celle de m'assigner un logement à l'hôtel du Génie même.

J'étais descendu et resté trois jours chez mon ami d'Eaubonne qui , avec sa famille , a formé une maison d'éducation pour les jeunes demoiselles , établissement qui manquait à la colonie , et qui est utile et précieux dans un pays où les jeunes personnes n'ont pour exemple que la vie débauchée de leurs esclaves , chargées seules d'en prendre soin , et auxquelles souvent les parens les abandonnent trop imprudemment. Après m'être reposé pendant un mois , tant au port qu'à la campagne , je m'occupai de la mise au net des cartes marines et militaires d'une partie de mon voyage , que je destinais au gouvernement. Je remis une copie de chacune au capitaine général pour être placée au dépôt , afin d'y recourir si mes originaux venaient à se perdre en repassant en France , où ma santé me rappelait ; j'y joignis deux cahiers de notes détaillées , à l'appui de mes observations sur Batavia , sur tous les comptoirs de la compagnie des Indes hollandaises , leurs postes militaires , les établissemens qui se trouvent

tant dans les détroits de Baly et de Madure que dans l'intérieur de cette première île, de même qu'une description de l'île de Banca sur laquelle les Hollandais ont des projets; enfin, des notes relatives aux desseins qu'ils ont également sur le pays des Lampons dans l'île de Sumatra. J'y ajoutai le détail de la prise de Colombo, principale forteresse de l'île de Ceylan, par les Anglais, avec la topographie des communications de cette place à Trinque-malaye.

Pendant mon séjour à l'île Bonaparte, il y avait dans la rade de Saint-Denis, une jolie corvette espagnole, *le Henry*, qu'un corsaire commandé par le frère du fameux capitaine Surcouf, venait de reprendre sur les Anglais qui s'en étaient emparés quelque temps auparavant; cette corvette ayant eu le bonheur d'échapper à la croisière, était arrivée quelque temps après nous à l'Île-de-France. Le capitaine général qui voulait depuis longtemps expédier un bâtiment en France, l'acheta des armateurs, la fit réparer et armer, et on la surnomma *la Créole*. Je profitai de cette occasion pour demander officiellement passage sur ce navire afin de retourner en France, éprouvant continuellement des indis-

positions par suite de la maladie de Batavia , et les climats chauds m'étant absolument contraires. Le capitaine général me l'accorda sur le certificat du conseil de santé qui constata la nécessité de mon retour en France pour mon parfait rétablissement ; mais le départ de *la Créole* ayant été retardé jusqu'au mois d'août 1806 , jusqu'à cette époque je fus employé activement dans la colonie.

Je dois rendre compte ici des changemens avantageux qui s'étaient opérés dans la colonie, dans l'intervalle de mon départ sur la division du contre-amiral Linois , jusqu'à mon retour.

Le changement était total : le port était entièrement réparé , des communications faciles et commodes du port Napoléon aux différens cantons , avaient été tracées et commencées : une grande chaussée de quelques milles , conduisant au canton du Moka , était déjà terminée , des ponts et des aqueducs étaient établis dans différens endroits. Tous ces travaux furent exécutés sous la direction de M. Malavois , grand-voyer , homme de mérite , qui anciennement était ingénieur des colonies.

M. de Richemont , directeur des fortifications , dont les talens et la bravoure sont bien connus , avait mis tous les points de la côte

susceptibles d'attaque, dans le meilleur état de défense : le Fort-Blanc fut relevé et réparé ; de nouveaux ouvrages réunissant l'avantage de leur emplacement à la solidité, furent construits dans l'île des Tonneliers, ainsi que dans celle de la passe qui défend l'entrée du port Impérial (le grand port). On fit en outre une caserne dans cette dernière. M. le lieutenant-colonel du génie Mécusson, officier aussi brave que distingué, chargé des travaux de cette partie de l'île, y avait projeté et tracé une nouvelle ville sur une partie du terrain appartenant à l'état, et situé près de l'embouchure de la rivière des Aigrettes, rivière que les chalans et grandes barques peuvent remonter pendant près d'un tiers de lieue.

Cette nouvelle ville, à laquelle on a donné le nom de *Bourg-Mahé*, est baignée d'un côté par la rivière et de l'autre par la mer. On y a construit des jetées pour faciliter l'approche des bâtimens et leur déchargement. Tous les terrains furent vendus aux habitans des environs : chacun d'eux contient mètres carrés ; les colons pourront y construire une maison et un magasin entourés d'un petit enclos, ce qui facilitera les débouchés des productions de cette partie de l'île. Jusque-là les

habitans étaient obligés de les envoyer à dos d'hommes jusqu'au port Napoléon , ce qui leur occasionnait des frais de transports, de commissions et d'emmagasinement chez les commissionnaires, et ce qui augmentait nécessairement le prix des denrées sans être d'aucun avantage pour les cultivateurs.

On a construit sur la place du Bourg-Mahé , un grand et commode logement pour l'officier supérieur qui y commandera , ainsi qu'une caserne pour quelques centaines d'hommes , un petit hôpital , une manutention , et un corps-de-garde. Un pont de communication , projeté sur la rivière des Aigrettes , a dû être également construit depuis mon départ.

Cet établissement , plus rapproché de l'île de la passe que de celui du port Impérial , offre aussi les moyens d'y envoyer avec plus de promptitude et de sûreté , l'eau , les vivres et les munitions nécessaires aux troupes chargées de sa défense.

Les colons des environs ont vu dans la construction de cette nouvelle ville , de si grands avantages , que si le nombre des carrés de terrain à concéder eût été triple , le gouvernement eût trouvé des acquéreurs.

Le capitaine général voulant pourvoir entièrement à la défense de la colonie, forma un nouveau régiment de l'Ile-de-France, composé d'un bataillon de la 109^e, un détachement de la 18^e légère, et de quelques compagnies du 12^e bataillon français. On organisa un bataillon de garde nationale des habitans du port, un autre des noirs libres, et une compagnie d'artillerie bourgeoise qu'on exerce plusieurs fois par semaine; enfin tous les habitans des cantons furent également formés en compagnies pour faire le service de la côte et des batteries.

Tous les négocians armèrent aussi des corsaires; le gouvernement les encouragea et leur délivra des lettres de marque; les riches prises qu'ils firent, ainsi que les frégates de l'état, notamment *la Piémontaise*, alimentèrent la colonie et donnèrent une nouvelle vie au commerce. Des particuliers ayant, en outre, expédié en aventuriers à Madagascar et à Batavia, y exportèrent le surcroît des marchandises européennes restantes en magasin, et eurent le bonheur, malgré les Anglais, d'en revenir avec des chargemens en bestiaux et en riz.

Enfin, l'activité du capitaine général, l'es-

prit de justice qui le dirige, et la confiance dont il jouit à de si justes titres parmi les colons , ont régénéré cette belle colonie qui , malgré ses privations et les secousses qu'elle a éprouvées pendant la révolution , s'est maintenue et conservée fidèle à la métropole.

Telle était la situation de l'Ile-de-France avant mon retour en Europe.

J'ai parlé de la surprise où m'avait jeté la nouvelle de l'emploi du sieur Chisny au grade de capitaine du génie de première classe ; je ne pouvais concevoir comment l'homme le plus vil avait obtenu des titres et un emploi honorables dans un des pays où il avait joué différens rôles , et où il devait être connu. J'en témoignai mon étonnement à M. le commandant Soleil ; et sur ce que je lui en rapportai , et ce qui l'étonna étrangement , il m'engagea à en rendre compte lors de mon retour à l'Ile-de-France , à M. de Richemont , afin d'empêcher au moins ce misérable d'être nommé grand-voyer , place pour laquelle il avait été proposé au capitaine général *. Il

* J'avais eu occasion de lier connaissance avec MM. Bédier de Bauverger , agent général de la police , Demars , notaire , et autres personnes no-

en entretint lui-même en son particulier ce colonel dans sa correspondance ; et celui-ci , à mon arrivée à l'Île-de-France , me demanda des explications à ce sujet. Je lui racontai l'origine de la connaissance que j'avais faite de Chisny : M. de Richemont en rendit compte

tables de l'île de Bonaparte ; tous m'entretinrent de mes camarades , et y comprirent Chisny. Je leur répétai ce que j'avais dit au lieutenant-colonel Soleil , et j'ajoutai qu'il me paraissait extraordinaire que cet homme , si connu d'eux , fût parvenu aussi rapidement. Ils en convinrent ; ils le connaissaient , comme moi , pour un fourbe qui avait trompé , à son ordinaire , la religion des premières autorités de l'île ; mais ils me firent observer qu'elles étaient tellement abusées sur son compte et prévenues en sa faveur , qu'on courrait le risque d'être disgrâcié en voulant leur dessiller les yeux et les éclairer sur cet homme. Ces MM. ajoutèrent , qu'en supposant que les autorités s'aperçussent qu'elles avaient été trompées , leur amour-propre en serait trop humilié et leur dignité trop compromise pour en convenir. C'est ainsi que ce malheureux amour-propre maintient quelquefois en place des hommes sans aveu et sans moyens , au préjudice de pères de familles et d'autres personnes recommandables par leurs talens , leur probité et leurs malheurs.

aussitôt à M. le capitaine général qui exigea, dès le lendemain, des détails officiels. Je les lui donnai comme il le désirait ; je lui fis la narration très-succincte de mes rapports avec cet homme, de leur origine et de leurs résultats, aussi bien que de sa conduite privée et publique, non seulement en France, mais encore depuis vingt à vingt-cinq ans, tant au cap de Bonne - Espérance qu'aux îles de France, de Bonaparte, et dans l'Inde ; sur ce que j'avais appris des anciens officiers de Pondichéry, régiment dans lequel il n'avait jamais été que sergent (quoiqu'il se fût dit officier), entr'autres de M. le général Dazincourt son ancien colonel. D'après ces renseignements, Chisny reçut l'ordre du capitaine général de se rendre sur-le-champ à l'Île-de-France avec tous ses titres, et on lui laissa ignorer le motif de cet ordre. Arrivé au gouvernement, le capitaine général l'interrogea en ma présence ; et après s'être convaincu par lui-même de ses fourberies, de ses intrigues, et de son impudence, il lui fit ôter ses épauettes, le destitua ignominieusement, et le relégua à l'île Bonaparte. C'est ainsi que l'homme faux et fourbe, quelque épais que soit le masque qui le couvre, est tôt ou tard

reconnu : tel fut le résultat de la conduite de Chisny qui, âgé de cinquante ans, n'avait jamais fait que des dupes de tous ceux qui le connurent*.

* Je ne suis entré dans ces détails désagréables, sur cet homme, que pour désabuser beaucoup de personnes estimables, qui ont cru le connaître, notamment quelques-unes qui, ayant écrit sur l'Inde, l'ont cité comme un savant, et comme en ayant reçu des notes et des renseignemens sur cette partie du monde, propres à donner du crédit à leurs ouvrages. J'ai même vu avec peine que M. B. de St. Vt., dans une lettre adressée au rédacteur du Journal de l'Empire (publiée dans la feuille du 15 mai 1808), l'avait cité à côté de MM. Lacaille, Petit-Thouars, Geoffroy et autres hommes recommandables, et qu'il n'avait même pas hésité à lui donner une préférence marquée sur ces savans, auxquels il l'associait.

Pour désabuser entièrement ces personnes de bonne foi, je leur observerai que Chisny n'avait d'autres titres de ses prétendus grades et services, qu'un certificat illégal, donné par gens qu'il avait également trompés impudemment. Il avait en outre pris divers noms en divers temps : tantôt c'était *Barachiny*, ailleurs *Baronchiny*, autre part *baron de Chisny*, ensuite *de Branchins*, puis *Chisny*, enfin *Branchin-Chisny*. D'après ces varia-

Dans ces entrefaites , je vis M. le colonel Ruysch qui avait eu l'honnêteté de me donner passage quelques mois auparavant à bord du vaisseau hollandais *le Schrikverwekker* dans mon voyage de Surabaye jusqu'à Batavia. Ce brave officier était passager sur un navire neutre qui vint relâcher à l'Île-de-France. Il retournait en Europe ayant eu le malheur de faire naufrage près de ces mêmes roches de l'île Honrs, dans les îles de la Sonde, lesquelles avaient failli nous être si fatales dans notre voyage sur *le Petit Alphonse*.

D'après l'opinion de plusieurs personnes qui m'écrivirent depuis cet événement malheureux , et m'en donnèrent des détails , on attribue la perte de ce vaisseau à l'amiral Hartzing qui lui fit faire avec lui une route inutile ; ils venaient ensemble de Surabaye à Batavia, et avaient dépassé cette rade jusqu'au près de Bantam , lorsque , se trouvant au milieu de toutes ces petites îles , le calme les surprit, et les courans les entraînaient. M. Ruysch voulut manœuvrer , mais son vaisseau n'obéis-

tions , le capitaine général Decaën, voulant connaître son véritable nom , lui demanda son extrait de baptême ; mais il répondit qu'il ne l'avait jamais eu , que d'ailleurs il ne tenait pas au nom...

sait pas au gouvernail , et , n'ayant pas fond pour mouiller , il ne trouva que des roches qui le brisèrent ; il était trop tard d'ailleurs pour vouloir manœuvrer lorsqu'on aperçut le danger. Le vaisseau toucha presque aussitôt qu'on eut tiré le canon d'alarme : il était cinq heures du matin , il fut démâté à huit heures , et il coula à midi : à trois heures tout l'équipage était sur une petite île voisine à fleur d'eau , et il ne restait pas une seule planche de ce beau vaisseau sur lequel j'avais fait , l'année précédente , le plus agréable voyage. Il y avait six jours que ce terrible événement avait eu lieu , lorsqu'un de mes amis , qui me l'annonça , était arrivé à Batavia ; il avait rencontré des débris de ce bâtiment dans le détroit de la Sonde.

Le 1^{er} mai , je reçus l'autorisation de retourner en France sur la corvette *la Créole* , pour y rétablir ma santé : néanmoins la réparation de cette corvette , les changemens qu'on y fit , son armement , la mousson contraire , la présence de la croisière ennemie , enfin la préparation des dépêches du gouvernement , ainsi que le désir qu'avait le capitaine général de recevoir , avant son départ , des nouvelles de France qu'il attendait de jour en jour et

auxquelles il voulait répondre , toutes ces causes suspendirent ce départ , ainsi que je l'ai déjà dit plus haut , jusqu'au mois d'août.

Je m'embarquai en conséquence le 11 d'août , jour définitivement fixé pour nous mettre en route , devant profiter de la disparition de la croisière ennemie , qui avait eu lieu dès la veille au matin. Nous nous trouvâmes onze passagers , entr'autres M. le colonel Bergeret , ancien capitaine de vaisseaux de la marine impériale. Cet officier , aussi brave qu'instruit , était prisonnier de guerre ; il retournait en France sur parole. Voici par quel événement : il avait quitté en temps de paix , pour quelque temps , la marine impériale , afin de soigner quelques affaires particulières. Des négocians de Bordeaux achetèrent du gouvernement l'ancienne frégate *la Psyché* , l'armèrent pour l'expédier dans l'Inde , et lui en donnèrent le commandement. Arrivé à l'Ile-de-France au moment où la guerre fut nouvellement déclarée , le capitaine général se trouvant sans forces maritimes par le départ de la division du contre-amiral Linois , acheta cette frégate , l'arma , et en confia le commandement à cet officier en le remettant en activité dans son ancien grade. Il fit une

croisière sur les brasses du Bengale : rencontré par un vaisseau anglais deux fois plus fort que le sien , il soutint un combat qui le couvrit de gloire : à la fin il succomba , après avoir perdu une grande partie de son équipage. Sa frégate près de couler , au moment où il fut obligé de se rendre , avait sa mâture endommagée , ses manœuvres coupées , ses voiles percées. Le commodore anglais le renvoya sur parole , peu de temps après lui avoir rendu justice par la voie des journaux.

Le même jour , 11 août , sept heures du soir , nous mîmes à la voile. Nous eûmes une mer affreuse dans le canal qui sépare l'Île-de-France de celle Bonaparte : nous eûmes connaissance de cette dernière le surlendemain. La disparition de la croisière ennemie nous faisant présumer qu'elle pouvait rôder aux environs de Saint-Denis ou de Saint-Paul , où nous avions intention de relâcher , pour remédier à une voie d'eau considérable qui s'était déclarée en partant , nous allâmes à la vue de Saint-Benoît , nous fîmes des signaux de détresse , pour engager les habitans à nous envoyer quelques pirogues , et savoir si l'ennemi n'était pas vis-à-vis de Saint-Denis ou

de Saint-Paul; mais la mer était tellement mauvaise, que nous ne pûmes communiquer : nous vîmes des signaux qui nous parurent suspects. Nous nous écartâmes de la côte en courant plusieurs bordées, et le lendemain, ne voyant aucun croiseur au large de Saint-Denis, nous y allâmes, et y mouillâmes dans la journée. M. Suzort, capitaine du port, vint à bord : on lui fit la demande du cuivre et d'autres objets nécessaires à la réparation de notre navire; nous nous rendîmes à Saint-Paul, qui n'a qu'une petite rade foraine, mais où nous pouvions néanmoins nous réparer, par la facilité qu'on a de s'approcher de la côte, qui est défendue par plusieurs bonnes batteries nouvellement construites. On mit aussitôt en réquisition tous les calfats, ainsi que le cuivre et le brai qui pouvaient se trouver à bord de dix-huit à vingt bâtimens, tant corsaires, prises, que bâtimens neutres qui y étaient mouillés. On construisit un radeau, on travailla avec beaucoup d'activité pendant près de onze jours, et nous restâmes tous à terre. Je descendis chez M. Bourdier, ancien capitaine - ingénieur - géographe, qui, sur la nouvelle que j'étais au nombre des passa-

gers, m'avait envoyé un esclave pour me conduire chez lui.

Nous nous félicitâmes d'être restés la veille vis-à-vis de Saint-Benoît, car nous apprîmes que pendant ce temps, une frégate anglaise était à la vue de Saint-Denis; mais elle disparut le même soir.



CHAPITRE XXV ET DERNIER.

Description de l'île de Bonaparte.—Généalogie de son gouvernement.—Origine de ses habitans.—Ses productions et sa température.—Retour en France.—Débarquement en Espagne.

L'ÎLE Bonaparte, anciennement nommée *île de Bourbon*, et ensuite *de la Réunion*, est située dans l'océan Indien, par environ 20 deg. 40 min. latit. S., et 73 deg. de longit. Elle peut avoir quinze lieues de long, onze de large, et cinquante-deux de tour. Elle fut découverte, dans le quinzième siècle, par les Portugais, mais ils n'y firent point d'établissement.

M. de Flacourt, gouverneur de l'île de Madagascar, en vint prendre possession au nom du roi, en 1664; et en 1671, M. Delahaye, capitaine de vaisseau, l'occupa au nom de la compagnie, à laquelle elle fut cédée. Son successeur, M. Lahusse, mourut presque aussitôt.

M. Florimont, lieutenant du roi, le remplaça jusqu'en 1673, qu'il fut remplacé lui-même par M. Auger.

En 1675, le père Hyacinte, capucin, y arriva en qualité de curé, et s'arrogea le droit de gouverneur.

En 1678, M. Drouilhart y fut seulement agent.

En 1689, M. Vaubulon en fut nommé gouverneur, et M. Cours lui succéda.

En 1701, M. Villiers, gouverneur.

De 1704 à 1708, M. Chalainville.

De 1710 à 1715, M. Parat, et ensuite M. de Bauvilliers.

En 1722, M. Desforges-Boucher, gouverneur.

En 1723, on créa un conseil supérieur.

Le 8 octobre 1726, M. Dumas fut nommé directeur général des îles de Bonaparte et de France.

Il fut remplacé, en 1735, par M. de Labourdonnais.

M. Lemery-Dumont, commanda l'île depuis 1735 jusqu'en 1739, et fut également remplacé par M. Deghuerty, qui resta jusqu'en 1743, et M. de Saint-Martin en 1743 et 1744; enfin M. Azema jusqu'à sa mort, en novembre 1745.

M. Ballade commanda par *interim* jusqu'en octobre 1747.

M. de Saint-Martin revint à l'île Bonaparte en avril 1747, et y mourut en 1749; il fut encore remplacé par M. Ballade.

M. Brenier commanda ensuite, par *interim*, jusqu'à l'arrivée de M. Bouvet, de 1750, en décembre 1752, et continua cependant de la commander jusqu'à 1756, que M. Bouvet reprit le commandement jusqu'en 1763.

M. Bertin commanda en octobre 1763, jusqu'en avril 1767. M. Bellier continua jusqu'au premier novembre, époque de l'arrivée de M. de Bellecombe et de sa prise de possession de ces îles au nom du roi. A la même époque, M. Cremont y fut nommé commissaire ordonnateur de la marine.

M. Steinauer, en 1773, et M. de Souillac, de 1776 à 1778, succédèrent à M. de Bellecombe, commandant; et en 1779, M. de Courcy remplaça M. de Cremont.

En 1779, M. de Saint-Maurice remplaça aussi, par *interim*, M. de Souillac.

M. le baron de Souville prit le commandement en 1781.

M. Motais de Narbonne fut commissaire

ordonnateur en 1784, et fut remplacé, en 1785, par M. de Chanvallon.

Et la même année 1784, M. Dioré prit le commandement.

En 1788, M. de Cossigny, maréchal-de-camp.

Le 10 juillet 1789, M. Rulhier Duverger, commissaire-ordonnateur.

M. de Chermont, commandant en août 1790, et remplacé en octobre 1792, par M. Duplessis (actuellement général de division, commandant une demi-brigade de vétérans à Paris).

M. Roubaud commanda en avril 1794 (il est mort colonel à Batavia, en l'an 8).

M. le général de brigade Jacob prit le commandement le 11 brumaire an 4; M. de S.-Perne fut commissaire-ordonnateur de la marine en l'an 7, et tous deux exercèrent en ces qualités jusqu'en octobre 1808, que l'île fut organisée en sous-préfecture du département dont le chef-lieu est à l'Île-de-France; alors M. de Chanvallon fut nommé sous-préfet, et M. le lieutenant général Magallon de la Morlière commandant. Le premier fut remplacé en 1805, par M. Marchant; et en 1806, M. de la Morlière ayant obtenu sa retraite, M. le général de brigade Desbruilys lui succéda.

Ancienne Administration de la colonie.

Avant l'établissement de la sous-préfecture, le pouvoir exécutif résidait dans le général de brigade qui y commandait. Une assemblée coloniale composée de cinquante députés de différens cantons, formait le corps législatif. Onze membres de cette assemblée composaient la commission intermédiaire ; et cinq autres un comité administratif, ayant un secrétaire et un archiviste.

Il y avait en outre un agent général, un substitut et un trésorier.

Les agens du fisc, receveurs de la douane, étaient au nombre de cinq ; un au canton du Nord, un à l'Est, un à l'Ouest, un au Sud, et un au Nord-Est.

Administrations Municipales des diverses Communes de la Colonie.

La colonie est divisée en onze communes, qui formaient deux districts. Chaque commune avait un agent municipal et un adjoint, et fournissait des notables en raison de son étendue.

Le district du Vent est composé de six communes,

SAVOIR :

Saint-Denis, chef-lieu de la colonie, ayant	5	} 23 notables.
Sainte-Marie	3	
Sainte-Suzanne	2	
Saint-André	5	
Saint-Benoît	5	
Sainte-Rose	3	

Le district sous le Vent composé de cinq communes,

SAVOIR :

Saint-Paul, chef-lieu	5	} 21 notables.
Saint-Leu	2	
Saint-Louis	5	
Saint-Pierre	5	
Saint-Joseph	4	

Tribunaux.

Ils consistent en un tribunal d'appel, en un tribunal de justice criminelle, composés chacun de sept juges, dont un président; plus un commissaire national et accusateur public, leurs substituts et greffiers. En un tribunal de première instance, composé d'un juge, d'un commissaire national et d'un greffier.

Il y avait aussi cinq contrôleurs des actes, divisés dans les cinq cantons du Nord, Nord-Est, Ouest, Sud et Est.

État Militaire.

L'état-major général était composé d'un chef de brigade, un major de place et deux aides-majors.

La garnison consistait seulement dans un détachement du 8^e régiment d'artillerie à pied, commandé par un capitaine, qui avait sous ses ordres un lieutenant en second, chargé du magasin. Il y avait aussi deux capitaines du génie.

Administration de la Marine.

Elle consistait, 1^o en une administration composée du général commandant en chef, de l'ordonnateur, du secrétaire du gouvernement, de celui de l'intendance. Il y avait, en outre, un contrôleur, un commissaire, chargés du détail de Saint-Paul, et un sous-commissaire chargé de la revue et police des troupes.

Plus, sept gardes-magasins, dont un principal, divisés ainsi : un à Saint-Leu, un à l'Étang-Salé, un à la rivière Dabor, un à Sainte-Suzanne, et un à Saint-Benoît.

Enfin, un enseigne-capitaine du port de Saint-Denis, et un du port de Saint-Paul.

Il y a aussi un trésorier, et un hôpital dirigé par un économiste, et servi par un mé-

decin , un chirurgien-major et deux chirurgiens sous-aides majors.

Toutes les autorités civiles étaient indépendantes de celles de l'Ile-de-France.

Il y a aussi un très-beau jardin des Plantes , dirigé par M. Hubert, correspondant de l'Institut impérial.

Les rades sont foraines , et l'île étant exposée toute l'année à des bourrasques terribles , les bâtimens n'y sont jamais en sûreté. Tous les ans aux équinoxes , principalement à celui de mars , on y éprouve des coups de vents plus ou moins forts , qui , très-souvent , détruisent en un instant l'espérance des cultivateurs , et c'est ce qui arriva cette année. En effet , les 1^{er} et 15 mars , il y eut dans les deux îles des ouragans qui détruisirent presque tous les giroffiers , perte dont on se ressentira pendant cinq ans au moins. L'île Bonaparte fournissait déjà à cette époque assez de ces épiceries pour la consommation de toute l'Europe.

Lorsqu'il y a apparence de bourrasque , les capitaines de navires , qui se trouvent dans le port de Saint-Denis ou dans la rade de Saint-Paul , sont obligés de lever l'ancre , et même quelquefois de couper leur câble quand

ils sont surpris , pour mettre à la voile et courir au large ; sans cette précaution ils seraient jetés à la côte , et se perdraient entièrement. Quoique l'expérience doive mettre les hommes à l'abri de beaucoup d'accidens , il n'est pas d'année cependant qu'il ne périsse , en cette circonstance , quelques petits bâtimens le long de la côte , par l'imprévoyance , l'imprudence et la trop grande témérité de certains marins.

La rade de Saint Paul est l'endroit où les bâtimens sont le plus à couvert des bourrasques et des ennemis , parce que la côte y forme un demi-cercle , et qu'il y a de bonnes batteries aux extrémités , dont les feux se croisent , et plusieurs autres au centre , qui empêchent l'approche des bâtimens ennemis. Mais il y a une barre tellement forte les jours de nouvelle et pleine lune , que la communication avec la terre est souvent interrompue trois jours : pendant la guerre , cependant , c'est dans cette rade que les prises des corsaires de l'Ile-de-France , les bâtimens aventuriers et autres se réfugient quand ils ont connaissance des croisières vis-à-vis de l'Ile-de-France.

On pourrait , je crois , former en cet endroit un port qui contiendrait au moins une cen-

taine de bâtimens : il y a à l'extrémité du village , et près de la côte , un marais immense qui s'étend jusqu'au pied des montagnes d'où sort une rivière qui vient se jeter dans la mer, en roulant au milieu des sables et des galets. Je pense que cela pourrait s'exécuter en curant et en creusant ce marais et l'embouchure de la rivière, et en construisant des digues qui serviraient de quais. On pourrait alors parvenir en peu d'années à rendre cette colonie aussi commerçante que l'Ile-de-France , et à procurer aux vaisseaux un second port de retraite et d'entrepôt dans la mer de l'Inde.

Quant aux autres établissemens , les caboteurs qui en vont chercher les productions , s'y tiennent toujours sous voile : ce sont les pirogues qui leur portent leur chargement.

La population de l'île Bonaparte est évaluée de 8 à 9000 colons, tant blancs que de couleur, et 100 mille esclaves ; mais ici ce n'est pas comme à l'Ile-de-France , où un blanc n'oserait s'allier avec une femme d'un sang mélangé, sans s'attirer le mépris des Européens. La plus grande partie des familles est d'origine noire, et il s'y fait toujours des alliances avec des femmes de couleur. Ce mé-

lange a un principe qui fait honneur aux ancêtres des colons ; en voici la cause.

Une colonie française s'étoit formée dans le seizième siècle , à Madagascar : ces colons réfugiés vivaient avec des femmes du pays , dont ils avoient beaucoup d'enfans. Les Malgaches ayant éprouvé quelques vexations de la part des autorités européennes qui s'étoient établies dans quelques parties de leurs côtes , projetèrent un jour de les massacrer tous : ce projet fut heureusement éventé par les femmes : elles le firent connaître assez à temps pour que les colons pussent s'embarquer avec leurs familles sur quelques bâtimens et venir se réfugier à l'île Bonaparte où ils formèrent de nouveaux établissemens ; leur reconnaissance pour les femmes qui leur avoient sauvé la vie , et la tendresse paternelle pour les enfans qu'ils en avoient eus , les déterminèrent à les épouser, malgré la différence de couleur et d'état : telle est l'origine de ce mélange , autorisé par l'opinion, mais contraire au préjugé.

L'air est très-sain dans cette île , et plus vif qu'à celle de France. Les créoles y sont beaucoup plus forts , on n'y voit aucun lépreux ; et la nature , dans ses trois règnes ,

y a beaucoup de vigueur ; on y récolte une quantité très-considérable de café, de girofle et de froment, ainsi qu'un peu de muscade, de maïs, de manioc et de tabac.

Le café est le meilleur qu'on connoisse après le Moka. Les récoltes annuelles du froment suffisent pour la consommation des deux îles. Les créoles ne se nourrissent en partie que de riz et de maïs, et les esclaves, de maïs et de manioc.

La culture et la propagation des chevaux ont toujours été l'occupation favorite des colons : ils en sont bien récompensés, car cette île est une des plus belles colonies du monde. Les chevaux sont d'une petite espèce, mais forts et vifs : ils gravissent les montagnes les plus escarpées et les plus rocailleuses, avec autant de facilité et de sûreté que les mulets.

Il y a sur une des montagnes les plus élevées un volcan toujours en feu : les voyageurs ne manquent jamais d'aller en visiter le cratère, dont on peut s'approcher vers les bords : tout le revers de cette montagne est rempli de laves qui en rendent le terrain inculte, ce qui a fait donner à cette partie de l'île le nom de *Pays-Brûlé*. La commune de Sainte-Rose,

est la plus rapprochée du volcan , aussi la végétation y est plus forte que partout ailleurs. Les Sallas , autres montagnes du centre de l'île , sont si élevées , qu'il y fait un froid assez rigoureux ; on m'a même assuré que le thermomètre de Réaumur y était descendu souvent , dans la plus mauvaise saison de l'année , à 2 degrés au-dessous de la glace , ce qui est extraordinaire par cette latitude.

L'intérieur de l'île est rempli de bois et de torrens : on n'y rencontre aucune bête venimeuse , mais seulement comme à l'Île-de-France des cent-pieds et des scorpions : il n'y a aucun singe dans les forêts , et il est défendu d'en apporter dans la colonie , par la crainte que la race de ces animaux destructeurs ne s'y propage. Il y a une quantité considérable de grosses chauve-souris qu'on mange en civet ou rôties , avec autant de plaisir que le lièvre , surtout quand elles sont grasses.

Les forêts contiennent les mêmes arbres qu'à l'Île-de-France .

On y recueille tous les fruits de l'Inde et de l'Afrique , et les légumes de l'Europe , ainsi qu'une immense quantité d'oranges de la plus belle espèce. Les volailles y sont abondantes.

Les vivres y sont en général à bon compte : aussi presque tous les bâtimens qui partent de l'Île-de-France pour Madagascar , et notamment pour l'Europe , s'y arrêtent pour y faire leurs provisions de vivres frais.

Les habitans sont très - hospitaliers : un étranger peut y voyager pendant un mois et même plus long-temps, sans dépenser un sou ; chaque habitant s'empresse de le recevoir et de le garder plusieurs jours.

Tous les jeunes créoles sont très-courageux ; ils passent une partie de leur temps à la chasse , le gibier étant très-abondant : avec un fusil, quelques bananes , un gâteau de manioc, et un peu de maïs grillé, ou cuit, ils passent des journées entières à parcourir les bois et les montagnes , souvent pieds nus, comme les esclaves.

On a formé, parmi ces jeunes gens, un bataillon de volontaires qu'on a fait venir à l'Île-de-France.

Lorsqu'on marie un enfant, la dot est toujours stipulée dans le contrat, en balles de café, livrables sur les récoltes suivantes. Il y a des habitans qui recueillent annuellement 12 à 1500 balles de café, sans le girofle, la muscade et le froment.

Saint-Denis, chef-lieu de la colonie, a le titre de ville, mais ne peut cependant être considéré que comme un bourg : il y a une rue où sont tous les marchands détaillans et quelques autres petites rues irrégulières.

Les autres maisons occupent, le long de la côte, une grande étendue de terrain, parce qu'elles sont toutes séparées et entourées d'un verger et d'un jardin. Le logement du gouverneur est vis-à-vis du port ; il est ancien et n'a rien de beau : à côté est un corps de caserne. Le petit arsenal est près de la gorge d'une batterie.

La rivière de Saint-Denis n'est qu'un ruisseau qui coule dans une gorge resserrée par des montagnes très-hautes et presque à pic (elles ont plus de cinq cents toises d'élévation) ; il se perdait dans le sable et les galets qui sont à son embouchure ; on a été obligé, pour avoir de l'eau, de construire, en travers de la gorge, une digue en maçonnerie pour réunir les eaux dans un petit canal fait à côté, lequel, par des rameaux, la distribue dans la ville. Du haut des montagnes tombe une cascade qui se perd au pied dans un gouffre dont on ne connaît pas la profondeur.

La barre et les galets, comme à Saint-Paul,

ne permettent pas aux pirogues ni aux embarcations de s'approcher de la côte. On y a construit deux embarcadères en bois, dont un pour les personnes, un pour les marchandises.

La côte est saine autour de l'île; et dans les endroits où elle est à pic, les vaisseaux peuvent la raser sans dangers.

Il y a sur le port un corps-de-garde, un bureau pour la douane, et des magasins pour les productions.

L'air, comme dans l'île, est très-sain à Saint-Paul; aussi y a-t on établi un hôpital militaire qui peut contenir deux cents malades: et on y a caserné les canonniers, et deux compagnies du régiment de l'Ile-de-France, qui y font le service avec la garde nationale.

CONTINUATION ET FIN DE NOTRE VOYAGE.

Notre corvette étant enfin réparée, nous nous rembarquâmes le 25 août pour continuer notre route. Nous eûmes plusieurs fois gros temps, principalement dans le canal de Mozambique et sur le banc des Aiguilles: nous reconnûmes la côte de Natal. Contrariés par les vents, nous fûmes obligés de louvoyer

plusieurs jours à vue de terre , avant de pouvoir doubler le cap de Bonne-Espérance dont nous passâmes à environ quinze lieues au large. Tant que nous restâmes à vue de terre de la côte de Natal , nous vîmes toutes les nuits cette partie de l'Afrique , remplie des feux des diverses peuplades errantes qui l'habitent.

Nous rencontrâmes dans le cours de notre voyage une vingtaine de navires dont nous évitâmes la reconnaissance : on faisait fausse route , et on forçait de voiles dès qu'on les apercevait. Notre corvette n'étant expédiée que pour porter des dépêches importantes , le capitaine Hugon , qui la commandait , avait ordre de fuir toute rencontre. Nous eûmes le bonheur de ne rester que trois jours en calme sous la ligne : nous passâmes beaucoup au large des Canaries et sous le vent des Açores , afin d'éviter les croisières anglaises qui se tiennent constamment dans ces parages.

Par le travers du détroit de Gibraltar , nous nous trouvâmes au milieu d'un convoi ennemi ; il était escorté par un vaisseau et une frégate. Le vaisseau fit des signaux à la frégate , que nous crûmes être un ordre de nous visiter : mais comme il était quatre heures

après midi , l'obscurité étant survenue , nous échappâmes en faisant fausse route sous toutes voiles. Le lendemain matin nous en étions hors de vue. Nous éprouvâmes , en entrant dans le golfe de Gascogne , des calmes ou de petits temps : le capitaine avait intention d'attérer à Belle-Ile pour débarquer à Lorient ; mais les vents ne nous le permirent point. Nous avions l'espoir que les calmes amèneraient un coup de vent qui nous faciliterait les moyens d'entrer dans l'un des ports de France malgré les croisières anglaises. Après avoir louvoyé pendant plusieurs jours dans le golfe où nous pouvions être attaqués d'un moment à l'autre , nous eûmes le bonheur de rencontrer un bâtiment portugais que nous visitâmes , et qui nous prévint qu'il venait de l'être quelques heures auparavant par une frégate anglaise ; qu'il y avait deux vaisseaux et plusieurs autres bâtimens ennemis vis-à-vis de Rochefort , dont nous n'étions éloignés que d'environ douze lieues. Nous changeâmes de route afin de tâcher de gagner Nantes ; mais éprouvant continuellement des contrariétés , et les vents étant assez favorables pour nous rendre en Espagne , on se décida à faire voile de ce côté. M. le capitaine

de vaisseau Bergeret connoissant bien cette côte, se proposa de nous y trouver quelque retraite, en cas de chasse de la part des croiseurs.

Le port du passage, près de Saint-Sébastien, est rarement bloqué par les Anglais, parce qu'ils n'ont rien à prendre dans ces parages, ce port n'étant ni marchand ni militaire; nous nous y dirigeâmes. Nous en eûmes connaissance dès le 14 : nous en approchâmes peu, par le défaut de vent. A quatre heures après midi, les vigies crurent voir un navire faisant voile sur nous. On fit de suite branle bas de combat; à sept heures du soir nous en étions très-près : on le héla; il ne répondit point, et s'avança toujours à la rame. On pensa que ce pouvait être un forban de Jersey ou de Guernesey, qui avait l'intention de profiter du calme pour nous attaquer à l'abordage; nous n'avions plus à craindre que ces espèces de corsaires composés ordinairement de vagabonds de toutes les nations de l'Europe, qui ne respectent rien, dépouillant entièrement les équipages et les passagers, argent, linge, papiers, tout leur est bon, et déposent à terre les hommes tout nus : aussi étions-nous bien décidés à nous défendre jusqu'à la dernière extrémité. On s'y disposa

sur - le - champ : ceux qui n'étaient pas aux canons furent divisés moitié derrière avec des fusils , et les autres sur le pont avec des sabres et des haches. Chacun enfin étant à son poste , et préparé au combat , l'embarcation était presque le long du bord ; l'ayant hélé de nouveau et en espagnol , le patron répondit : c'était heureusement une biscaïenne de vingt à vingt-cinq rameurs du port du passage. Ce patron s'étant proposé pour nous piloter à la remorque le lendemain matin jusque dans le port du passage , on amarra la biscaïenne , on distribua des vivres aux rameurs , et nous mîmes en panne jusqu'au petit jour.

A six heures du matin , nous nous trouvâmes au milieu de plus de trente biscaïennes qui allaient à la pêche : on en prit une seconde pour la remorque , afin d'aller plus vite ; et , à une heure après midi du 15 novembre , nous entrâmes et mouillâmes dans le port. Une heure après , le commandant espagnol et les officiers de santé vinrent s'assurer par eux - mêmes qu'il n'existait à bord aucune maladie.

Il se trouvait dans le port une frégate et une corvette françaises.

Le lendemain , 16 novembre , nous débar-

quâmes ; nous allâmes plusieurs passagers , et dans une barque, diner à Saint-Sébastien, jolie petite ville assez peuplée, dont les environs sont très - pittoresques. A notre retour , nous nous mîmes en route pour nous rendre à Bayonne en passant par Saint-Jean-de-Luz ; de Bayonne je pris la route de Paris , où j'arrivai au commencement de décembre après être resté quelques jours à Bordeaux.

Les officiers adjoints au corps impérial du génie, dont je faisais partie depuis quinze ans, n'existant plus, j'obtins sur ma demande de S. A. S. le prince de Neuschâtel, alors ministre de la guerre, ma confirmation dans le grade de capitaine, et ma nomination à celui d'adjoint à l'état-major-général de l'armée d'Italie, où j'arrivai le 15 février 1807.

J'y fis la campagne de 1809; je me trouvai aux différentes batailles qui y eurent lieu, entr'autres à celles de la Piave, Raab, Entzersdorf et Wagram. Quelques jours après cette dernière, où j'eus un cheval tué sous moi à peu de distance de S. A. I. le prince Eugène, je fus promu au grade de chef de bataillon par décret impérial du 27 juillet.

ATTAQUE ET DÉFENSE

DE COLOMBO,

DANS L'ILE DE CEYLAN, EN 1796;

ET LA TOPOGRAPHIE

DE

QUELQUES-UNES DE SES COMMUNICATIONS.

RECUEIL DE NOTES

SUR

L'ATTAQUE ET DÉFENSE DE COLOMBO,

DANS L'ÎLE DE CEYLAN,

REMIS AUX ANGLAIS LE 16 FÉVRIER 1796;

*Avec la TOPOGRAPHIE des Communications de
Trinquemalaye à cette place et à Jaffena.*

LA reddition de l'île de Ceylan aux Anglais, et notamment la prise de la place de Colombo, qui en est le boulevard, ayant donné lieu à différentes versions, je vais publier quelques renseignemens sur les opérations militaires qui ont précédé cette prise de possession, afin qu'on soit en état de juger jusqu'à quel point on peut ajouter foi au récit de M. Perceval, officier anglais *, qui, en bon Anglais, est loin de convenir que la tra-

* Voyage à l'île de Ceylan de 1797 à 1800.

hison seule a procuré à son pays l'occupation et l'envahissement de cette belle colonie.

Ces renseignemens m'ont été fournis à Batavia et dans l'île de Java, par plusieurs officiers supérieurs hollandais qui y sont employés, et qui faisaient alors partie de la garnison de Colombo. Leurs principes, et la conformité de leurs rapports, m'ont convaincu de la vérité des notes qu'ils m'ont remises.

ATTAQUE, DÉFENSE ET REDDITION
DE COLOMBO.

JUILLET, AOUT, SEPTEMBRE 1795.

APRÈS la prise de Trinquemalaye, les Anglais marchèrent sur Baticaloa, dont ils s'emparèrent sans obstacle, et se portèrent ensuite sur Jaffnapatnam, dans lequel les Hollandais ne laissèrent que quelques officiers invalides et une compagnie de cypayes, après en avoir fait évacuer sur Colombo les Européens et l'artillerie. On y rappela également tous les Malais qui étaient dans le Vanille et à Manaar; et, dès ce moment, on ne s'occupait plus que de la défense de cette place, qui, si elle avait été conservée, aurait donné la facilité, avec les secours du roi de Candie, de reprendre Trinquemalaye et les autres postes dont les Anglais étaient déjà maîtres.

On s'empessa donc à faire, dans Colombo, les dispositions défensives que nécessitaient les circonstances.

Deux compagnies furent placées au ravelin de la porte de Delft.

M. Dupéron, ingénieur en second, chargé de l'exécution des ouvrages extérieurs, fit en-dehors de la barrière de *Galle*, une flèche qui battait sur le lac, le chemin, la plaine de *Galle* et la mer. On y mit quatre pièces de 18, mais on aurait pu en placer huit.

On fit une batterie de deux pièces de 8, en dehors de la porte de Delft, laquelle rasait la côte et le chemin de la basse ville. On mit deux pièces de 18 à la bonnette au-dessus de la barrière, qui battaient l'esplanade.

On fit une autre bonnette à l'angle du chemin couvert du ravelin de la porte de Delft, au moulin à poudre, dans laquelle on mit deux pièces de 18, qui battaient le lac du côté de l'esplanade; on y fit une place d'armes, et on releva le chemin couvert. Tous ces ouvrages, ainsi que les autres, furent palissadés.

Le flanc qui est devant le gouvernement, et qui donne sur la rade, fut garni de petites pièces de campagne, d'une, de deux et trois livres; on lui fit un large fossé.

Une batterie gazonnée fut construite pour défendre le pont du débarcadère. On y mit trois à quatre pièces de moyen calibre.

On fit faire une grande quantité de chevaux de frise , de fascines , de gabions , de piquets et perches.

Les pompes à feu furent mises en ordre , les puits du fort réparés , et ceux des particuliers nettoyés. On fit en outre une grande provision d'eau dans le jardin du gouvernement.

Les compagnies européennes et malaises fournissaient par jour pour ces travaux chacune sept hommes. On leur donnait pour haute-paye six sous , deux rations d'arack , et un petit pain. Ils étaient surveillés et commandés par deux de leurs officiers.

On rassembla une grande quantité de bêtes à cornes. On fit des magasins de carvates , cocos , arack , huile à brûler , bois , etc. On loua des maisons particulières pour servir de magasins , et pour les bureaux de la Compagnie , leur local étant employé , ou devant l'être , pour y déposer les marchandises.

On renouvela aux gardes-magasins la défense de vendre aucune provision.

Les particuliers qui voulurent se réfugier dans la place , furent obligés de se pourvoir de vivres pour six mois au moins , et les autres y apportèrent leurs meubles pour les sau-

ver du pillage qu'ils avaient lieu de craindre lors de l'approche des Anglais.

D'après une décision d'un conseil des différens chefs des corps , qui se tint chez le gouverneur , pour aviser aux moyens d'une défense extérieure , on fit abattre une partie des arbres et buissons de l'Ile du Jardin de Cocotiers , tout ce qui était sur la plaine de Galle , du côté de cette île , et en outre , une partie du basar de la basse ville , du côté de la mer. On commença aussi à abattre le bloc des maisons situées du côté du lac , ainsi que le devant et le derrière du cimetièrè situé à l'entrée de la basse ville. On fut indécis si l'on abattrait aussi la moitié de cette basse ville , ainsi que l'avait projeté anciennement M. de Cipierre , ingénieur de Pondichéry.

Les remparts furent garnis de canons , de mortiers , d'obusiers , et de toutes les munitions nécessaires pour une vigoureuse défense.

Le magasin à poudre qui est à la porte de Galle , et celui qui est situé à celle de Rotterdam , furent reblindés avec trois rangées de mortiers , sur lesquels on mit quatre pieds de sable. Enfin , on releva en terre les épaulements des angles des bastions.

Tous les matelots furent organisés en compagnie, et exercés aux pièces de remparts.

On forma trois compagnies des Maures, qui servaient de *coulis* ou de manœuvres à la Compagnie ou aux particuliers. Elles furent commandées par des officiers de bataillon. On en fit aussi plusieurs de Chingulais dépendans du Dessave, commandées par des sergens ou des caporaux.

Les écrivains de la Compagnie prirent aussi les armes, et formèrent entre eux une autre compagnie. On forma deux compagnies bourgeoises, commandées par les frères Kulemberg, qui s'engagèrent à les entretenir pendant la durée supposée du siège.

En septembre 1795, il y eut des murmures de la part des deux compagnies du régiment de Meuron, placées à Galle. Ils furent apaisés par quelques coups de bâton, que fit distribuer le major Moitié.

On fit transporter à Colombo toutes les marchandises et effets de la Compagnie qui se trouvaient à Touticorin; quelques familles vinrent aussi s'y réfugier; aussi l'évacua-t-on entièrement, et les Anglais en prirent possession sans tirer un coup de fusil.

Dans ces entrefaites il arriva de Batavia

deux vaisseaux marchands, qui heureusement étaient chargés de riz et de diverses autres denrées. Ils apportèrent en même temps des dépêches au gouverneur, lesquelles confirmèrent l'alliance de la Hollande avec la France, et la nouvelle du départ pour l'Angleterre du stathouder et de sa famille. Ces navires devaient être rechargés de suite, et réexpédiés pour l'Ile-de-France; mais la difficulté de trouver des coulis ou esclaves, ou tout autre motif qu'on n'a pu savoir, retarda leur départ.

Le gouverneur avait assurément plusieurs moyens pour alimenter sa place et ses postes, et mettre à l'abri des événemens malheureux, pour des sommes immenses de marchandises; mais il parut ne vouloir profiter d'aucun.

M. Cheniète, lieutenant du roi à Trinquebar, vint, dans le courant d'août, offrir toutes les provisions dont on aurait besoin, en échange des denrées du pays. Son offre fut sans effet, soit que la saison ne le permit point, soit qu'on ne s'accordât point sur le prix. Il offrit aussi d'acheter les deux vaisseaux marchands qui venaient d'arriver, de les mettre sous pavillon danois, et d'acheter pour les charger toutes les marchandises de

la Compagnie , en donnant des lettres-de-change sur le trésor royal de Danemarck , accepté par le gouverneur de Trinquebar. Ces propositions ne furent point acceptées.

Pierre Monneron arriva ensuite de l'Ile-de-France , avec deux vaisseaux sous pavillon de Typo-Saïb. Son chargement était composé de vin de Madère et de Bordeaux , qui fut presque tout acheté par le gouverneur. Monneron offrit d'emporter à l'Ile-de-France , pour les mettre en dépôt, toutes les marchandises, ou même de les acheter ; mais ne s'étant point accordé pour le prix, ces offres furent également sans effet.

On fit seulement vendre publiquement beaucoup d'effets de peu de conséquence qui se trouvaient en magasin , et susceptibles de se gâter.

Cependant , les deux premiers bâtimens arrivés furent rechargés ; mais on ne sut ni de quelle marchandise, ni quelle était leur destination. Il fut aussi question de charger *le Fidèle* , qui appartenait à M. le gouverneur Van-Angelbeck , mais sous pavillon danois.

On apprit indirectement que le roi de Candie , fidèle à son ancienne alliance avec la Compagnie , avait offert ses secours pour la

défense de l'île ; mais il y a apparence qu'elles ne convinrent pas, et qu'elles furent même rejetées , parce qu'il favorisait les Anglais.

Toutes les épices qui se trouvèrent à Kalpety, Chileau, Nigombo, Kaliture, Galle et Mature, furent transportées dans les magasins de Colombo, regardé comme la seule place qu'on dût défendre. On en laissa beaucoup à Galle, que le défaut de moyens ne permit pas de transporter.

Pendant ces préparatifs, la monnaie changea de valeur : la roupie, valant ordinairement 5 escalins, monta à 10 ; la piastre, de 10 escalins, 5 sous, à 20 ; le ducaton, de 13 escalins, 2 sous, à 25 ; la pagode de Tuticorin ou Porte-Nove, de 17, à 28 ; celle de l'étoile, et autres de 20, à 32 escalins. Les florins et la monnaie de cuivre étaient très-rares.

Deux frégates anglaises ayant commencé à croiser devant Colombo, un officier et un détachement d'artillerie eurent ordre de se rendre tous les soirs dans chacune des batteries du bord de la mer, mais il leur fut défendu de tirer, sous aucun prétexte, sans un ordre du gouverneur ; ce qui parut naturellement suspect à quelques officiers qui en firent la remarque.

Le gouverneur ayant voulu aller à Galle, pour, a-t-on dit, quelques affaires secrètes, et ne l'ayant pu à cause d'une indisposition qu'il eut à Kaliture, il eut une entrevue avec le commandant du premier endroit et le colonel Sangle.

Au retour du gouverneur, il fit essayer, en sa présence, les pièces de 18 et de 24, des bastions de Leyde et de la fausse Baie: elles portèrent à toute volée presque à l'embouchure de la rivière du grand Matuaal; on les pointa ensuite sur le bazard au Poisson et sur Kouteboom. Du bastion d'Utrecht, on fit l'épreuve avec les mortiers de jeter des pierres à la porte de Galle: enfin, on fit les préparatifs de la plus vigoureuse résistance.

Les Anglais arrivèrent par terre et très-lentement de Jaffnapatnam. Le gouverneur n'ignora ni leurs forces, ni l'espèce de troupes dont elles étaient composées; il avait été prévenu de tout ce qui se tramait à Madras, au sujet de l'île de Ceylan: il reçut cet avis de Trinquebar et de Madras même.

L'armée anglaise était composée de cypayes, levés en partie à la hâte à Madras parmi les *Coulis* du pays. Le bruit se répandit qu'elle était de 10,000 hommes, et que l'ennemi

avait levé, en outre, à la côte de Madère, un corps de bandits qui devaient se répandre dans les environs de Colombo pour piller.

On rappela alors ce qu'il y avait de troupes à Kalpeti et à Chilau; mais les chefs de ces deux endroits avaient pris l'avance en quittant leur poste, et laissé leur commandement à des Boekaiders. Dès cet instant, le capitaine Lamotte, commandant le bataillon des Malais, fut envoyé au-devant de l'ennemi avec quelques compagnies de son corps, mais il eut ordre de rétrograder à mesure que l'ennemi avancerait, et il vint définitivement se poster de manière à défendre le passage de la rivière Kaimelle. Sur l'avis reçu que les Candiens armés venaient en grande force pour se réunir à l'ennemi, et qu'ils lui apportaient même des provisions, il reçut l'ordre de se retirer à Nigombo, et, de là, de revenir à Colombo.

On fit rompre tous les ponts qui sont sur la route, et couper tous les chemins pour empêcher le passage de l'artillerie ennemie: néanmoins, les Anglais vinrent s'établir à Nigombo, que l'Oprohoffte avait abandonné, et leurs vaisseaux de guerre et de transports y mouillèrent.

On avait mis au passage de Passebetaal

quatre pièces de canon de 8 livres, mais on reçut ordre ensuite de les retirer.

Le major anglais Agneau, qui avait déjà sommé une fois le gouverneur de Colombo, Van-Angelbeck, de rendre la place et de se mettre sous la protection du pavillon anglais, vint en faire une seconde, et remit au colonel du régiment de Meuron des lettres de son frère, et le brevet de brigadier, s'il voulait passer au service anglais, ce qu'il accepta, et ce qui parut être convenu d'avance, car il annonça en même temps que tout ce régiment passait au même service avec son colonel, et il le réclama. Cette trahison arriva d'autant plus mal à propos, que la garnison européenne était peu considérable. Ce régiment était composé en partie de Français dévoués à leur patrie, et aux Hollandais, nos alliés ; on pouvait compter sur leur service. Le major anglais était venu sur la frégate *l'Héroïne*, mais il l'avait laissée au large, et s'était fait conduire seul à terre dans un canot. Il descendit à l'auberge, où l'on mit près de lui, pour la forme, un sergent de planton ; il resta plusieurs jours, et mangea journellement chez le gouverneur, des balcons duquel il pouvait facilement examiner les préparatifs qu'on faisait. On eut l'air de re-

fuser la protection du pavillon anglais , mais le régiment de Meuron eut la permission de partir , et le gouverneur hollandais s'y prêta même ; car , comme il n'y avait pas de vaisseaux propres à leur transport , il leur fournit les chaloupes de la compagnie , à 20 roupies par tête. Pierre Monneron fréta aussi un de ces bâtimens pour ces transports. Le colonel de Meuron voulut emporter ses pièces de campagne , mais on les lui refusa , attendu qu'elles appartenaient à la Compagnie. Les Français de ce régiment , dont beaucoup avaient fini leur congé , demandèrent à rester , observant qu'ils ne s'étaient engagés que pour servir la Compagnie ; mais on les força tous à partir , en promettant aux derniers de leur délivrer leurs congés aussitôt leur arrivée à Madras : il en déserta cependant une bonne portion.

Le capitaine Zuelf , aide-major de ce régiment , reçut l'ordre du gouverneur de se transporter à Galle , pour faire embarquer les deux compagnies qui s'y trouvaient.

Enfin , d'après une convention entre le colonel de Meuron et le gouverneur , les malades qui ne purent suivre , restèrent à l'hôpital hollandais , et y furent soignés comme

étant encore au service. Au moment du départ du régiment de Meuron, le conseil prit la résolution d'évacuer Gâle, et de ne défendre que Colombo. On en retira en conséquence toute l'artillerie et les munitions, et le colonel Hugues, qui y était avec une compagnie du régiment de Wurtemberg, eut ordre de revenir. Il s'arrêta cependant deux jours à Kaliture, jusqu'à ce que le précédent régiment fût totalement embarqué.

Les Malais, l'artillerie, trois officiers, et les matelots du corsaire *le Mutin*, qui étaient à Gâle, eurent également ordre de revenir à la ville.

Ce fut à cette époque que la frégate *l'Héroïne*, qui croisait devant cette forteresse, vint mouiller vis-à-vis de Barbarin, que quelques matelots armés vinrent d'abord à terre, y semèrent l'épouvante, achetèrent quelques provisions, et abattirent des cocotiers et des palmistes pour en prendre les fruits. L'officier qui les commandait, ordonna au posthoder, qui était un caporal invalide de la garnison de Kaliture, de lui tenir prêts pour le lendemain des bœufs et du bois, qu'il promettait de payer; il retourna ensuite à son bord. Ce caporal promit tout, mais il en pré-

vint le commandant de Kaliture, en lui envoyant trois matelots anglais restés à terre. Ceux-ci furent adressés au gouverneur de Colombo, qui les fit mettre en prison, avec un déserteur de Trinquemalaye, venu par Jaffena.

On avait déjà placé à Bentole, au-delà de Barbarin, une compagnie de Malais, commandée par le lieutenant Druberg, pour garder l'entrée de la rivière et le bord de la mer, et une à Pautre, en-deçà de Kaliture, pour la même raison, sous les ordres du lieutenant Vogle.

Quoique Bentole se trouvât plus près, on envoya l'ordre à cet officier de se rendre sans délai à Barbarin, pour s'opposer au débarquement de l'ennemi. Il avait avec lui une compagnie de Chingulais. Il arriva la nuit, et s'embusqua avec les Malais derrière une maison de la Compagnie, située proche du débarquement, et derrière un magasin voisin. Les Chingulais, comme naturels du pays, étaient sous les cocotiers. Les Anglais ne manquèrent pas d'arriver le lendemain, suivant leur promesse. Ils avaient quatre chaloupes et un both, pour prendre les bœufs et le bois demandés la veille au posthorider. Ils descendirent à terre, armés et commandés par des

officiers de marine. A peine furent-ils débarqués, que les Malais, impatiens de se battre, firent feu, et avancèrent sur eux. Les Anglais, surpris de cette réception, se jetèrent précipitamment dans leurs canots, et se défendirent en poussant au large. Un lieutenant de la frégate, et plusieurs matelots, furent tués, et plusieurs blessés. Des Malais s'étant jetés à la mer, leur prirent un canot et plusieurs fusils et sabres. Le tout fut envoyé à Colombo, et la valeur des objets fut partagée entre les preneurs. Trois Malais seulement, dont un sergent, furent tués, et quelques-uns d'eux, et des Chingulais, blessés. Ces derniers se comportèrent aussi très-bravement. Cette petite affaire fit voir à l'ennemi que les Indiens au service de la Compagnie hollandaise, étaient déterminés à se bien défendre; ce fut aussi la seule fois qu'il tenta un débarquement.

Le gouverneur qui, dans son simulacre de défense, paraissait vouloir rendre utiles tous les Européens qui se trouvaient dans la place, offrit du service dans l'artillerie pour toute la durée du siège, aux officiers du corsaire *le Mutin* et à l'équipage; mais comme ils prévoyaient ce qui arriva, ils le remercièrent et réclamèrent instamment leur retour à l'Île-

de-France sur une des plus petites chaloupes à un mât, qu'on avait fait venir de Gâle. Il leur accorda leur demande, et profita de leur départ pour expédier des dépêches au général Malartic, gouverneur général des îles de France et de Bonaparte (alors Bourbon). On leur donna les provisions nécessaires, deux vieux Sakebres, quelques vieux matelots; M. Pourchasse, capitaine de prise, en eut le commandement. Quelques jours après, profitant d'une soirée obscure et d'un temps de brouillard, ils mirent à la voile à dix heures du soir; ils eurent le bonheur d'échapper aux croiseurs anglais, et on sut, peu après, qu'ils étaient arrivés heureusement à l'Île-de-France.

Vers la même époque, un vaisseau marchand anglais vint mouiller devant Mature. Un officier et cinq Lascars descendirent à terre pour faire de l'eau : dans cet intervalle, le *Dessave* envoya à bord trois pêcheurs, pour reconnaître ce navire : le capitaine ne voyant pas revenir son monde, craignant d'être attaqué, et voulant profiter d'une bonne brise qui survint tout-à-coup, retint les trois pêcheurs, leva l'ancre, et partit pour le Bengale, sa destination. Son chargement consistait en

chevaux de Perse. L'officier anglais et les Lascars furent pris et envoyés par le Dessave, comme prisonniers de guerre, à Colombo.

Les trois matelots et les soldats prisonniers prirent du service.

On fit aussi une réorganisation de troupes.

La compagnie du colonel de Wurtemberg et celle de Winkelmann, furent divisées en trois.

Le colonel Venagel fut fait major ; on forma deux bataillons des Malais ; le premier fut commandé par le capitaine Lamotte et le second par le capitaine d'Obrick. On fit une compagnie séparée d'une partie des Malais qui étaient à la Matériel, lieu du dépôt des esclaves de la compagnie et des condamnés aux chaînes. On forma aussi un bataillon de cypayes commandé par le capitaine Pannenberg, major de la place à Gâle. Les Maures qu'on avait enrôlés formèrent aussi un bataillon commandé par le capitaine Betzem. On arma cinq cents *Salias* sous les ordres du capitaine Mittemann pour être employés à la découverte et dans les bois. Le major Cheder fut promu au grade de lieutenant-colonel, et reçut l'ordre de se rendre à Colombo. On

donna le commandement de Gâle au capitaine des grenadiers Hulembeck, qui n'eut pour faire le service de la place et des batteries que quelques invalides et de l'artillerie des matelots, une compagnie de Maures nouvellement levés et une de Chingulais.

Il y avait encore dans la Dessaverie de Mature, une compagnie de cypayes que l'on avait envoyée contre des insurgés qui avaient à leur tête un nommé *Dorsimon*, qui depuis longtemps semait les troubles dans la province; cette compagnie fut rappelée. Le Dessave et les employés abandonnèrent alors Mature et se rendirent à Gâle.

La compagnie *Prosalot*, composée de déserteurs de Meuron, Français en grande partie, s'étant plainte de son capitaine, fut proposée par le colonel Driberg et le gouverneur, au capitaine Légrevisse qui l'accepta. Le capitaine Prosalot fut fait en dédommagement, major adjudant général du gouverneur qui lui avait accordé une confiance entière. Le lieutenant Hayer fut promu au grade de capitaine et prit le commandement de l'ancienne compagnie Légrevisse; le lieutenant Van-Destratten commanda celle du major de place Dri-

berg ; les lieutenants Osel du bataillon national et Wekel de Wurtemberg , furent nommés adjudans du gouverneur.

Enfin on fit plusieurs autres promotions de capitaines et de lieutenans : de ces derniers fut le sieur Déville , Français , ancien fourrier du régiment de Meuron.

Comme on manquait de sujets dans toutes les armes , on fut obligé de faire ingénieurs des officiers d'artillerie.

Ce fut pendant ce temps que les vaisseaux anglais , de guerre et de transport , se rassemblèrent à Nigombo ; quelques frégates et bâtimens côtiers croisaient continuellement devant Colombo et s'en approchaient très-près tous les matins pour voir si rien n'était sorti pendant la nuit.

La frégate *l'Héroïne* passait et repassait à portée du canon de la batterie du pavillon , et on aurait pu facilement ou la couler , ou la faire amener ; mais le gouverneur ayant défendu de tirer sans son ordre qui ne vint jamais , les militaires virent avec peine l'ennemi les narguer continuellement sans pouvoir s'en venger. Les Malais campés au bord de la mer et au bas de la batterie du pavillon , étant trop exposés , furent casernés dans les

magasins du capitaine du port hors de la porte d'eau , et dans la crainte que quelque chaloupe armée n'abordât du côté du pavillon, on mit au bas de sa batterie des petites pièces de trois à quatre livres de balles.

On logea aussi dans des magasins les cypayes et les Maures.

On loua une partie de la maison du colonel de Meuron pour y placer le conseil de justice et un bureau : l'hôtel-de-ville devant servir pour les bourgeois et les écrivains armés , on plaça au gouvernement les marchandises qui se trouvaient dans les bureaux.

D'après le conseil et l'invitation du gouverneur , plusieurs dames se retirèrent à Gâle.

Il y a au gouvernement une petite plate-forme sous laquelle est une cave voûtée ; le gouverneur la fit couvrir de quatre rangs de fascines et de sable , ce qui la mit à l'abri de la bombe , et il y plaça son argenterie et ses meubles.

Un bâtiment, sous pavillon du roi d'Achem (pavillon rouge), se présenta devant la rade, et voulut entrer. Un des deux bricks en croisière se détacha , et lui donna chasse en lui envoyant ses bordées qui lui percèrent toutes ses voiles. Ce bâtiment se réfugia fort heureu-

sement sous la batterie de Water-Passe qui avait du gros calibre , et qui , pour la première fois , reçut l'ordre de tirer. On présuma que le gouverneur ne s'était déterminé à donner cet ordre que parce qu'il espérait que ce bâtiment serait porteur de dépêches qu'il attendait de jour en jour de Batavia. Le brick ennemi vira de bord , s'éloigna , et le bâtiment arriva à bon port. C'était le corsaire français *le Jupiter* venant de Batavia ; il avait été précédemment pris par le commodore Mitchel et ensuite repris. Le capitaine qui le commandait se nommait *Backer* , et était Hollandais ; il n'avait pour équipage que des Malais , et il offrit au gouverneur de prendre les deux bricks avant la nuit , et de les lui amener s'il voulait lui donner quelques matelots et soldats pour ses pièces ; mais il fut refusé.

Le conseil militaire s'assemblait tous les jours , et il était composé du gouverneur président , des colonels Driberg et Hugues ; du lieutenant-colonel Cheder , des majors Vaugine , Venagle , Prosalot , Hupner , et du capitaine du génie Fœnander.

On fit faire des tentes pour les batteries , afin de garantir les militaires de l'ardeur du soleil. On y fit transporter de larges et longs

couteaux (espèce de kléban) pour les Malais, en cas d'assaut.

On fit, au haut de la plaine de Gâle, des trous de loup et des abattis dans les chemins qui conduisent du bois au grand Matuaal et à côté de la Grande-Passe où ceux des environs de la ville pouvaient passer en voitures. On pratiqua dans les bois et jardins des chemins de traverse pour la communication des différens postes.

Et afin d'empêcher l'ennemi de venir par le Maraundanne ou jardin à cannelle, le major Hupner prit sur lui de faire faire un canal pour joindre les deux lacs au-dessus de l'île; mais le gouverneur qui vint le voir, lorsqu'il était à moitié fait, le considéra comme inutile et fort couteux, et le fit abandonner.

Lorsque tous les vaisseaux de transport anglais furent arrivés à Nigombo, leur armée s'avança jusqu'à *Jail*, moitié chemin de Colombo. On en donna avis au gouverneur: c'était au commencement de février 1796.

Le 5 février 1796, la compagnie du capitaine Légrevisse reçut l'ordre de se rendre sur la place d'Amsterdam à neuf heures du soir, ainsi que celle des grenadiers et deux des Malais. On leur fit distribuer des car-

touches et des pierres à fusil, et elles se rendirent à la grande garde de la porte de Delft. Le major Vaugine vint en prendre le commandement, et y joignit une compagnie de cypayes : à onze heures du soir ce petit corps de troupes sortit du fort et arriva à une heure et demie du matin à Passe Betaal, poste que l'ennemi cherchait à occuper. Le major Vaugine passa pour s'y rendre près de la Grande-Passe, delà à gauche pour gagner le bois et un sentier étroit ; il eut plusieurs ruisseaux et des abattis à traverser ; mais il ne fut pas inquiété pendant cette nuit.

Le lendemain, 6 février 1796, le major fit placer des postes le long de la rivière, et des factionnaires sur les deux rives. Le prédicant Gœffenig qui avait sa campagne à peu de distance de là, vint visiter le poste, et offrit ses services, en observant que, de la maison des Lépreux, située de l'autre côté de la rivière, on pouvait facilement les surprendre. On y mit alors douze hommes sous le commandement du lieutenant Portmann, tant pour garder ce point, que pour observer ce qui pourrait venir du côté de Matuaal. Les environs de ce dernier endroit ne sont composés que de vergers de cocotiers, gardés par des noirs.

Un quart de lieue plus loin , en remontant à la Grande-Passe , était la compagnie Tavel.

Au passage est une petite maison occupée par un caporal invalide chargé d'examiner ceux qui passent la rivière. Il a avec lui, pour les bateaux de passage , cinq pêcheurs chingulais qui prirent la fuite à l'arrivée du détachement.

Les officiers se placèrent sur le péron de la maison de Postander , et les soldats sous les arbres en face du passage. Le même jour , à trois heures après midi , le major Vaugine reçut l'ordre de rentrer au fort avec une compagnie de grenadiers et une de Malais. Il remit au capitaine Légrevisse copie de ses instructions , d'après lesquelles il devait se maintenir dans cette position , et le prévint que le capitaine Mittemann le remplacerait dans le commandement de sa compagnie. Il se rendit ensuite à Matuaal où il avait appris que l'ennemi voulait opérer un débarquement.

Le 7 février , le capitaine Légrevisse reçut l'ordre d'envoyer encore au fort un détachement de Malais pour assister à un enterrement ; et on lui envoya le même jour un officier , un sergent , un caporal et un ouvrier d'artillerie

avec six pièces de canon de fer de quatre livres, montées sur des affûts marins. On les plaça à droite et à gauche des troupes vis-à-vis de la passe. On leur fit des plates-formes de branches de cocotiers et de sable, et on construisit une cabane avec les mêmes branches pour y déposer les provisions. M. Légrevisse envoya alors une patrouille jusqu'à la Grande-Passe. Le sergent qui la commandait rapporta que les Anglais étaient de l'autre côté de la rivière. Effectivement on aperçut, dans la nuit du 7 au 8, sur ce côté, plusieurs hommes qui, avec des feux, paraissaient chercher le chemin qui conduit à l'embouchure de la rivière.

A la pointe du jour on entendit des tambours annonçant la marche de l'ennemi; dans la matinée on vit passer des cypayes qui venaient de l'embouchure de la rivière : une partie marchait en colonne. Les espions avertirent que l'ennemi venait de Nigombo avec de l'artillerie.

Le capitaine Légrevisse reçut en même temps l'ordre du gouverneur de ne point passer la rivière et de rester dans la position qu'il occupait. Dans l'après-midi on vit quatre officiers anglais qui examinaient ce poste avec

des lunettes , et dans la nuit suivante en remontant la rivière , ils firent tirer six coups de canon à travers le jardin , pensant probablement que des troupes y campaient.

Le capitaine Winkelmann du régiment de Wurtemberg se rendit de son côté à la Grande-Passe avec un fort détachement ; il établit un poste sur une grande roche située près de l'embouchure de la rivière.

Le capitaine Légrevisse devait , en cas de retraite , remonter cette rivière par les jardins jusqu'à la campagne de M. Tavel , de-là se réunir au détachement de M. Winkelmann , ou se rendre par le bois à Colombo s'il ne pouvait tenir au Matuaal où il reçut le soir l'ordre de se retirer.

Le 10 février , il plaça sa compagnie à l'entrée du bois qui conduit à Colombo. Les cypreses étaient auprès , et la compagnie des Malais à cheval sur le chemin qui conduit à Passe-Bétaal dans un jardin.

Le hameau de Matuaal était abandonné ; à cinq heures du soir l'ennemi passa la rivière à Passe-Bétaal. Le sous-lieutenant Déville , après avoir fait feu sur lui avec son artillerie , jeta ses pièces à l'eau , les canonniers se retirèrent à la Grande-Passe , et avec ce qui lui

restait, il vint rejoindre le capitaine Légrevisse.

L'ordre vint ensuite de se retirer à Courtebonne ; le capitaine Légrevisse s'y rendit par un petit sentier dans le bois, le chemin étant obstrué par des abattis ; il prit poste sur le chemin, et M. Mittemann et son détachement à l'entrée du bois qui conduit au Matuaal.

Le capitaine Winkelmann eut ordre de se retirer de la grande passe où il eût été tourné par l'ennemi ; les lieutenans Boeckmann et Vogle reçurent celui de se porter à Carvate-Breuque, et dans le cas où ils entendraient tirer le canon du côté de Matuaal, de rentrer au fort après avoir communiqué ledit ordre à M. Mittemann.

Le 11, les soldats, sans vivres, se placèrent dans quelques cabanes abandonnées, et le capitaine Légrevisse prit le commandement de M. Mittemann qui avait reçu par M. Profalot, l'ordre du gouverneur de retourner près de lui.

A midi une corvette anglaise vint très-près de terre pour examiner et sonder la baie ; le fort la laissa approcher sans tirer un coup de canon. M. Légrevisse fit alors rentrer ses troupes dans le bois pour leur éviter la

bordée du bâtiment qui n'aurait pas laissé échapper l'occasion de la leur envoyer. Après avoir louvoyé quelques heures , elle reprit le large.

Le capitaine Mittemann revint après midi avec l'ordre de se retirer dans la rue des Malabares ; son détachement s'y plaça dans un jardin entouré de murs , et près de Courtebonne. M. Légrevisse plaça le sien de manière à garder la rue , au bas de laquelle se trouve la mer , ainsi que les avenues allant à la Grande-Passe. Un soldat de sa compagnie , auquel on reprocha d'avoir quitté son poste , voulut s'en punir ou s'en justifier en se brûlant la cervelle.

Une frégate anglaise s'étant approchée des vaisseaux hollandais qui étaient en rade , MM. Houline , Pabst et Kuyper , officiers d'artillerie , tirèrent dessus , et furent mis aussitôt à la grande-garde , pour l'avoir fait sans l'ordre du gouverneur.

Un quartier-maître venant de Passe-Bétaal par la Grande-Passe , assura au capitaine Légrevisse que les Anglais avaient tous passé la rivière , qu'ils étaient au jardin du président Goeffning , et qu'ils devaient se rendre dès le soir même à Matuaal.

Le 12 , à trois heures du matin , M. Raymond , ancien lieutenant-colonel du régiment de Luxembourg , vint volontairement de Colombo avec deux compagnies malaises pour se joindre à M. Légrevisse ; celui-ci profita de ce renfort pour faire une sortie : lorsqu'il fut à l'entrée du bois il prit le sentier qui traverse ; à peine eut-il fait quelques pas qu'on lui cria *ver daw* (qui vive) ! et quoiqu'il répondit *freind* (ami) , en avançant il reçut une fusillade qui tua deux hommes de sa compagnie et plusieurs de celles des Malais ; il y eut en outre plusieurs blessés , entr'autres M. Raymond lui-même , qui eut l'os de la cuisse droite cassé ; il riposta , le feu cessa ; il envoya sur-le-champ une reconnaissance et ne put rien découvrir.

Cependant , une partie de sa compagnie et les Malais se rendaient au Matuaal en longeant la côte : bientôt après il les entendit aux prises avec l'ennemi qui y était en force ; il s'y porta aussitôt avec le reste de sa troupe ; mais l'ennemi y avait déjà pris poste , tirait à mitraille avec des pièces de campagne à travers les bois , et le capitaine Mittemann ayant refusé de le seconder , ne pouvant en outre tourner les Anglais par la droite du chemin ,

ceux-ci occupant les communications de la Grande-Passe avec des forces supérieures, ce brave officier fut forcé de se retirer sur Courteboom où le capitaine Mittemann était déjà. La position de ce dernier était mauvaise; il tournait le dos à la mer et présentait le flanc gauche au bois; il donna l'ordre à M. Légrevisse de se retirer, ayant celui de rester seul dans cette position. M. Légrevisse effectuant sa retraite par le bois, aperçut sur sa droite un détachement de Malais et du régiment de Wurtemberg qui venait de Carvate-Breuque, et qui, se portant à sa suite sur le chemin de Colombo, prit une position sur la droite: au même instant l'ennemi débusqua sur le chemin et attaqua vigoureusement les troupes de ces deux capitaines qui furent repoussés et obligés de se retirer jusqu'à la porte des Caymans, ayant été abandonnée par les cypayes; ils furent très-heureux que l'ennemi se fût contenté de prendre poste à Courteboom. Telle fut l'unique affaire un peu sérieuse qui eut lieu avant la reddition de Colombo.

M. Légrevisse trouva à la porte des Caymans, pour être sous ses ordres et le soutenir si l'ennemi s'approchait, trois compagnies du bataillon national, les grenadiers, les compa-

gnies des capitaines Thirback et Hoyer, ainsi qu'un détachement d'artillerie. Il plaça ces troupes à toutes les avenues, aussi bien que son artillerie, et son détachement particulier au bord de la mer dans une ancienne batterie des Portugais, quoiqu'à moitié démolie. Peu après, le lieutenant colonel Cheder vint prendre le commandement de ces troupes. Néanmoins l'ennemi s'assemblait en force à Courteboom à leur vue.

Le capitaine Légrevisse reçut l'ordre, à midi, de rentrer dans la place avec son détachement, et successivement le reste des troupes reçut le même ordre. On ferma ensuite la porte des Caymans, et on y mit une garde malaise.

Le 13, toutes les portes du fort furent fermées, et les ponts levés. La compagnie Légrevisse fut chargée de garder le ravelin de la porte de Delft.

M. Sluysken, directeur de Surate, revenu à Colombo pour rétablir sa santé, écrivit au colonel Stuart, commandant l'armée anglaise, pour avoir la permission de sortir du fort avec sa famille. Elle lui fut accordée, et il se retira dans une campagne sur le chemin de la Grande-Passe. M. Stuart fit offrir en même temps la

même permission aux dames et particuliers qui désireraient en profiter , et leur promit des sauves-gardes ; mais personne ne l'accepta.

L'ennemi vint alors se poster dans la rue des Malabars , vis-à-vis de la vieille batterie portugaise , à Volsendanne , à la Dessavonie , et au-dessus du lac.

Le capitaine Légrevisse fut chargé de la défense depuis la barrière du ravelin de la porte de Delft , jusqu'au moulin à poudre à la porte de Rotterdam. Il y avait à la barrière , des canonniers commandés par un officier , ainsi qu'au ravelin , à la bonnette du chemin couvert du moulin à poudre , et au moulin à poudre même.

On jeta de toutes les batteries et du corps de la place , des pots à feu pendant toute la nuit , pour savoir ce qui se passait sur l'esplanade , dans la basse ville et dans la rade. Un fort détachement de cypayes , commandé par un sergent européen , fit une patrouille dans la basse ville ; il eut ordre d'aller jusqu'à la porte des Caymans. Il sortit par un pont volant , communiquant du ravelin au chemin couvert du moulin à poudre. D'autre part , les Anglais communiquèrent toute la nuit de

leurs vaisseaux à Courteboom ; ils avaient allumé des feux le long de la côte.

Le 14 février, à une heure après midi, un officier ennemi (le major Agneau *), vint en parlementaire à la porte des Caymans. On en prévint le gouverneur, qui y envoya en voiture son adjudant-général le major Prosalot, lequel revint avec l'officier anglais, précédé d'un sous-officier portant le pavillon parlementaire, et d'un tambour. On tint conseil l'après-midi, et le parlementaire s'en retourna le soir. Le bruit courut dès ce moment qu'il y avait une suspension d'armes pour quelques jours. En effet, les portes restèrent ouvertes, et sortait qui voulait jusqu'à celle des Caymans; aussi partie des Maures de l'artillerie, et de ceux qu'on avait formés en bataillon, en profitèrent pour désertter, sous prétexte d'aller voir leur famille.

Le 16 février, à six heures du matin, toutes les troupes, pensant, avec raison, qu'elles étaient trahies, voulurent se révolter. Plusieurs coups de fusils partirent du quartier de Rotterdam, où étaient deux compagnies

* On observera que c'est le même qui vint parlementer aussi heureusement pour amener le colonel Menron et son régiment.

de Wurtemberg. On en tira ensuite de plusieurs autres points du fort , et notamment des casernes de la Porte d'Eau , où étaient les Malais et les Chingulais. Ces coups étaient tous dirigés sur la maison du gouverneur Van-Angelbeck. Dans le même moment, le capitaine Légrevisse , qui avait reçu l'ordre de se rendre avec sa compagnie à la grande-garde , reçut contre-ordre , attendu qu'on rendait la forteresse aux Anglais ; ce qui s'effectua à dix heures du matin.

C'est ainsi que fut livrée la place de Colombo, principale forteresse de l'île de Ceylan. Toutes les troupes étaient tellement indignées contre le gouverneur, que si le colonel anglais ne lui eût envoyé un détachement en sauve-garde, le feu sur sa maison, et même dans l'intérieur du fort, n'eût pas cessé, et il en eût certainement été la victime.

Au reste, ce gouverneur eut plus tard, lui-même, horreur de sa trahison, et il s'en punit en se brûlant la cervelle quelque temps après.

Les conditions de la capitulation furent, que la garnison sortirait avec les honneurs de la guerre, armes et bagages, tambour battant, mèches allumées, drapeau déployé ;

qu'elle conserverait son artillerie, qui la suivrait, et que le port d'armes serait accordé aux officiers.

En conséquence, toute la garnison s'assembla sur la place d'Amsterdam, sortit du fort par la porte de Delft, et mit bas les armes sur l'esplanade. Toutes les portes du fort restèrent ouvertes, et les officiers eurent la liberté d'y rentrer. Les soldats anglais-européens logèrent dans les quartiers, les cypayes dans les rues, les officiers sous des tentes et sur les pérons des maisons.

Le lendemain 17, le colonel Driberg conduisit tous les officiers de la garnison hollandaise chez le colonel Stuart, qui logeait chez le gouverneur. Ce colonel anglais les prévint qu'ils partiraient dès le 20 suivant pour Madras; que deux vaisseaux seraient prêts à cet effet, l'un pour les troupes nationales, l'autre pour le régiment de Wurtemberg.

Le lieutenant-colonel Raymond, mort la veille, de sa blessure, fut enterré avec tous les honneurs militaires.

M. Hupner, et un autre officier d'artillerie, furent nommés commissaires pour la reddition des armes.

Les Candiens, au nombre de trois ou qua-

tre mille , se trouvèrent le 16 au matin , à la Grande-Passe , sur la rive droite de la rivière. Ils envoyèrent offrir leurs services aux Anglais ; mais le colonel Stuart leur répondit qu'il n'avait pas besoin d'eux, et leur défendit de passer la rivière.

Le 17, les ambassadeurs du roi de Candi vinrent féliciter ce colonel. La troupe prit les armes pour les recevoir , et l'artillerie les salua en entrant et en sortant ; mais malgré ces honneurs , ils se plaignirent qu'on ne les accueillait plus comme faisaient les Hollandais. M. Stuart , qui les reçut au gouvernement , sans aucune cérémonie particulière , leur répondit qu'ils devaient s'en contenter, que c'était l'usage anglais. Ils se retirèrent peu satisfaits , et principalement de ne pas avoir reçu de présens.

Le 21 février les troupes hollandaises s'embarquèrent , et mirent à la voile dans la nuit du 21 au 22. On envoya quelques jours après les Malais à Tuticorin , et de-là , par terre , jusqu'à Madras.

Les matelots furent dirigés sur Bombay,

*Troupes nationales embarquées à bord de
l'Épaminondas, vaisseau hollandais.*

47 Officiers, tant d'infanterie que d'ar-
tillerie et chirurgiens.

414 Sous-officiers et soldats.

461

*Régiment de Wurtemberg, à bord de l'Anna,
vaisseau particulier.*

13 Officiers, dont le major Venagel.
Sous-officiers et soldats.

Ces deux bâtimens furent escortés par la
frégate *la Bombay*, de Bombay.

Le vaisseau *l'Anna* coulait bas d'eau; les
pompes pouvaient à peine suffire; on le laissa
aller en avant; il arriva le 12 mars, et *l'Épa-
minondas* n'arriva que le 25 suivant.

*ÉTAT des Pièces de Canon placées sur les Ouvrages intérieurs et extérieurs
du Fort de Colombo.*

Hors de l'Enceinte du Fort.

En dehors de la barrière qui conduit à la basse ville	2	pièces de fonte du calibre de 4 l.
En dedans au-dessus du nouveau corps-de-garde	2	<i>idem</i> 18 liv.
Le ravelin entre Delft et Horn	10	de fer de 6 liv.
Vis-à-vis du lac, chemin du magasin à poudre . . .	3	<i>idem</i> 18 liv.
Sur la demi-lune du moulin à poudre	13	<i>idem</i> de 8 et 6 liv.
Sur la flèche à la barrière de la porte de Gâle	4	<i>idem</i> de 18 et 12 liv.
Sur la batterie en avant de ladite porte	4	<i>idem</i> de 12 et 8 liv.
Entre Enkhuisen et Briel, camp des Malais	4	de fonte de 2 liv.
En avant de la porte d'Eau.	4	de fer de 2 liv.
Vis-à-vis du pont de Débarquement.	4	<i>idem</i> de 4 liv.
Sur le bastion de Baeltenbourg.	18	de fonte de 24 liv.
Au Water-Passe.	16	de fer et fonte de 18 et 12 liv.
	<u>84</u>	

(218)

Enceinte du Fort.

Sur les bastions	{ de Leyden 27	de fer et de fonte de 6, 18, 24, et 1 obusier.
	{ de Delft. 23	de fer de 8 et 24.
Sur les bastions	{ de Horn. 28	de fer de 3, 8, 12, 18, 24, et 5 mortiers.
	{ de Rotterdam 26	de fer de 6, 8, 18, et 5 mortiers.
	{ de Middelbourg 18	de fer de 18, 3 mortiers, 1 obusier.
Fausse baie de Middelbourg.	33	de fer de 3, 6, 12 et 24, et 6 pièces de réserve.
Batterie de Klippenbourg	10	de fer de 8, et 12.
Bastion d'Enkhuisen	7	de fer de 6, 8, et 18.
Bastion de Briel	10	de fer et de fonte de 2 et 24.
Hangenhock.	6	de fer de 3 et 6.
Bastion de Zeebourg	9	de fer de 6 et 12.
Bastion d'Amsterdam	10	de fer et fonte de 8.
Courtine en devant du gouver- nement	9	de fer de 1 et 2.
	<u>216</u>	
Hors de l'enceinte	84	
Total	<u>300</u>	

(219)

Les mortiers à la Coëhoorn, pour jeter des grenades, étaient placés sur Leyden, Hoorn, Delft, Middelbourg, Briel, Baeltenbourg et sur la courtine en avant du gouvernement.

Plus 16 pièces de différens calibres en réserve à l'arsenal.

Les magasins à poudre étaient très-bien approvisionnés, quoiqu'il s'en trouvât beaucoup d'avariés.

Il y avait à l'arsenal des armes d'infanterie pour trois fois autant de garnison.

ÉTAT de la garnison de COLOMBO dans l'île de Ceylan, lors de sa Reddition aux Anglais, le 16 février 1796.

ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL.

Van-Angelbeck, gouverneur; *Driberg*, colonel, commandant en chef; *Scheder*, lieutenant-colonel; *Vaugine*, major; *Profalot*, major et adjudant-général; *Driberg*, capitaine-major de place; *Caper*, lieutenant-adjudant de bataillon; *Hopel*, lieutenant et adjudant du gouverneur; *Dégé* et *Scheder*, sous-lieutenans, adjudans de place; et *Wolkers*, chirurgien-major de bataillon.

(220)

Troupes nationales.

Compagnie de Grenadiers.

Capitaine *Frantz*, 2 lieutenans, un sous-lieutenant, un aide-chirurgien, et 90 sous-officiers et soldats.

Fusiliers.

1 ^{re} compag ^e ,	capitaine <i>Légrevisse</i> . . .	2	lieut.	2	sous-lieut.	1	aide-chirurgien et	93	sous-officiers et sold.
2 ^e	<i>Thierbach</i> . . .	1		2		1		115	
3 ^e	<i>Hoyer</i>							92	

Plus, attachés à la compagnie des grenadiers, un tambour-major, sergent, un prévôt, un maître de musique, caporal; et neuf musiciens.

Régiment de Wurtemberg.

ÉTAT-MAJOR. — *Van-Hugues*, colonel; *Venagel*, major; *Hoffmann*, lieutenant-adjudant; *Franck*, chirurgien-major; *Stalinger* et *Bleshe*, cadets-porte-drapeaux; un tambour-major, caporal; un maître de musique, sergent; et onze musiciens.

Compag^e colonelle. . . capitaine-lieutenant, *Reitzenstein*, 1 lieut. 2 sous-lieut. 97 sous-officiers et soldats.

major	capitaine-lieutenant, <i>Halovax</i>	1	2 *	78
des fusiliers, capitaine,	<i>Winkelmann</i> , 1	2		78

* Dont l'adjudant du gouverneur *Stekel*.

1^{er} Bataillon de Malais, commandé par le capitaine *Lamotte*.

Un aide-chirurgien.

1 ^{re} comp ^e	<i>Driberg</i> , lieut.-com.	1	serg. drelmester,	<i>Kaping</i> , maj. et cap.	1	lieut.	1	s.-lieut.	99	s.-off. et sold.
2 ^e	<i>Boegman</i> , lieut.-com.	1		<i>Nolloyaija</i> , capit.	1		1		84	
3 ^e	<i>Schmith</i> , s.-lieut.-com.	1		<i>Singationa</i> ,	1		1		86	
4 ^e	<i>Mollée</i> . . . lieut.-com.	1		<i>Singajouda</i> ,	1		1		86	
5 ^e	<i>Vogel</i> . . . lieut.-com.	1		<i>Toedacvilyaija</i> ,	1		1		53	

2^e Bataillon de Malais, commandé par le capitaine *Dobrig*.

1 ^{re} comp ^e	<i>Willemborg</i> , s.-lieut.-com.	1	serg. drelm.	<i>Singasarie</i> , capitain.	1	lieut.	1	s.-lieut.	et 87	s.-off. et sold.
2 ^e	<i>Pellegrin</i> . . . lieut.-comm.	1		<i>Boukiis</i> ,	1		1		81	
3 ^e	<i>Delille</i>	1		<i>Laij</i>	1		1		97	

(221)

4 ^e comp ^e , Graimont . . .	lieut.-comm. 1 serg. d'adm. Singagouna, capit.	1 lieut. 1 s.-lieut. et 67 s.-off. et sold.
5 ^e Stroop . . .	1 Wirakousouna,	1 1 55
6 ^e Heyde . . .	1 Bingalaxana,	1 1 91

Bataillon de Cypayes, commandé par le Capitaine Pannenberg.

1 ^{re} compag ^e , Frick . . .	sous-lieut.-comm. 1 capor. d'admester. 1 capit. 1 lieut. 1 s.-lieut. 61 s.-off. et sold.
2 ^e Otto 1 1 1 48
3 ^e Golstein . . .	1 serg. d'admester . 1 1 1 82
4 ^e Olivier 1 1 1 83
5 ^e Axen . . .	1 serg. d'admester . 1 1 1 76
6 ^e Vauderverff 1 1 1 91
7 ^e Vandelbock . . .	1 serg. d'admester . 1 1 1 80

(222)

Bataillon des Maures, commandé par le Capitaine Beem.

1 ^{re} compag ^e , Brahé . . .	lieutenant-comm. 1 serg. d'admester . 1 capit. 1 lieut. 1 s.-lieut. 94 s.-off. et sold.
2 ^e Kneyser . . .	1 1 1 1 81
3 ^e Van Essen . . .	1 1 1 1 72

ARTILLERIE.

Hupner, major-commandant; Proberg, capitaine-aide-major; Tresseler, sous-lieutenant-adjutant; Stekler, sous-lieutenant-adjutant; Aleps, lieutenant à l'arsenal, et un aide-chirurgien.

1 ^{re} compag ^e , Schreuder, capit.	2 lieut. 3 s.-lieut. 42 s.-off. et sold. 30 marins. 5 ouvriers. 28 maures.
2 ^e Erhard . . .	2 3 44 20 6 34
3 ^e Buerok . . .	2 5 41 29 6 38
4 ^e Lagarde . . .	2 4 42 29 4 32

GÉNIE.

Fænander, capitaine-commandant; Dupéron, capitaine-lieutenant; Luzon, *idem*; Walberg, sous-lieutenant; Ulembeck, Chevalier, Hernian et Welsing, cadets; Keller, sergent chargé des manœuvres.

Invalides.

Heicom, lieutenant-commandant, et 43 officiers et soldats.

Pour la Découverte.

Van Mitemann, capitaine-commandant et 500 Chalias.

Commissaire des vivres.

Van Stroue, capitaine, et Jonson, sous-marchand.

A la Chambre d'Armes.

Nette et Deméré, capitaines.

Chirurgiens-Majors pour la Place, sous les ordres de celui de Bataillon.

Pool, Switz et Heyden.

Plus trois compagnies de Chingulais de 100 hommes chacune, dépendantes de Dessave, et un caporal européen par compagnie.

En outre, il y avait une compagnie formée par les écrivains, et deux de bourgeois.

(223)

*NOTES particulières sur les postes militaires ,
l'organisation et la solde des troupes de
l'Inde au service de la Compagnie des Indes
hollandaises.*

Tous les invalides des bataillons ou de l'artillerie étaient mis à la Dessavonie pour garder les magasins en-dehors de la place ou dans les différens petits postes qui dépendaient du Dessave dans le département du Colombo ; du capitaine de la côte dans le district de Gâle, et du Dessave dans la Dessavonie de Mature. Ce service ne regardait ni le colonel commandant à Colombo, ni le major commandant à Gâle.

Trinquemalaye n'était qu'un poste militaire où tout dépendait du major qui y commandait : lorsqu'il y avait des détachemens, soit de troupes indiennes ou européennes, ils dépendaient des chefs de district.

Les troupes malaises étaient toutes sur le même pied, et les compagnies de cent hommes au complet.

Elles étaient composées d'un major de leur nation, capitaine de la première compagnie; d'un officier européen commandant, et un sergent ou caporal pour l'instruction; un capitaine, un lieutenant, un sous-lieutenant indien; six sergens, six caporaux, deux tambours, un fifre et quatre-vingts fusiliers.

Le major malais avait 50 rixdalers * par mois, le capitaine 25 rixd., le lieutenant 18 rixd. et 19 s.; le sous-lieutenant 15 rixd., le sergent 7 r., le caporal 5 rixd. et 7 s.; les soldats 4 rixd. et 7 s. Ils pouvaient avoir un drapeau, mais à leurs frais.

Les commandans des compagnies étaient chargés de la réparation des armes, et recevaient pour cet objet 15 rixd. par mois comme ceux des troupes européennes. Ceux des bataillons étaient chargés de l'habillement, et recevaient *l'opium* dû aux compagnies, le distribuaient aux capitaines malais, et ceux-ci à leurs soldats.

Chaque officier européen, commandant une compagnie de troupes indiennes, recevait, outre sa paye, 10 rixd. par mois.

Les invalides n'avaient que 2 rixd. 39 s. et

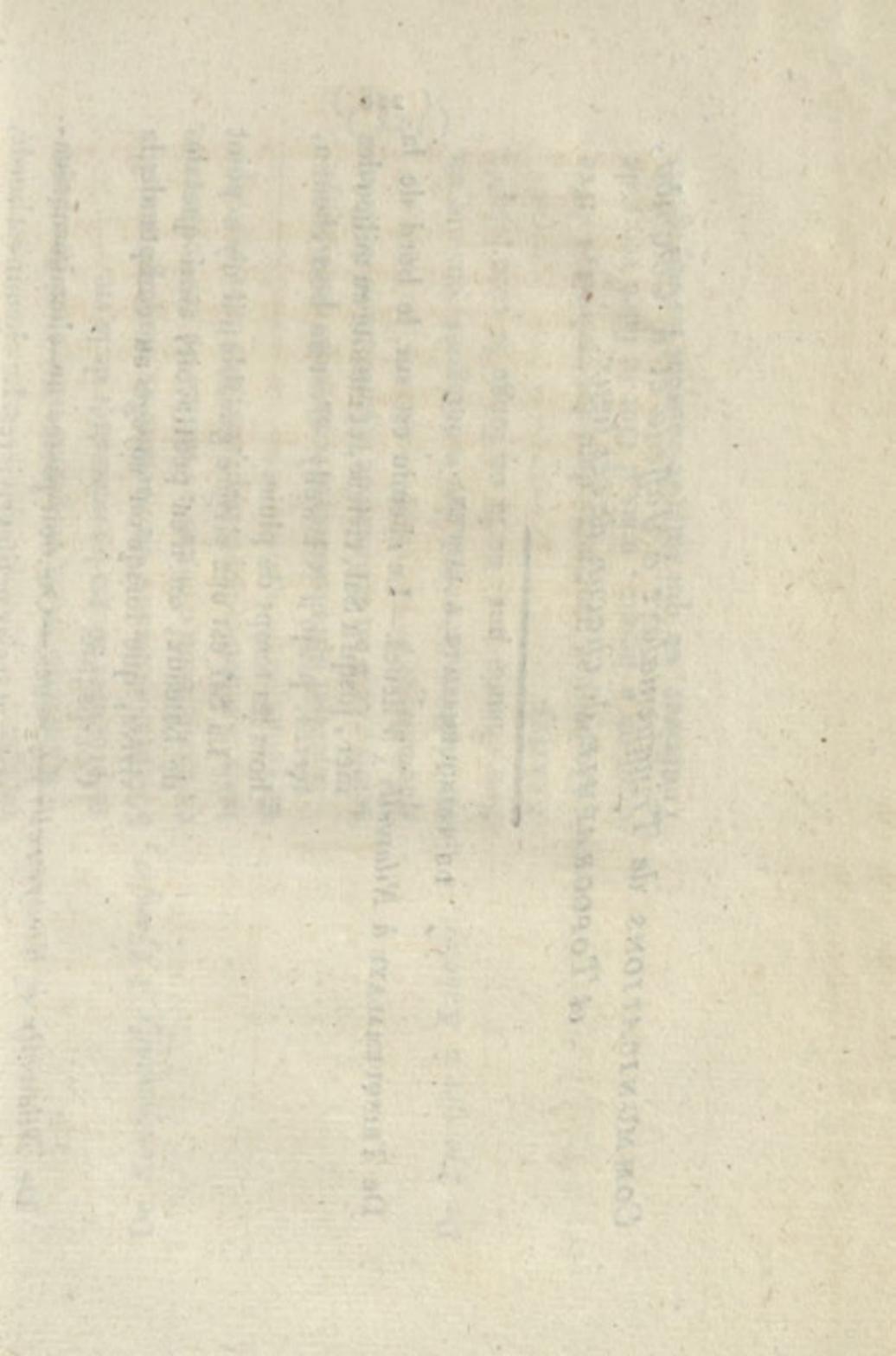
* La rixdaler à 48 sous.

quarante livres de riz comme toutes les autres troupes.

Les capitaines des bataillons avaient par mois 80 florins ; et, après cinq ans, 100 florins ; les capitaines-lieutenans 60 florins, le lieutenant 50 florins, le sous-lieutenant 40 florins, et le sergent 20 florins.

Le florin était à 15 sous de Hollande.

Nota. L'on n'a rien changé à l'organisation des troupes malaises et maduriennes à Batavia, dans tout le Javan ni aux Moluques.



COMMUNICATIONS de Trinquemalaye à Jaffena et à Colombo,
et TOPOGRAPHIE de chacun de ces lieux.

DE TRINQUEMALAYE A JAFFENA.

De TRINQUEMALAYE à Nilawelly, 3 lieues.—Le chemin est sur le bord de la mer, jusqu'à Sal, rivière, et ensuite au milieu des terres, jusqu'à Nilawelly. C'est un bon chemin, hors les temps de pluie. (225)

La Sal est une rivière guéable; il n'y a point de bateaux, on n'en peut avoir, ainsi que des vivres, que lorsqu'on voyage au compte de la Compagnie.

De Nilawelly à Koutyewally, 4 lieues.—On doit passer un chemin marécageux et treize petites rivières. Le chemin est bordé, à droite et à gauche, de montagnes; et dans les

temps de pluies il est peu praticable, étant submergé.

Koutyewally est un grand village où l'on peut se procurer toutes les nécessités de la vie.

De Koutyewally à Tjerejer, 5 lieues.—Chemin de rochers et montagneux. Il en existe bien d'autres au milieu de ces rochers, mais ils sont très-bas et impraticables dans les temps de pluie.

Tjerejer offre les mêmes ressources que Koutyewally, et c'est la limite de la juridiction de Trinquemalaye. (229)

De Tjerejer à Kokeley, 7 lieues.—Premièrement des montagnes, ensuite un bon chemin uni: de là on longe la côte jusqu'à Kokeley.

On peut se procurer, dans cet endroit, tout ce dont on a besoin, mais il faut le faire venir de l'intérieur, ce qui retarde souvent les voyageurs

pendant deux ou trois heures. A Kokeley on passe une rivière.

De Kokeley à Alambiel, 8 lieues.—Chemin de sable dans les terres, mais peu éloigné de la mer. On traverse une montagne qu'on nomme la *Montagne Rouge*; une demi-lieue après, on trouve la rivière des Caymans, qu'il faut passer à gué, et où il y a trois et quatre pieds d'eau.

Alambiel est pourvu de toutes les denrées et autres provisions nécessaires aux voyageurs : il y a une église catholique.

D'Alambiel à Mouletivou, 4 lieues.—Chemin de sable uni, peu éloigné de la côte. On trouve en cet endroit des vivres, mais point d'eau; les habitans ne boivent que de l'eau saumâtre ou de pluie. Néanmoins ils en vont quelquefois chercher de la bonne dans l'intérieur, avec leurs bambous.

De Mouletivou à Matèle, 5 lieues.—Le chemin est uni et longe les bords du lac Salé : on doit passer une petite rivière sur laquelle est un pont de rocher, fait par la nature.

Matèle est sur le bord de la mer; on peut s'y procurer des vivres.

De Matèle à Tjoude-Kolon, 5 lieues.—Chemin uni, longeant également le lac Salé qu'on traverse à gué, et à la suite duquel on passe un bois fort épais; et de là on gagne le bord de la mer jusqu'à Tjoude-Kolon, où l'on peut se procurer toute espèce de provisions.

Ce village, Tjerejer, et les endroits ci-dessus intermédiaires, appartiennent à la juridiction de la Vannie.

De Tjoude-Kolon à Passen, 7 lieues.—Chemin uni, longeant encore le lac Salé, et très-mauvais dans les temps de pluie.

Passen est un village abondamment pourvu.

A moitié chemin, commence la juridiction de Jaffena.

De *Passen à Tjave-Tijerie*, 8 lieues. — Chemin de sable uni, pendant lequel on côtoie le lac. On trouve trois villages sur la route.

Tjave-Tijerie est à une demi-lieue de la côte: on peut s'y procurer tout, car c'est le grand basar de Jaffena.

De *Tjave-Tijerie à JAFFENA*, 4 lieues. — Le chemin est uni, mais tout sable et pierres. On traverse cinq villages. Près Jaffena, on passe le lac Salé à un gué qui a un pied et demi à deux pieds d'eau.

On trouve sur ce chemin des puits dont l'eau est assez potable.

Tous les habitans de ce pays, depuis Trinquemalaye, sont des Malabars.

COMMUNICATIONS DE TRINQUEMALAYE A COLOMBO.

De TRINQUEMALAYE à *Kokeley*, 19 lieues. — Comme ci-dessus.

De *Kokeley à Wanne-Kolon*, 5 lieues. — Chemin uni, et tellement sec, qu'on ne peut y avoir de l'eau que pendant les pluies qui le submergent. Des deux côtés de ce chemin sont des bois fort épais et déserts.

On ne trouve aucune subsistance à Wanne-Kolon. Il faut se pourvoir de tout à Kokeley.

De *Wanne-Kolon à Anne-Tewemadou*, 7 lieues. — Même chemin que le précédent. On trouve quelques vivres à Anne-Tewemadou.

D'*Anne-Tewemadou à Blankolon*, 5 lieues. — Chemin marécageux, uni et plein de sable, toujours au milieu des bois.

On ne trouve rien à Blankolon, pas même de l'eau.

De *Blankolon* à *Panneganne*, 7 lieues. — Chemin marécageux, très-mauvais ; la plus petite pluie le rend impraticable.

On trouve des vivres dans ce dernier endroit.

De *Panneganne* à *Wirtettivou*, 9 lieues. — Même chemin jusqu'à *Wirtettivou*, où l'on peut se procurer des subsistances. Il y a cependant, avant d'arriver à *Wirtettivou*, un bout de chemin en sable.

On rencontre au milieu du chemin un village, mais les Malabars qui l'habitent sont si pauvres, qu'on ne peut se procurer quoi que ce soit.

Tous les chemins depuis *Kokeley* sont très-dangereux, à cause des bêtes féroces ; aussi n'y peut-on point voyager la nuit.

De *Wirtettivou* à *Mantotte*, 4 lieues. — Chemin bon et uni ; il y a peu de bois.

Mantotte est bien approvisionné.

De *Mantotte* à *Arippe*, 4 lieues. — Chemin bon jusqu'à la rivière la *Mousselle*, qui a trois, trois et demi et quatre pieds d'eau au gué où on la passe (on trouve des naturels qui l'indiquent).

De cette rivière à *Arippe* le chemin est de sable.

Depuis *Wanne-Kolon* jusqu'à *Arippe*, ce pays est de la juridiction de la *Vannie*, et habité par des Malabars.

En se détournant on peut passer par *Manaar*, où l'on trouve des vivres. *Manaar* est chef-lieu de juridiction ; *Mantotte* en dépend.

De *Manaar* à *Arippe*, 5 lieues. — Le chemin est bon ; il faut passer trois petites rivières près d'*Arippe* ; elles sont quelquefois assez fortes. On doit avertir si l'on veut avoir des *tonnis*.

Arippe est un petit village où l'on peut séjourner, et où l'on trouve poules, œufs, cabris et lait.

D'*Arippe* à *Mondrekan*, 6 lieues. — On suit la côte pendant une lieue de chemin sablonneux. On traverse ensuite un bois dans le-

quel il y a beaucoup de boues dans la saison des pluies.

On peut loger en ce village, et s'y procurer, comme à Arippe, les mêmes provisions.

Les naturels de ce pays sont très-méchans.

De Mondrekan à Pamporipo, 6 lieues. — On passe par le bois; le chemin n'y est mauvais que dans la saison des pluies; mais dans les temps secs on ne peut pas s'y procurer d'eau pour boire. Plusieurs montagnes qu'on est obligé de traverser, exigent des coulis pour les voitures. (256)

On trouve à Pamporipo de bons logemens et des vivres.

Depuis Arippe jusqu'à Pamporipo, le pays est de la juridiction de la Manaar.

Tous les habitans, depuis Manaar jusqu'à Colombo, sont Chingulais (naturels de l'île de Ceylan).

De Pamporipo à Puttang, 13 lieues. — On passe par le bois. On trouve de temps à autre dans le chemin de l'eau et de la boue. On traverse trois rivières, et il faut faire avertir pour avoir des tonnis.

Il y a dans les bois des éléphants, des tigres et des ours; ce qui oblige de prendre des guides depuis Arippe.

Le chemin est très-étroit, et on n'y est pas en sûreté, lorsqu'on voyage la nuit, et qu'il ne fait pas clair de lune; cependant les coulis ne marchent pas le jour à cause de la chaleur. (257)

On part ordinairement à trois heures après midi, et l'on arrive le lendemain matin. Il faut presque deux heures pour faire une lieue.

Puttang est un petit fort où l'on trouve tout ce qui est nécessaire à la vie.

De *Puttang* à *Antipanes*, 6 lieues. — Le chemin continue dans les bois, et à être boueux. On y rencontre des éléphants.

Comme il y a une rivière à passer, il faut un tonnis.

Antipanes est un logement pour les naturels. On y trouve des vivres.

Le pays depuis Pamporipo jusqu'à Antipanes, est de la juridiction de Puttang.

D'*Antipanes* à *Chileau*, 5 lieues. — Le chemin est de sable, et suit le bord de la mer. Il y a deux rivières à passer, qui exigent des tonnis.

Chileau étant le chef-lieu d'une juridiction, on y trouve toute espèce de provisions.

De *Chileau* à *Nigombo*, 9 lieues. — Chemin de sable où les voitures peuvent

passer; il y a également une rivière, qui exige des tonnis.

A moitié chemin est un gîte pour les naturels, que l'on nomme *Marreville*, et où l'on ne peut s'approvisionner de vivres.

Nigombo est un poste militaire qui offre aux voyageurs les mêmes ressources que Puttang et Chileau.

De *Nigombo* à *COLOMBO*, 7 lieues. — Bon et beau chemin, et deux rivières à passer.

On stationne ordinairement au village de Jaelle, situé à moitié chemin, où il y a un basar, et où l'on se procure tout ce que l'on peut désirer.

Das ist die erste, die ich von dir habe.

Es ist ein sehr schönes Stück, das ich dir mit großer Freude
schicken möchte, wenn ich es nicht so eilig hätte.

Ich bin dir sehr dankbar für die
Gabe.

Ich hoffe, du wirst es
gern annehmen.

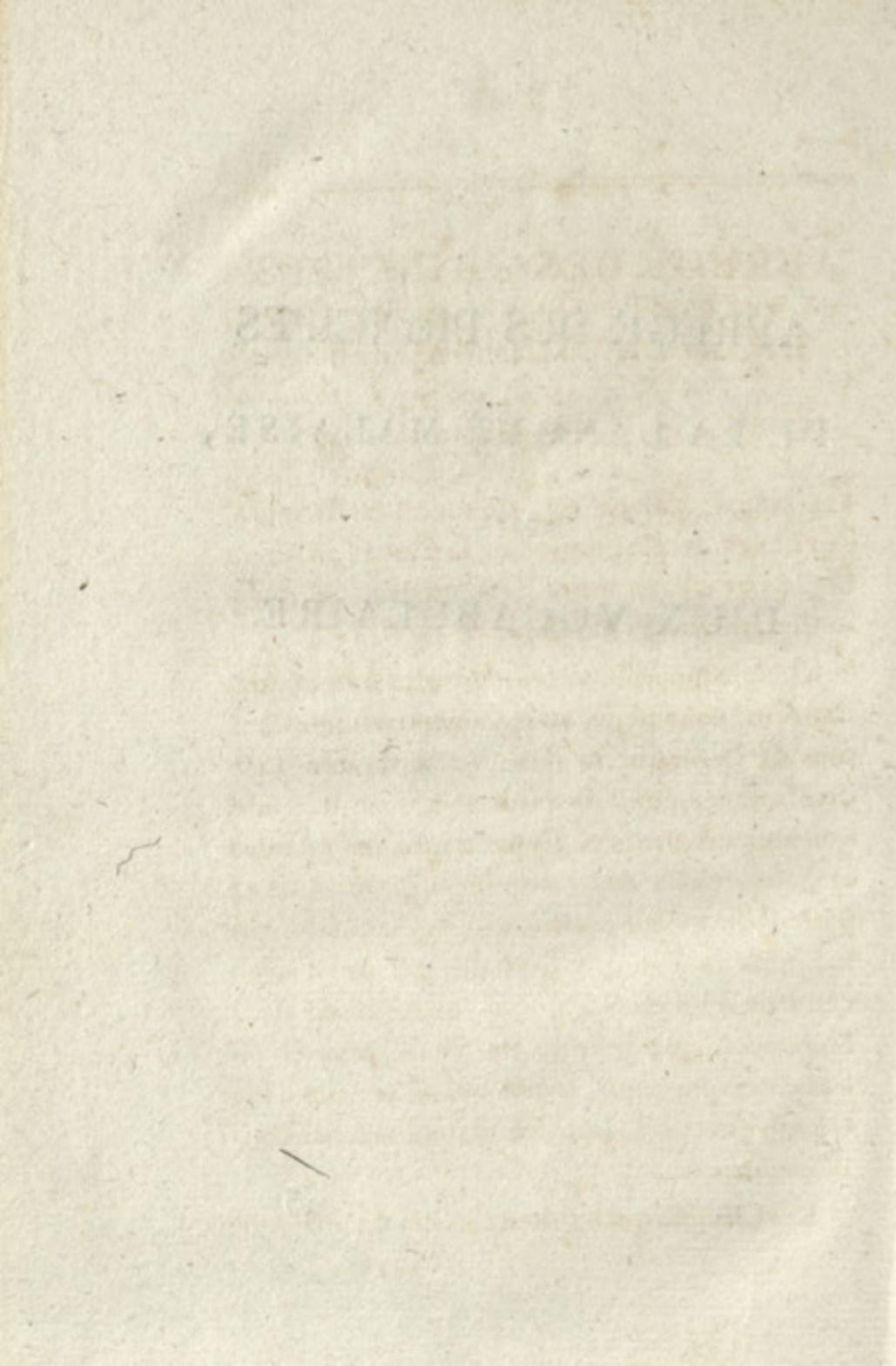
Ich bin dir sehr dankbar für die
Gabe.

Ich hoffe, du wirst es
gern annehmen.

Ich bin dir sehr dankbar für die
Gabe.

Ich hoffe, du wirst es
gern annehmen.

ABRÉGÉ DES PRINCIPES
DE LA LANGUE MALAISE,
SUIVI
D'UN VOCABULAIRE.



ABRÉGÉ DES PRINCIPES

DE LA LANGUE MALAISE.

LA langue malaise est, de toutes les langues orientales, la plus douce et la plus répandue. On la parle dans tout l'Est de l'Asie, et dans les îles des mers du Sud.

Chaque peuple de ces contrées a bien son dialecte particulier, mais ils dérivent presque tous de la langue malaise, excepté dans l'île de Madure, dont les naturels ont un langage qui leur est propre. Cependant, les princes et patis, chefs des campongs, entendent et parlent le malais, ainsi que les naturels qui habitent la côte, et ont des relations avec ceux de l'île de Java. On trouve aussi dans l'intérieur une infinité de Maduriens et de Sammanapps, qui, ayant été au service de la Compagnie des Indes hollandaises, le connaissent.

Les Chinois qui habitent les îles de la Sonde,



ceux de Canton et de la côte de ce vaste empire, parlent aussi le malais.

J'ai donc cru utile de publier à la suite de ce journal quelques principes de cette langue, et un petit vocabulaire, pour faciliter aux voyageurs les moyens de communiquer avec les habitans de ces pays.

J'ai écrit les mots malais tels qu'un Français doit les prononcer. Ainsi, les Hollandais prononçant *oe* comme *ou*, j'ai écrit *ou*. Exemple, *moesien*, le temps, *MOUSIEN*; *toelies*, écrire, *TOULIES*, etc.

Le *j* se prononce comme *i*. Exemple : *tijeribou*, *mille*, prononcez *tiieribou*.

Les mots terminés par *m*, *n*, *t*, se prononcent comme s'il y avait un *e* après. Exemples : *touan*, *seigneur*; *liat*, *voir*; *malam*, *soir*; prononcez *touane*, *liate*, *malame*, etc.

PRINCIPES GÉNÉRAUX.

DÉCLINAISONS.

Les Malais n'ont point d'article qui distingue le pluriel. C'est le même que pour le singulier, en observant de répéter deux fois le mot décliné. Ainsi, l'on dit : *les seigneurs, touan, touan ; des seigneurs, darie touan, touan ; aux seigneurs, akan, ou pada touan, touan ;* ainsi de suite.

EXEMPLES.

NOMS.

Singulier.

FRANÇAIS.	MALAIS.
<i>N.</i> un seigneur,	Satou touan.
<i>G.</i> du seigneur,	Darie touan.
<i>D.</i> au seigneur,	Akan <i>ou</i> pada touan.
<i>A.</i> le seigneur,	Kapada touan.
<i>V.</i> ô seigneur,	Aï touan.
<i>Ab.</i> du seigneur,	Darie pada touan.

Pluriel.

FRANÇAIS.		MALAIS.
N. les	} seigneurs.	De même que ci-dessus, en répétant une seconde fois le mot <i>touan</i> .
G. des		
D. aux		
A. les		
V. ô		
Ab. des		

PRONOMS.

<i>Sing.</i> Je ou moi,	Akou, goa, beta.
Tu,	Ankou, lou.
Il, elle,	La, dia.
<i>Plur.</i> Nous,	Kaniou, kita orang.
Vous,	Kaniou, lou orang.
Ils, elles.	La, dia orang.

Le mot *orang* signifie *homme*. Les Malais sont dans l'usage d'ajouter aux trois personnes du pluriel des pronoms personnels.

Les pronoms *goa, lou, dia, kita orang, lou orang* et *dia orang*, sont employés devant les verbes.

VERBES.

Je ne connais dans la langue malaise que quatre modes, l'infinitif, l'indicatif, l'impératif et le subjonctif; et trois temps, le présent, le parfait et le futur.

L'infinitif s'emploie dans tous les temps, et

ne varie jamais. On ne distingue les temps que par les pronoms, et les deux verbes auxiliaires *souda* (avoir) qui exprime le parfait passé, et *nanti* (attendre) qui exprime le futur.

EXEMPLE.

INFINITIF.

FRANÇAIS.	MALAIS.
Voir,	Liat.

INDICATIF *présent.*

Je vois,	Goa liat.
Tu vois,	Lou liat.
Il voit,	Dia liat.
Nous voyons,	Kita orang liat.
Vous voyez,	Lou orang liat.
Ils voient,	Dia orang liat.

Parfait.

J'ai vu,	Goa souda liat.
Tu as vu,	Lou souda liat.
Il a vu,	Dia souda liat.
Nous avons vu,	Kita orang souda liat.
Vous avez vu,	Lou orang souda liat.
Ils ont vu,	Dia orang souda liat.

Futur.

Je verrai,	Goa nanti liat.
Tu verras,	Lou nanti liat.

FRANÇAIS.	MALAIS.
Il verra,	Dia nanti liat.
Nous verrons,	Kita orang nanti liat.
Vous verrez,	Lou orang nanti liat.
Ils verront,	Dia orang nanti liat.

IMPÉRATIF.

Voyez,	Liat.
Qu'il voie,	Biar dia liat.
Voyons,	Liat kita orang.

SUBJONCTIF.

Que je voie,	Biar goa liat.
Que tu voies.	Biar lou liat.
Qu'il voie,	Biar dia liat.
Que nous voyions,	Biar kita orang liat.
Que vous voyiez,	Biar lou orang liat.
Qu'ils voient.	Biar dià orang liat.

DES NOMBRES.

Le mot *blas* ajouté aux premiers nombres, indique qu'il n'y a qu'une dizaine dans le nombre, et *poulou*, indique qu'il y en a deux. Cependant, par abréviation de *satou-poulou*, *sapoulou* veut dire dix; et par abréviation de *satoublas*, *sablas* veut dire onze.

Un,	Satou.
Deux,	Doua.

FRANÇAIS.

MALAIS.

Trois,	Tiga.
Quatre,	Ampatt.
Cinq,	Lima.
Six,	Anam.
Sept,	Touijou.
Huit,	Delapanne.
Neuf,	Sambilane.
Dix,	Sapoulou (pour sa- toupoulou).
Onze,	Sablas (pour satou- blas).
Douze,	Doua blas.
Treize,	Tiga blas.
Quatorze,	Ampatt blas.
Quinze,	Lima blas.
Seize,	Anam blas.
Dix-sept,	Touyou blas.
Dix-huit,	Delapanne blas.
Dix-neuf,	Sambilane blas.
Vingt,	Doua poulou.
Vingt-un,	Doua poulou satou.
Vingt-deux,	Doua poulou doua.
Vingt-trois,	Doua poulou tiga.
Vingt-quatre,	Doua poulou ampatt.
Vingt-cinq,	Doua poulou lima.
Vingt-six,	Doua poulou anam.

FRANÇAIS.

MALAIS.

Vingt-sept,	Doua poulou touijou.
Vingt-huit,	Doua poulou dela- panne.
Vingt-neuf,	Doua poulou sambi- lane.
Trente,	Tiga poulou.
Quarante,	Ampatt poulou.
Cinquante,	Lima poulou.
Soixante,	Anam poulou.
Soixante-dix,	Touijou poulou.
Quatre-vingts,	Delapanne poulou.
Quatre-vingt-dix,	Sambilane poulou.
Cent,	Ratous.
Mille,	Tijeribou.

*Mois de l'année.**Boulan , boulangan
tahoou.*

Janvier,	Mo charam.
Février,	Saphar.
Mars,	Rabioul auwal.
Avril,	Rabioul achir.
Mai,	Djamadir auwal.
Juin,	Djamadir achir.
Juillet,	Redjap.
Août,	Sjabaan.

FRANÇAIS.

MALAIS.

Septembre ,	Remelan.
Octobre ,	Sjawal.
Novembre ,	Doul kayda.
Décembre ,	Adjie doul adjie.

Jours de la semaine. Arie am dalamsa djoumahat.

Lundi ,	Seneen.
Mardi ,	Salasa.
Mercredi ,	Robo.
Jeudi ,	Camies.
Vendredi ,	Jumahat.
Samedi ,	Saptou.
Dimanche ,	Achat ou domingo.

Indication de temps.

Tous les jours ,	Saharie arie.
Jamais ,	Tida saamour.
Aujourd'hui ,	Ini arie.
En tout temps ,	Slamanjia.
Demain ,	Besock.
Demain matin ,	Besock pagui.
Après demain ,	Lousa.

FRANÇAIS.

MALAIS.

Le soir,	Malam.
Hier,	Kalmareen.
Ce soir,	Sore.
A la brune ,	Lohore malam.
L'autre jour,	Besock nija.
Demain <i>ou</i> après ,	Besock lousanija.
Demain soir ,	Besock sore.
Avant-hier,	Kalmareen darie.
L'autre dimanche,	Laen domingo.
Dans quatorze jours ,	Dalam ampat blas arie.
Dans un mois,	Satou boulan.
Dans un an,	Satou tawoon.
Le jour du nouvel an,	Tawoon barou.
Le jour des Rois,	Tiga Radya orang.
Le jour de jeûne ,	Peggan pocasa.
Le jour de Pâques ,	Fasak.
Le jour de la Pente- côte,	Chamsin.
Le jour des fêtes de la Pentecôte ,	Arie ray Chamsin.
Le jour des Saints ,	Arie segala Tshale.
Le jour de la fête de Saint-Nicolas ,	Pebaan bezar to halch Nicolas.
Un moment ,	Sakeyal mata.
Une heure ,	Satou yam.
Un quart d'heure ,	Saprobad yam.

FRANÇAIS.

MALAIS.

Un jour,	Satou arie.
Un soir,	Satou malam , satou sore.
Le matin jusqu'à midi,	Pagui dina arie.
Une demi-heure ,	Stenga yam.
Un demi-jour,	Stenga arie.
A moitié de la nuit,	Stenga malam.
A présent,	Sakarang ouinie wak- tou.
Jusqu'à demain,	Sampe besock.

MONNAIES courantes , connues des Malais et des Chinois qui ont des relations avec la compagnie des Indes hollandaises.

La moitié d'un dute (partagez la moitié d'un dute),	Stenga douiet (sa- parou ou stenga douiet).
Un dute ,	Satou douiet.
Deux dutes ,	Lima keppen.
Un sou et quatre dutes,	Stenga ouwang , ou stenga.
Un gros batou de huit dutes,	Ouwang.
Un double sou neuf.	Saouwang barou.
Un double sou vieux.	Saouwang lama.

FRANÇAIS.

MALAIS.

Trois sous, <i>ou</i> douze dutes,	Sa ouwang stenga.
Un double qu'et,	Satalian barou.
Un vieil escalin,	Satalian lama.
Une demi-roupie,	Stenga roupia.
Vingt-quatre sous,	Doua soukou.
Une roupie,	Satou roupia.
Un demi-ducaton,	Stenga katon.
Une rixdaler,	Satou real.
Deux roupies <i>ou</i> cinq soukou,	Doua roupia, <i>ou</i> lima soukou.
Douze sous,	Sa soukou.
Une rixdaler-batou*,	Satou real batou.
Un ducaton,	Satou katon.
Un ducat,	Satou ducat.
Dix rixdalers,	Satou coupang, <i>ou</i> sapoulou real.
Une pièce de monnaie d'or,	Satou ouwang mas.
Monnaie d'or,	Ouwang mas.
Monnaie d'argent,	Ouwang perack.
Monnaie de cuivre,	Ouwang tampaga.
Monnaie de plomb,	Ouwang tima.

* Rixdaler en monnaie de cuivre du Japon.

Pierres précieuses.

FRANÇAIS.	MALAIS.
Un diamant,	Yentan, <i>ou</i> batou yentan.
Un mauvais diamant,	Smaraud, <i>ou</i> dyamrod.
Un saphir,	Nielam, <i>ou</i> batou batou.
Un saphir bleu,	Nielam barou.
Un saphir jaune,	Nielam permaaze, <i>ou</i> nan kounieng.
Une perle,	Moutiara.
Une pierre étrangère,	Pousparagam.
Les yeux d'une bête étrangère,	Yerousou.
Jaspe,	Yasbe.
Bedolla,	Bédoulie.
Sardonix,	Ounam batou.
Agathe,	Zebou, <i>ou</i> aket.
Les yeux de chat,	Sleeman, <i>ou</i> mata.
Cristal,	Nielar.

Objets de bureau.

Table pour écrire,	Satou media toulies.
Encre,	Dawat.
Plume,	Kalam.

FRANÇAIS.

MALAIS.

Canif,	Pisook, ou piso kalam.
Écaille pour écrire (pour mettre de l'encre),	Batou toulies.
Compas ,	Kalam batou.
Éponge (pour effacer),	Bounga karan.
Crayon noir,	Poot-lood-yetam.
Crayon rouge ,	Poot lood mera.
Drap rouge (pour couvrir un bureau),	Lae mera.
Drap noir (pour cou- vrir un bureau) ,	Lae yetam.
Un cachet ,	Satou tyap.
Papier,	Kartas.
Petit papier ,	Kartas ketiel,
Grand papier ,	Kartas besar.
Une feuille de pa- pier ,	Satou lempar kartas.

Objets célestes.

Dieu ,	Atalah ou allah.
Mon Dieu ,	Touan atalah ou allah.
Ange ,	Malaycat.
Le ciel ,	Adar ou sorga.
Les étoiles ,	Bientang.

FRANÇAIS.

MALAIS.

Le soleil,	Matarie.
Éclipses de soleil,	Capagang matarie.
La lune,	Boulang.
Éclipses de la lune,	Capagang boulang.
Nouvelle lune,	Barou boulang.
Pleine lune,	Bessar boulang.
Paradis,	Mandie heden.
Enfer,	Noraca.
Le diable,	Setan setan <i>ou</i> iblis.

Les élémens.

La terre,	Bounie <i>ou</i> tana.
Le feu,	Apie.
L'eau,	Ayer <i>ou</i> aher.

Température et ses effets.

Le chaud,	Panas.
Le froid,	Diguine.
Le brouillard,	Awang <i>ou</i> ouwang.
Le vent,	Aangien.
La pluie,	Ouyang.
Un grain,	Palangie.
Les éclairs, la foudre,	Kilap.
Le tonnerre,	Gountour.

FRANÇAIS.	MALAIS.
La glace ,	Kadien-guienan.
La neige ,	Diengien.

Distribution du monde terrestre.

Un pays <i>ou</i> une terre,	Nigrie <i>ou</i> nagrie, ne- grie.
La mer,	Lawoot <i>ou</i> laoot.
Grande mer,	Laootan bessar.
Un courant,	Dras <i>ou</i> ayer dras.
Un golfe,	Ounback.
Une montagne,	Satou gounong.
Un désert,	Satou outang <i>ou</i> riem- ba.
Un royaume,	Kariahan.
Une ville,	Satou cotta.
Un village,	Satou dousong <i>ou</i> campong.
Un fleuve ,	} Soungie.
Une rivière ,	
Une forêt ,	} Outang.
Un bois,	
Terre riche,	Boumie.

Ustensiles de cuisine et de ménage.

FRANÇAIS.

MALAIS.

Cuisine ,	Dapour.
Balai ,	Sasapou.
Bois à brûler ,	Caayou.
Charbon ,	Arang.
Cendres ,	Aboue.
Petite marmite de fer ,	Quali besi.
Poêle à frirè ,	Tampat goring.
Tasses à boire ,	Tampat minome.
Table ,	Meya <i>ou</i> medya.
Nappe de toile ,	Taslak kayeen.
Serviettes ,	Kayeen krieng tan- gan.
Assiette ,	Piring.
Assiette creuse ,	Piring dalam.
Cuiller ,	Sindock.
Fourchette ,	Tou soukan garvo <i>ou</i> garvo.
Couteau ,	Pissok.
Soupière ,	Biar soupou.
Salière ,	Tampat garam.
Moutardier ,	Tampat mostardi.
Vases pour se laver les mains ,	Tampat ayèr tyoutye Tangan.
Panier ,	Caranguang.

FRANÇAIS.

MALAIS.

Verre ou gobelet ,	Glass.
Bouteille ,	Botol.
Flacon ,	Pless.
Mouchettes ,	Gouting leling.
Armoire pour les ver- res à boire ,	Almarie glass.
Armoire pour <i>bolles</i> et assiettes ,	Almarie mankok- pierring.

MANGER OU COMESTI- MAKANAN , MINOMAN.
BLES ET BOISSONS.

Vin ,	Angor.
Vin du cap ,	Angor caap.
Vin doux ,	Angor manies.
Bierre ,	Bier.
Eau ,	Aher.
Citron ,	Yerok-asam ou yerok tipies.
Une sorte de citron ,	Semanka.
Orange ,	Yerok manies.
Ananas ,	Anas.
Piment ,	Tyabé.
Vinaigre ,	Tyouka.
Huile ,	Miniak.
Huile d'Europe ,	Miniak Hollanda.

FRANÇAIS.

MALAIS.

Huile de coco,	Miniak clapa.
Épicerie,	Kambang pala.
Muscades,	Boua pala.
Poivre,	Lada.
Cloux de girofle,	Tynkee.
Fruit aigre,	Boua assam.
OËuf,	Telor.
Pain,	Rotie.
Riz,	Brasse.
Riz en paille,	Padie.
Riz cuit,	Nanssie <i>ou</i> nassie.
<i>Une sorte de riz rouge,</i>	Ketan mera.
<i>Une sorte de riz noir,</i>	Ketan iëtam.
<i>Une sorte de riz blanc,</i>	Ketan pouti.
Pain rôti,	Rotie goring.
Beurre,	Mantegua.
Fromage,	Keyou.
Fruits,	Boua boua.

*Viandes diverses.**Dagien.*

Bœuf,	Dagien.
Bœuf mariné,	Dagien tyouka.
Bœuf rôti,	Dagien massak <i>ou</i> dieroubos.
Bœuf bouilli,	Dagien goring.

FRANÇAIS.	MALAIS.
Bœuf salé,	Dagien Mingangan.
Vache,	Sampie.
Viande salée,	Dagien mingangan.
Cerf,	Kidang.
Biche,	Kantysel.
Un bouc châtré,	Cambieng bitina.
Chevreau,	Dombo cambieng.
Chèvre,	Cambieng java.
Mouton,	Dagien cambieng hol- landa.
Un jeune mouton, un agneau,	Anak cambieng.
Cochon,	Babie <i>ou</i> baby.
Cochon gras, lard,	Gommok babie.
Cochon marron <i>ou</i> sanglier,	Babie outang.
Tête de cochon,	Kapala-babie.
Pied de cochon,	Kaki-babie.
Un jeune cochon, co- chon de lait,	Babie kityel.
Veau,	Anak sampie.
Morceau de veau,	Dagien sampie nyang.
Langue,	Lieda.
Carie de viande,	Carie dagien.

Volailles.

FRANÇAIS.

MALAIS.

Poule,	Ayam <i>ou</i> ayam byan.
Poule d'eau,	Ayam aher.
Poulet,	Anak ayam.
Poule sauvage,	Ayam outang.
Coq,	Ayam lalakie.
Canard,	Bebeck.
Canard d'Europe,	Bebeck hollandia <i>ou</i> bliebies ganssa.
Pigeon,	Bourong dara <i>ou</i> oum- boon.
Dindon,	Ayam hollandia.
Bécassine,	Tzalyou.

*Poisson.**Yekan.*

Poisson de rivière,	Yekan banal.
Poisson long,	Yekan blanak.
Petit poisson long,	Yekan-spierring.
Poisson de la première espèce,	Komboong, yekan komboong.
Poisson d'or,	Yekan mas.
Poisson d'argent,	Yekan pera.
Poisson de mer,	Yekan moa, yekan ma- lam.

FRANÇAIS.	MALAIS.
Poisson cuit,	Yekan massak.
Poisson inconnu,	Yekan capou.
Raie,	Yekan pare.
Caramie,	Yekan gouramie.
Carpe,	Yekan kakap <i>ou</i> yekan wodong.
Carpe cuite ou frite,	Kakap barou <i>ou</i> ka- kap karang.
Anguille,	Yekan lendong <i>ou</i> ye- kan ampalang.
Écrevisse,	Bountal landac.
Écrevisse de mer, <i>ho- mard</i> ,	Oudang setan.
Écrevisse de rivière,	Oudang.
Carie de poisson,	Carie Yekan.
OEufs de poisson,	Telor yekan.
Une sorte carie de viande de poisson,	Yekan piendang.
Huitres,	Tieram <i>ou</i> tiram aous- ter.
Crabe,	Capitting.
Espèce de crabe,	Rayoungang.

FRANÇAIS.

Légumes.

Herbe,
 Pomme de terre,
 Citrouille rouge,
 Radis,
 Pois d'or,
 Pois blanc,
 Pois de mer,
 Fèves,
 Fèves de mer,
 Fèves noires,
 Fèves mangeantes,
 Fèves blanches,
 Fèves rouges,
 Fèves de couleurs,
 Haricots de couleurs,

MALAIS.

Sayor.

Rampa.
 Artapal.
 Labou mera.
 Loback.
 Kadyang mas.
 Doun sambong.
 Kadyang cacare laoot.
 Kadyang cacare.
 Kadyang cacare pen-
 dyang.
 Kadyang cacare ye-
 tam.
 Kadyang cacare gatal.
 Kadyang cacare pouti
 Kadyang cadele ou
 buhe.
 Kadyang eadelupa.
 Kadyang bali.
 Soukon.

MOTS ET PHRASES LES PLUS USITÉS,
DONT PARTIE EN DIALOGUES.

FRANÇAIS.	MALAIS.
Un moment,	Sakeyal mata.
Le temps est beau,	Mousien kamarou.
Le temps est calme,	Mousien kapanasan.
Le temps est venteux,	Mousien kadie nyinau
Un temps de pluie,	Mousien ouyang.
Parfaitement,	Pengataouan.
Peut-être,	Brangeali.
Beaucoup de rivières,	Banyack kali.
Fort peu,	Jarang.
Ensemble,	Sama sama.
Assurément, sans doute	Pasti.
Entre deux âges,	Mouda, moudahan,
Où reste-t-il ?	Di mana tingal ?
Où va-t-il rester ?	Kanwo die mana ?
Rester, demeurer,	Tingal.
Près d'ici,	Dekat dicini.
Loin d'ici,	Yao darie cini.
Où cela est-il ?	Di mana mana ?
Partout,	Kouliling.
Où peut être ?	Oumour ou dala ?
Une pièce de monnaie d'or,	Satou ouwang mas.
Ecrire,	Toulies.

FRANÇAIS.

MALAIS.

Ecrivez ,	Touliesan.
Un billet, une lettre ,	Sourat.
Copiez ,	Iekout touliesan.
Une histoire ,	Tyerita.
Un bruit, une nouvelle ,	Tyerita kah dopan.
Une histoire en chemin ,	Tyerita yalangan <i>ou</i> kasouda han.
Chanter ,	Nijanije , menijanije.
Un écrivain ,	Ourtoulies.
Mettez le cachet, cacheter ,	Taro tyap.
Ouvrez le cachet, décachetez ,	Bouka tyap.
Imprimer ,	Tyetak.
Lettre des morts ,	Sourat matie.
Une terre riche ,	Boumie. [man.
Un morceau de terre ,	Sapotong tana tana-
Grand jardin ,	Koboou besar.
Jardin à légumes <i>ou</i> potager ,	Koboou sayoor.
Eglise ,	Kahe , bah greiija <i>ou</i> rouma siedaan.
Maison de ville ,	Godoong bityara.
Hôpital ,	Rouma sakiel.
Maison des pauvres ,	Rouma miskien.

FRANÇAIS.

MALAIS.

Maison des orphelins,	Rouma piâtou.
Un cabaret,	Nyang jouaal mienou.
Un cabaret de chemin,	Varong.
Maison,	Rouma.
Chambre,	Pondock.
La fumée,	Asap.
Cailloux,	Yamad.
Perre d'eau,	Aher ramboom ou ba- tou aher.
En vie, vivant,	Kahidopan, hidopan.
Mort,	Matie.
La mort,	Kamatican.
Femme en couches,	Beranack.
En mal d'enfant,	Dieyadi kandiber a- nakkam.
La vérité,	Donia.
Couvrez la table,	Touloup medija.
Va chercher une livre et demie de bouilli,	Pigui ambel satou spa- rou catie sampie.
Achète du sel,	Bli garam.
Achète du poivre,	Bli lada.
Achète un panier de pommes de terre,	Bli satou caranguang cartapal.
Achète de gros oi- gnons secs,	Bli baouan mera.
Achète de petits oi- gnons,	Bli baouan mouda.

FRANÇAIS.

MALAIS.

Achète de l'ail,	Bli baouan pouti.
Achète des carottes,	Bli beurtol.
Achète des haricots verts,	Bli bounnqui.
Achète des brettes,	Bli sayor bayam.
Achète du café,	Bli copie.
Mouchez la bougie,	Gouting leling.
Une bouteille de vin vieux,	Satou botol angor.
Une bouteille de vin du Cap,	Satou botol angor Caap.
Un verre de vin doux,	Satou glass angor ma- nies.
Une bouteille de bière,	Satou botol bier.
Un verre d'eau,	Satou glass aher.
Un morceau,	Sapotong.
Ouvrez } Débou- } une bouteille chez } de vin,	Bouka satou botol angor.
Mon, à moi, pour moi,	Goa pounia.
Attelez les chevaux,	Paqué careta.
Sellez mon cheval,	Paqué goua pounia couda tonga.
Cheval de voiture,	Couda careta.
Cheval de monture,	Couda tongan.
Apportez } Donnez } une assiette,	Cassi Piring.

FRANÇAIS.	MALAIS.
Donnez du poivre,	Cassi lada.
Donnez du citron,	Cassi yerok.
Donnez de l'eau pour boire,	Cassi aber minome.
Donnez le couteau,	Cassi pissok.
Donnez du vin,	Cassi angor.
Donnez du sel,	Cassi garam.
Donnez une chaise,	Cassi carossi.
Donnez une cuiller,	Cassi sendock.
Donnez une fourchette,	Cassi garvo.
Oui,	Ada, tiga.
Non,	Trada.
Monsieur,	Touan.
Manger,	Macanan.
Chercher <i>ou</i> appeler,	Pangel.
A la maison,	Di rouma.
Joli,	} Bagoust.
Charmant,	
Beau,	
Je vous salue, } Mr,	Tabé touan.
Bonjour,	
Comment vous por- tez-vous?	Bigiemana touan ada.
Je me porte bien,	Goa ada dengang fla- mat.
Je vous remercie bien,	Trimakassi baniak ba- niak.

FRANÇAIS.

MALAIS.

Soyez le bien arrivé,	Slamat dalang touan.
monsieur,	
Bon appétit, made-	Slamat makan nona.
moiselle,	
A votre santé,	Slamat minome.
Bonne promenade,	Slamat yalang.
Heureuse navigation,	Slamat balaayar.
Dormez bien,	Slamat tidor.
Bonjour,	Slamat bangoun.
D'où venez-vous?	Darie mana datang.
D'un autre pays,	Darie laayeän négrie.
Quelle marchandise	Apa dagang souda di
avez vous apportée?	baouwa.
De toutes sortes,	Segalaloupaouwarna
	warna.
Du vin,	Angor.
De la bière,	Bier.
Des grands miroirs,	Katya bessar.
Des petits miroirs,	Katya kytyel.
Des ciseaux,	Gountieng.
Un couteau,	Pissok.
Des lunettes,	Katya mata.
Une tabatière,	{ Tapat } tambacou.
	{ Selapa }
Un chandelier,	Tapat lieling.
Les mouchettes,	Goutieng lieling.

FRANÇAIS.

MALAIS.

Que vendez-vous ?	Apa ada dijoual ?
De la toile blanche,	Kaayeen pouti.
Combien ?	Itou brapa argania ?
C'est trop cher,	Itou ada telalou mahal
De la rouge,	Mera.
De la toile verte,	Kaayeen you.
De la toile noire,	Kaayeen jtam.
De la toile pourpre,	Kaayeen oumoung.
De la toile bleue,	Kaayeen birou.
De la toile jaune,	Kaayeen kouning.
De la toile grise,	Kaayeen klabou.
C'est trop,	Telalou banyack.
Bon marché, en vérité,	Soungou moura.
Je ne saurais à moins,	Tenborée kourang la-
	gie.
Un peu, oui,	Sadiekie, bolée.
Partagez par moitié,	Bagie doua.
Cela fait, etc.,	Jadie, etc.
C'est joli,	Itou ada bagoust.
Ce n'est pas joli,	Itou trada bagoust.
Ce n'est pas assez joli,	Ita ada kourang ba-
	goust.
En avez-vous d'autres	Ada laayen rounpa ?
sortes ?	
Certainement j'en ai,	Soungo ada.
Faites voir,	Biar goa liat.

FRANÇAIS.

MALAIS.

Donnez de l'eau pour laver les mains ,	Cassi ayer tyoutye tangan.
Desservez la table ,	Toutoup medya.
Apprêtez le manger ,	Sadia macanan.
Apportez le manger sur la table ,	Ankat macanan tarou di medya.
Approchez des chaises ,	Tarou karossie.
Ce couteau ne coupe pas assez ,	Yenie pissok kou- rang tayam.
Allumez les chandelles ,	Passang lielieng.
Apportez les lumières ,	Baoua lilieng.
Éteignez les lumières ,	Bounou itou lilieng.
Apportez une assiette propre ,	Baoua satou pierring brissie.
Apportez la table à jeu ,	Baoua tarou medya poor maayeen.
Apportez des cartes ici ,	Baoua karton dicini.
Allez voir si monsieur est au logis ,	Pigie liat kalou itou touanada di rouma.
Dites-lui que je le sa- lue, et s'il veut venir ici ,	Bilang nyang goa ki- rim tabe dankalou itou dia maan da- tang dicini.
Je lui enverrai la voi- ture ,	Goa nanti kirim ka- retta.

FRANÇAIS.	MALAIS.
Je n'aime pas qu'il aille à pied ,	Goatradasoukanyang nanti yalang kakie.
Est-ce vrai ?	Apa itou ada betoul.
Je crois que oui ,	Goa kira ada, ou goa kira ya.
Je crois que non ,	Goa pikier trada.
Ce n'est pas vrai ,	Itou boukan betoul.
Je ne veux pas ,	Goa tramahau (abréviation de trada mahau).
Je ne sais pas ,	Goa tertaan itou.
Appelez le cocher ,	Pangel kousier.
Allez me chercher une voiture de louage ,	Pigie ambell satou karettta sewa.
Avec de bons chevaux ,	Dengan kouda nyang baayeck.
Faites venir vite ,	Biar lakas kamarie.
Allez vite ,	Yalang lakass.
Monsieur est heureux ,	Touan ada berontong.
Je vous batterai ,	Goa nanti poukoul.
Où demeure monsieur ?	Touan di mana tingal.
En-dedans de ,	Die dalam.
En-dehors de ,	Die luar.
A ,	Die.
Aux environs de	Dekkat.
Près de la petite porte ,	Dekkat pintou kytyel.

FRANÇAIS.

MALAIS.

Devant le château ,	Depan kotta ientang.
Il n'est pas à la maison,	Trada di rouma.
Où est-il allé ?	Di mana souda pigie.
Au jardin ,	Die koboong.
Quand revient-il ?	Kapang nantie balik koumbalie.
Dites-lui ,	Bilang sama dia.
Que je suis venu ici ,	Nyang goa souda ada dicini.
Un quart d'heure ,	Saprapad yam.
Une heure ,	Satou yam.
Une semaine ,	Satou doumingo.
Grand ,	Bessar.
Plus grand ,	Lebeh bessar.
Le plus grand ,	Terlebeh bessar <i>ou</i> sakali bessar.
Haut, puissant, élevé,	Tingui.
Beau ,	Bagoust.
Bon ,	Baayik.
J'aime ,	Akou <i>ou</i> goa menga- sée.
J'ai aimé ,	Akou <i>ou</i> goa souda mengasée.
J'aimerai ,	Akou <i>ou</i> goa nanti mengasée.

FRANÇAIS.

MALAIS.

Aimer, être amoureux,	Taro tyoita <i>ou</i> ambel tynta.
Voir,	Liat.
Marchander,	Bedagan.
Venir,	Datang.
Échanger, troquer,	Toukar.
Travailler,	Bouwat <i>ou</i> kirya.
Faire signe des yeux,	Mayeen, mayeen mata.
Se servir de,	Paké, paqué.
Pêcher du poisson,	Tankap yekan.
Prendre des oiseaux,	Tankap bouroung.
Monter sur un arbre,	Naayek poon.
Aller chercher,	Touroung.
Louer, prendre à loua- ge,	Sewa.
Acheter,	Blie <i>ou</i> bli.
Vendre,	Youal.
Planter,	Tanam.
Offrir un prix,	Tawar arga.
Creuser,	Galie.
Gagner,	Ontong.
Faire,	Bekeen.
Perdre,	Yelang.
Tenir ferme,	Bekeeng festa.
Danser,	Malengo, <i>ou</i> tandak, <i>ou</i> mingibing.

FRANÇAIS.

MALAIS.

Sauter ,	Blompat.
Boire ,	Minoum.
Demander , prier , es- sayer ,	Mienta.
Dormir , reposer , être au lit ,	Tidoor.
Aller à cheval ,	Toungan couda.
Aller à la campagne ,	Pigie di tana.
Donner ,	Kassi.
Guérir ,	Kassi obat, <i>ou</i> bekeen baayk,
Dire ,	Kata.
Couper , trancher ,	Tyoukour.
Apprendre ,	Adyar.
Choisir ,	Pielie.
Demander ,	Tania.
Répondre ,	Menyawont.
Prêter ,	Pinyang.
Envoyer ,	Kiriem.
Promettre ,	Berdyanye.
Rendre ,	Kassi combali.
Voir quelqu'un ,	Liat orang.
Voir quelque chose ,	Liat barang apa.
Connaitre ,	Kenal.
Chercher quelque chose de perdu ,	Tyarie.

FRANÇAIS.

MALAIS.

Trouver,	Dappat.
Regarder,	Tengok.
Tromper,	Kiryabodo, ou Ken- nyaia.
Attendre,	Nanti.
Comprendre,	Mangarti.
Oublier,	Loupa.
Supplier,	Onlonghati.
Laver,	Mandie, tyoutye.
Peigner, peigne,	Siesir rambour, siesir.
Se presser,	Lakas dianya.
S'habiller,	Paky dianya.
Se fâcher,	Yadie mara.
S'imaginer,	Kira dianya.
Se tromper,	Bekeen bodo dianya.
Se bien conduire, se bien porter,	Itou baij, baij.
Aller,	Yallang.
Mentir,	Kaka, kata.
Rire,	Telauwa.
Arriver,	Di datang.
Trembler,	Gemetar.
Nager,	Bernang.
Bas, en bas,	Bauwa, kabauwa.
Trop grand,	Talalou besar.
Pas assez grand,	Kourang besar.

FRANÇAIS.

MALAIS.

Petit ,	Kityel.
Long ,	Paniang.
Court ,	Pendeck.
Plein ,	Penou.
Vide ,	Kossong.
Chaud ,	Panas.
Froid ,	Dingien.
Gras ,	Gomock.
Maigre ,	Kourous.
Large ,	Bessar , <i>ou</i> longgat.
Étroit ,	Besak.
Riche ,	Kaaya.
Pauvre ,	Miskien.
Vieux ,	Lama.
Neuf ,	Barou.
Sage , sagement ,	Bisa.
Vif ,	Kadieng.
Paresseux ,	Malas.
Heureux ,	Berontong.
Malheureux ,	Tyalakakang.
Malheur ,	Tyalaka.
Une nuit ,	Satou malam.
Depuis hier ,	Darie kalmareen
Avant-hier ,	Kalmareen dolo.
Le matin ,	Pagie dina arie.
Le soir ,	Lohor matam.

FRANÇAIS.

MALAIS.

Après midi,	Soré.
La semaine prochaine,	Laayen domingo.
L'été,	Mousien kapanasang.
L'hiver,	Mousien ouyang.
Le nouvel an,	Tawon barou.
Quelquefois,	Brangeali.
Souvent,	Baniak kali.
Rarement,	Yarang.
Ensemble,	Sama sama.
Sans doute,	Pasti.
Où demeurez-vous?	Mana tengal?
Ici près,	Dekkat dicini.
Loin d'ici,	Yao dari sini.
Quelque part,	Di mana mana.
Partout,	Koutiting.
Toujours,	Slamanya.
Jamais,	Tida saoumour, ou- mour, <i>ou</i> adala.
Une livre, une livre et demie,	Satou pond, satenga pond.
Peser,	Tiembang.
Un bureau pour écrire,	Pankeen toulies.
De l'encre,	Davat.
Un crayon,	Pootlood.
Cire à cacheter,	Lak.
Billet d'enterrement,	Sourat matie.

FRANÇAIS.

MALAIS.

Le monde,	Dounia.
La vie,	Hidopan.
Vivre,	Hidoop.
Mourir,	Matie.
Accoupler,	Beranack.
Naitre,	Dyadikan, <i>ou</i> dibera- nacan.
Un buisson,	Satou outang.
Une tour.	Satou tyandie.
Une auberge,	Rouma tap.
Un chemin,	Satou yalang, leboh kampoong.
Un Pont,	Yambatang.
Une boucherie,	Basar sampie.
Marché aux volailles,	Basar ayam.
Marché aux poissons,	Basar yekan.
Marché aux herbes,	Basar sayor.
Ecluse,	Bandongan.
Canal,	Kalie.
Ruisseau,]	Slokkan.
Le père,	Bapa.
La mère,	Maa.
Oncle,	Paman.
Tante,	Biebic.
Fils,	Anak lakie lakie.
Fille,	Anak parampouan.

FRANÇAIS.

MALAIS.

Neveu,	Tyou tyou lakie.
Nièce,	Tyou tyou param- pouan.
Frère aîné, cadet,	Abang lakie lakie, ade lakie.
Sœur aînée, cadette,	Unbock, ade pa- rampouan.
Beau-frère,	Yepar lakie.
Belle-sœur,	Yepar parampouan.
L'homme,	Orang lakie.
La femme,	Orang parampouan,
Bâtard,	Anak soundal.
Enfant,	Anak.
Amoureux,	Babou.
Boulangier,	Toukan aaya.
Jardinier,	Toukan sayor.
Cuisinier,	Toukan massak kok- kie.
Blanchisseur,	Toukan tyoutye ba- rang.
Tailleur,	Toukan minyaayet.
Perruquier,	Toukan prooik.
Cordonnier,	Toukan sapatou, ou kaffou.
Chapelier,	Toukan toudoun ou koppeau,

FRANÇAIS,	MALAIS.
Maréchal,	Toukan besie.
Chaudronnier,	Toukan tombaga.
Charpentier, menuisier,	Toukan kayou,
Batelier,	Toukan praw.
Un étranger,	Orang barou.
Un mendiant,	Orang mienta mienta.
Un aveugle,	Orang bouta.
Un sourd,	Orang toulie.
Un muet,	Orang bison.
Un bègue,	Orang gagou.
Un boiteux,	Orang loumpo.
Un chien,	Satou anyen.
Un chat,	Satou koutyen.
Un serpent,	Satou oular.
Un singe,	Satou monyet.
Un singe noir,	Satou Loutong.
L'homme des bois,	Orang outang.
Un caïman ou crocodile,	Bouaya.
L'ame,	Ywa.
L'esprit,	Rok.

Les parties du corps.

FRANÇAIS.	MALAIS.
La tête,	Capala.
Les cheveux,	Rambout capala.
La barbe,	Hatie, tioukore.
Les yeux,	Mata mata.
Le nez,	Ledong.
Les joues,	Pipie.
Les lèvres,	Bibir.
Les dents,	Giegiet <i>ou</i> guiguiet.
La langue,	Lida.
Le cou,	Leheer.
La poitrine,	Dada.
Le sein <i>ou</i> les mamelles,	Sousou.
Les bras, les mains,	Tangan.
Les doigts,	Jarieye.
Le coude,	Siekou.
Le ventre,	Prout.
Le nombril,	Pousar.
Les genoux,	Loutout.
Le mollet,	Prout kakie.
Le pied, la jambe,	Kakie.
Le talon,	Delapakane, toumont.
Les entrailles, intestins,	Talie prout, proutan.
Les reins,	Piengan.
Les épaules,	Pondak.

FRANÇAIS.

MALAIS.

Les veines,

Ourat.

Le pouls,

Ourat nadieh, saket
jnkioke.

Les cinq sens.

La vue,

Panglieatang.

L'ouïe,

Dengaran.

L'odorat,

Baou.

Le goût,

Rasa, rasala.

Le tact,

Rasa, beasa.

Les passions et sentimens.

L'amour,

Tyenta.

La haine,

Byentjie.

L'espérance,

Harap ou reja.

Le désespoir,

Trada harap.

La joie,

Soukatie.

La tristesse,

Sedie.

Les qualités.

La vertu,

Baayikkan, pendiane.

Le vice,

Jahatan, grania gre-
nier.

FRANÇAIS.

MALAIS.

La sagesse,	Pendien.
La méchanceté,	Bodoan , rampoke.
Un songe , un rêve ,	Paniempian , alamat.
La mémoire ,	Pikieraug.
Le souvenir ,	Lengatang.
Un mot ,	Pakatan.
Un souhait ,	Permientahan.
Le mariage ,	Kavine.
Une femme mariée ,	Bini.
La nôce ,	Perjamouan , mimpi- lée festa.
L'haleine ,	Napas.
La voix ,	Souara.
La sueur ,	Krignat.
La santé ,	Salamat.
La maladie ,	Paniakiet , saket.
La toux ,	Patok.
La fièvre ,	Demame.
La petite-vérole ,	Tjatjaar.
La goutte ,	Saket kakie.
La diarrhée ,	Bouan , bouangayeer.
La dysenterie ,	Bouan bouan ayer dara.
La colique ,	Tieka.
Une blessure ,	Louka.
Un soufflet (de cui- sine ou une injure),	Tampar.

FRANÇAIS.

MALAIS.

Les habits, vêtemens,	Pakean.
Du linge blanc,	Barang brissie.
Une chemise,	Kamieja.
Un habit-veste,	Gelie, glie.
Un habit,	Rokkie.
Une camisole,	Kamsool.
Une culotte,	Tjelana, salouar.
Un manteau,	Jaba, saliemout.
Un bonnet,	Karpous.
Un chapeau,	Topie.
Des bas,	Koos.
Des souliers,	Sapatou.
Des pantoufles,	Kafout.
Des boucles de sou- liers,	Gesper sapatou.
Des jarretières,	Talies koos.
Mandille du Japon,	Cabaya panian.
Mouchoir,	Sapou tangan.
Boutons,	Kantyeen.
Bords, bordures,	Kenda.
Épée,	Pedang.
Canne,	Semanbou rottaan.
Tabatière,	Tampat tambacou.
Masque,	Toppeeng.
Habits de femme,	Saaya.
Voile,	Kaayeen stimout.

FRANÇAIS.

MALAIS.

Éventail,	Kipas.
Dé,	Tyen tyean maniaayet.
Aiguille,	Jaroong.
Épingle,	Penitie.
Coudre,	Miniayeet.
La porte,	Pintou.
La fenêtre,	Janella.
Chambre,	Paukeen.
Anti-chambre,	Pankeen mouka.
Chambre de derrière,	Pankeen blakang.
Chambre d'en haut,	Pankeen diatas.
Chambre de côté,	Pankeen dibauwa.
La cave,	Kelder.
Les commodités,	Jambang.
Le puits,	Soumout.
Le lit,	Tampat tidor.
L'oreiller,	Bantal.
La natte,	Tikar.
La fumée,	Asap.
Le feu,	Apie.
Une selle de cheval,	Pakean kouda.
Un fouet,	Tjambook.
Une voiture,	Karretta.
Charrette à buffles,	Padattie.
Cannelle,	Kaayou manies hol- landa.

FRANÇAIS.	MALAIS.
Safran ,	Kounyet.
Des épiceries ,	Rampa rampa.
Un morceau ,	Sapotong.
Chevreuil de Java ,	Kidang.
Un mouton ;	Dombakambienghol- landa.
Lièvre ,	Kaniel.
Chapon ,	Aayam cabarie.
Paon ,	Bouroung marak.
Bécasse ,	Sakadidie.
Une écrevisse de ri- vière ,	Capieting.
Une oie ,	Bebeck hollanda , gaussa.
Riz qui n'est pas cuit ,	Brass.
Melon d'eau ,	Semanca.
Raisin ,	Boua angor.
Radis ,	Loebak.
Fèves en gousses ,	Bountyes paniang.
Biscuit ,	Rotie goreeng.
Du beurre ,	Mantega.
Du fromage ,	Keyou.
Des fruits ,	Boua boua.
La faim ,	Lapar.
La soif ,	Awons.
Une médecine ,	Obat.

FRANÇAIS.

MALAIS.

Prendre une médecine,	Obat minome.
Une saignée,	Lapas dara.
Blessure,	Louka.
Trou,	Loeban.
Pipe,	Pipa.
Tabac,	Tambacou.
Malle,	Patie.
Armoire,	Almarie.
Avec,	Dengan.
Et,	Dan.
De, par,	Darie.

PETIT VOCABULAIRE
FRANÇAIS - MALAIS
DES MOTS LES PLUS USITÉS.

A.**FRANÇAIS.**

ABATTRE,
Abcès,
Aboyer,
Absent,
Accommoder,
Accorder,
Accoucher,
Accoupler,
Acheter,
Acheteur,

Agacer,
Agathe,
Age,
Agenouiller (s'),

MALAIS.

Boutenig dibon.
Bisson.
Gongon.
Glap.
Ator.
Cassi.
Brana.
Beranack.
Blie.
Orang senblie ou nean
banian.
Gangon.
Aket.
Amenn.
Sanbayan.

FRANÇAIS.

MALAIS.

Agiter,	Goyan.
Agrandir,	Credia lelin.
Aigle,	Bouroung wolon.
Aigre,	Assam.
Aiguille,	Jaroong.
Aiguiller,	Dissaronni.
Aiguiser,	Gosa batou.
Ail,	Baouan pouti ou bas- san pouti.
Aimé, aimée,	Ade.
Aimer,	Mengasée, souka.
Aimer d'amour,	Taro tyoita, ambelle tynnta.
Aisselle,	Ktea.
Alimenter,	Macanan.
Aller,	Yalang.
Aller chercher,	Tourong.
Aller voir,	Pigié.
Alliage,	Tien porant.
Allumer,	Passan.
Alonger,	Credia tibi pendian.
Alun,	Lawas.
Amant,	Tehé.
Amariner,	Tyouka.
Amas,	Pail.
Ame,	Ywa.

FRANÇAIS.

MALAIS.

Ami,	Sobat.
Amour,	Tynnta.
Amoureux,	Babou.
Amuser,	Credia maint.
An, année,	Tawon.
Ananas,	Anas.
Ancien,	Toua.
Ancre,	Dyamor.
Ange,	Malaïicat.
Anguille,	Yekan <i>ou</i> lendong, ampallang.
Antichambre,	Pankeen mouka.
Août,	Sjabaan.
Apercevoir,	Chalan.
Appeler,	Pangel.
Appétit (bon),	Slamat makan.
Apporter,	Di Bauwa.
Apprendre,	Adyar.
Apprêter,	Sadia.
Apprivoiser,	Kourou.
Approcher,	Tarou.
Après,	Abisnia.
Après midi,	Sore.
Après demain,	Besok lousa.
Arbre,	Poon <i>ou</i> boom.
Arc,	Pono.

FRANÇAIS.

MALAIS.

Arc-en-ciel ,	Klonon.
Arête de poisson ,	Douri.
Argent ,	Pera.
Armée ,	Barinam.
Armoire ,	Almarie.
Arriyer ,	Datan.
Arrondir ,	Credia bondir.
Arroser ,	Siram.
Arsenic ,	Ouarangan.
Assassin ,	Bansat.
Assembler ,	Comboul.
Asseoir ,	Dodo.
Assez ,	Kourang ou sampe.
Assiette ,	Pirring.
Assister ,	Toulon.
Assommer ,	Tombo.
Assurément ,	Songaa.
Attacher ,	Icat.
Attendre ,	Nanti.
Attraper ,	Canal.
Avaler ,	Talan.
Avant ,	Latie ou dolo.
Avant-hier ,	Kalmareen dolo.
Avare ,	Kiker.
Avec ,	Sama ou dengan.
Aveugle ,	Bouta.

FRANÇAIS.

MALAIS.

Avoir,	Ada.
Avril,	April.
Auberge;	Rouma tap.
Aujourd'hui,	Ini arie.
Aune,	Helo.
Aussitôt,	Sabandar.
Autant que,	Bougentoubania.
Autre,	Laern.

B.

Babiller,	Baniak cata.
Badiner,	Main main.
Bague,	Thein, theias.
Baguette,	Rotang.
Baie,	Plabonan.
Baigner,	Mandi.
Baiser,	Thion.
Bal,	Bala.
Balai,	Sasapou.
Banc,	Banco.
Bannir,	Onsa.
Barbe,	Hatie tioukore.
Barreau,	Logodio.
Bas (des),	Koos.
Bas,	Bauwa, kabauwa.
Bâtard,	Anak soundal.

FRANÇAIS.

MALAIS.

Batavia,	Batavi.
Batelier,	Toukan praw.
Battre,	Poukoul.
Beau,	Bagoust.
Beaucoup,	Banyack.
Beau-frère,	Yepar lakie lakie.
Beau-père,	Matoua.
Bécasse,	Sakadidie <i>ou</i> bou- roung trenée.
Bécassine,	Tzalyou.
Bédola (diamant),	Bidouli.
Bègue,	Orang gagou.
Belle-sœur,	Yepar parampouan.
Besoin,	Menaan.
Beurre,	Mantega.
Biche,	Kantysel.
Bien (bon),	Bayik.
Bienfaisant,	Baibondi.
Bierre,	Bier.
Billet,	Sourat.
Biscuit,	Rotie goreeng.
Blanc,	Pouti.
Blanchir,	Tyoutye.
Blanchisseur,	Toukan tyoutye ba- rang.
Blessure,	Louka <i>ou</i> tousoune.

FRANÇAIS,

MALAIS,

Bleu ,	Biron.
Blond ,	Kloon.
Boire ,	Minome.
Bois ,	Kayou.
Bois (forêt) ,	Outang.
Boisson ,	Minoman ,
Boîte ,	Boseta.
Boiter ,	Pintian.
Boiteux ,	Orang loumpo.
Bolles ,	Mankok.
Bombe ,	Pilot.
Bon (bien) ,	Bayik.
Bonjour (monsieur) ,	Tabe <i>ou</i> siam bayik.
Bonnet ,	Karpous.
Bord (t. de marine) ,	Pinger.
Bord , bordure ,	Renda.
Bouche ,	Moulotte.
Boucher (verbe) ,	Totou.
Boucher ,	Toukan masak sam- pie.
Boucherie ,	Basar sampie.
Bouchon ,	Prop.
Boucle ,	Gesper.
Boue ,	Tompor.
Bougie ,	Leling.

FRANÇAIS.

MALAIS.

Bouilli (du),	Dierombos, catie sam- pie.
Bouillir ,	Bødidi.
Bouillon ,	Caldou.
Boulangier ,	Aaaya.
Boule ,	Pelot.
Bouquet ,	Bonnga.
Bourreau ,	Tozedio.
Bourse (à argent) ,	Sako ouan.
Bout ,	Ondion.
Bouteille ,	Botol.
Boutonner ,	Passan kantyen.
Boutons ,	Kantyen.
Boyeau ,	Ousour.
Braise ,	Bura.
Bras ,	Tangan.
Brettes (espèce de lé- gume) ,	Sayor baiam.
Brigand ,	Made sac.
Brin ,	Bidgi.
Brique ,	Batou rouma.
Briser ,	Pitia.
Brouillard ,	Ombin ou awang.
Brûle (je) ,	Bacar candiri.
Brûler ,	Bacar.

FRANÇAIS.

MALAIS.

Brune (à la),	Lohor malam.
Bubon,	Clandiar.
Buisson,	Outang.
Bureau,	Pankeen toulies.

C.

Ça, ceci, cela,	Itou.
Cabaret,	Nyang youaal mino- me.
Cabaret de chemin,	Varong.
Cacher,	Sembani.
Cachet,	Tyap.
Cacheter,	Taro tyap.
Cadet (frère),	Ade lakie, lakie.
Cadette (sœur),	Ade parampouan.
Café,	Copie.
Cage,	Couragan.
Cailloux,	Jamad.
Caïman(ou crocodile),	Bouaya.
Caisse,	Patie.
Calme,	Kapanasan.
Camisole,	Kamsool.
Campagne,	Tann.
Canaille,	Bauxat.
Canal,	Kali.
Canard,	Bebeck.

FRANÇAIS.	MALAIS.
Canif,	Pisook penna <i>ou</i> pi- sook kalam.
Canne,	Semanbou rotang.
Cannelle,	Kaayou manjes hol- landa.
Canon,	Mariam.
Canot,	Praw.
Cap (un),	Caap.
Capitaine,	Capten.
Caramié (poisson),	Yekan gouramie.
Carie *,	Carie.
Carotte,	Beurtol, aka kour- nir.
Carpe,	Yekan wodong <i>ou</i> ye- kan kakap.
Carrosse,	Caretta.
Cartes à jouer,	Karton.
Case,	Case.
Casser,	Pitia.
Cave,	Kelder.
Caverne,	Goo.
Ceinture,	Icat pingan.
Ceinture (pour argent)	Yangan javous.
Celle,	Dia.
Celui-ci, celle-ci,	Ini-dia.
Cendre,	Abou.

* *Carie* est un ragoût mêlé de piment.

FRANÇAIS.

MALAIS.

Cent (nombre),	Saratous.
Cerf,	Kidang.
Certain,	Ano.
Certainement,	Songou.
Chacun,	Saban orang.
Chair,	Daguien.
Chaise,	Carossi.
Chambre,	Pankeen, pondock ou Cammer.
Chameau,	Onta.
Champ,	Saoua.
Candelier,	Tampatleling.
Candelle,	Leling.
Changer,	Ganti.
Chanter,	Nyannye.
Chapeau,	Topie.
Chapelier,	Toukan, toudoun ou koppeau.
Chapon,	Aayam cabarie.
Char,	Capar.
Charbon,	Arang.
Charpentier.	Toukan kaayou.
Charrette à buffles,	Padattie.
Charrue,	Touko.
Chasser,	Ouser.
Chat,	Koutyen.

FRANÇAIS.	MALAIS.
Château,	Cotta yentang.
Châtrer,	Bitina, <i>ou</i> credia ca- biri.
Chaud,	Panas.
Chaudronnier,	Toukan tambaya.
Chausson,	Pantonn.
Chauve,	Botoc.
Chef,	Kapala.
Chemin,	Yalang.
Chemise,	Kamieya.
Cher (cherté),	Maal.
Chercher,	Tiari.
Chérir,	Souka.
Cheval,	Couda.
Cheveux,	Rambout kapala.
Chèvre,	Cambing.
Chevreau,	Dombo cambing.
Chevreuil de Java,	Kidang.
Chez,	Sama.
Chicorée,	Oondivi.
Chien,	Anyen.
Chier,	Pera.
Chiffre (lettre),	Axan.
Chirurgien,	Doucam.
Choisir,	Pielie.
Chose,	Apa.

FRANÇAIS.

Chrétien,
 Chyle,
 Ciel,
 Cinq,
 Cinquante,
 Circoncis,
 Cire,
 Cire à cacheter,
 Ciseaux,
 Citron,
 Citrouille,
 Clair, clarté,
 Clef,
 Clou,
 Cocher,
 Cochon,
 Cochon marron (sau-
 vage),
 Coco,
 Cœur,
 Coffre,
 Coin,
 Colique,
 Coller,
 Collier,

MALAIS.

Srani,
 Tail,
 Sorga, *adar ou languet*
 Lima,
 Lima poulou,
 Sonnat,
 Lelen,
 Lak,
 Gonting,
 Yerok assam *ou yerok*
tipies.
 Labou,
 Dsaran,
 Gonting, *kantie.*
 Pakou,
 Kousier,
 Babie,
 Babie outang,
 Klapa,
 Ati,
 Patie,
 Oudion,
 Tyeka,
 Blenquet,
 Kalou,

FRANÇAIS.

MALAIS.

Cri (d'animal),	Bougni.
Crier,	Bastras.
Cristal,	Glass <i>ou</i> nielar.
Crocodile (caïman),	Bou aya.
Croire,	Kira.
Crue,	Renta.
Cuiller,	Sendok.
Cuisine,	Dapour.
Cuisinier,	Toukan massak kokie
Cuisse,	Paha.
Cuit,	Massak kokie.
Cuivre,	Kokie.
Cul,	Pentat.
Culotte,	Tyelana.
Cuve,	Imber.
D.	
Dame,	Nonya.
Dans,	Dalam.
Danse,	Bala.
Danser,	Malengo, tandok <i>ou</i> mingibing.
Dé (à coudre),	Tyen tyen maniaayeet
De,	Darie.
Décacheter,	Bouka tyap.
Décembre,	Adije doul adye.

FRANÇAIS.

MALAIS.

Déchirer,	Robée.
Dedans (en),	Die dalam.
Défendre,	Laran.
Dehors (en),	Die luar.
Déjà,	Ponda.
De-là,	Darie bana.
Demain,	Besock.
Demander,	Mienta <i>ou</i> tanya.
Démanger,	Gantel.
Demeure, demeurer,	Tingal.
Demi,	Stenga, sparou.
Demoiselle,	Nona.
Démon, diable,	Setan.
Dent,	Guiguiet.
Depuis,	Darie.
Derrière,	Blakang.
Descendre,	Touron.
Désert,	Satou outang, riamba.
Désespoir,	Trada harap.
Déshabiller,	Lapas pakian.
Desserrer,	Repenger.
Desservir (une table),	Toutoup.
Dessiner,	Toulies.
Dessus,	Diatras.
Devant,	Depan.
Devoir,	Outan.

FRANÇAIS.

MALAIS.

Deux ,	Doua.
Diable (démon),	Setan.
Diamant ,	Ientan <i>ou</i> batou ientan.
Diarrhée ,	Bouan, bouan ayeer.
Dieu ,	Touan allah <i>ou</i> touan atalah.
Dimanche ,	Achat.
Dindon ,	Ayam hollanda.
Dîner ,	Mankan mittag.
Dire ,	Billan <i>ou</i> cata.
Dix ,	Sapoulou.
Doigt ,	Jarieije.
Don ,	Blukan.
Donner ,	Cassi.
Dorer ,	Prada.
Dormir ,	Tidor,
D'où ,	Darie mana.
Douane ,	Bandar.
Doublure ,	Lapis.
Doux ,	Manies.
Douze ,	Douablas.
Drap ,	Saken hon , lae.
Drogue ,	Obat.
Droite (la),	Cana.
Du ,	Darie.

FRANÇAIS.

MALAIS.

Ducaton (monnaie),	Katon.
Dur,	Cras.
Dute (monn. javanne),	Douiet.
Dysenterie,	Bouan, bouansayeer dara.

E.

Eau,	Ayeer.
Ebène,	Kayou aran.
Ecaille,	Piniou tortya.
Ecaille (pour écrire),	Batou toulies.
Echanger, troquer,	Toukar.
Echelle,	Tenga.
Eclair,	Kilap.
Eclipse,	Kapangang.
Ecluse,	Bandongan.
Ecole,	Scole manghady.
Ecorcher,	Coupar.
Ecrevisse,	Bountal landae.
Ecrevisse de mer,	Oudang setan.
Ecrevisse de terre,	Oudang capieting.
Ecrire,	Toulies.
Ecritoire,	Tampat tinta.
Ecrivain,	Ourtoulies.
Egal,	Rata.

FRANÇAIS.	MALAIS.
Eglise ,	Kahebah, kabah greya rouma sidaan.
Egoût ,	Got boucle.
Elevé, haut, ptissant ,	Tingui.
Elire ,	Pili.
Elle (pronom),	Die , dia.
Empereur ,	Sousounan.
Encre ,	Tinta <i>ou</i> dawat.
Enfant ,	Anak.
Enfer ,	Nokraka <i>ou</i> noraka.
Enfiler ,	Tousa.
Enfler ,	Mouraka.
En haut ,	Diatas.
Ennemi ,	Monso.
Ennuyer ,	Bontan.
Ensemble ,	Sama sama.
Entier ,	Entero.
Entonnoir ,	Lheuron <i>ou</i> taron.
En tout temps ,	Slamanya ,
Entrailles ,	Talie prout <i>ou</i> prou- tan.
Entre deux âges ,	Mouda <i>ou</i> moudahan.
Entrer ,	Manso.
Envelopper ,	Boucour.
Environs (aux) ,	Dekkat.

FRANÇAIS.	MALAIS.
Envoyer ,	Kirim.
Epais ,	Tebal.
Epaule ,	Pondak.
Epée ,	Pedan.
Eperon ,	Spouriole.
Epicerie ,	Ramparampa ou kam- bang pala.
Epices ,	Bonbo bonbo.
Epingle ,	Penitie.
Eponge ,	Bounga karan.
Epouse ,	Bini.
Esclave ,	Boudak.
Espérance ,	Harap , rejâ.
Esprit ,	Roch.
Essayer ,	Mienta.
Est-ce que ?	Boucan ?
Estomac ,	Oula atié.
Et ,	Dan.
Etain ,	Tima pouti.
Eté (saison) ,	Kapanasang.
Eteindre ,	Bounou.
Eternuer ,	Bobancase.
Etoile ,	Bintan.
Etranger ,	Orang barou.
Etroit ,	Sesak.
Evanouir ,	Kliguar.

Eventail,	Kipas.
Excepter,	Intenken, melinkan.

F.

Fâché,	Mara.
Fâcher (se),	Yadie mara.
Facile,	Gampa.
Façon (d'ouvrage),	Oupas.
Faim.	Lapar.
Faire,	Bekeen.
Fait, fini, achevé,	Abis.
Faites-moi voir,	Biar goa liat.
Fallait, il, il faut,	Misti.
Farce (hachis de viande),	Fricadel.
Fatigué,	Tyape.
Faute,	Fala dosa.
Faux,	Salso,
Femme,	Orang palampouan.
Femme mariée,	Bini.
Femme en couches,	Beranak.
Fendre,	Bella.
Fenêtre,	Yanella.
Feindre,	Poura poura.
Fer,	Bisi.
Fermer,	Totou.
Fête,	Ray.

Fève,	Cadyang.
Fève en gousse,	Boontyes paniang.
Février,	Saphar.
Feu,	Api.
Feuille,	Deaun.
Feuille de lin,	Capr lampar.
Feuille de papier,	Lampar cartas.
Fièvre,	Demame.
Fil, filet,	Benang diaring.
Fille,	Anak parampouan.
Fils,	Anak lakie lakie.
Fin (finesse),	Alous.
Fin, fini,	Abis.
Flacon,	Ples.
Flèche,	Pana.
Fleur,	Combang.
Fleuve,	Soungie.
Flûte,	Coling.
Fois (une),	Satou calis.
Fondre,	Antiour,
Fontaine,	Pentiourar.
Force, puissance,	Coasa.
Forêt,	Outang.
Fort, forte,	Benteing brat.
Fort peu,	Yaneeng.
Fosse,	Soussigni.

FRANÇAIS.

MALAIS.

Fou ,	Guilar.
Foudre ,	Kylap.
Fouet ,	Tyambook.
Fourchette ,	Garvo.
Fourni , fournir ,	Smonti.
Fracas ,	Bouni.
Frapper ,	Poukoul.
Frère (aîné) ,	Abang lakie lakie.
Frère (cadet) ,	Ade lakie lakie.
Friand ,	Rakou.
Frise ,	Goring , karang.
Friser ,	Ciser rombot.
Froid ,	Diguine.
Fromage ,	Keyou.
Frotter ,	Goso.
Fruit ,	Boua.
Fuir ,	Lapas , mingat.
Fumée ,	Asap.
Fumer ,	Minome pipa.
Fusil ,	Bedal.

G.

Gage (le) ,	Gadi.
Gager ,	Betaro.
Gagner ,	Ontong.
Gai ,	Enak ati.

FRANÇAIS.

MALAIS.

Gain ,	Ontong.
Gale ,	Coring.
Garçon ,	Lakie lakie.
Garder ,	Simpan.
Gargoulette ,	Kandie.
Gâter ,	Roussa.
Gauche ,	Kiri.
Gendre ,	Mantou.
Genièvre ,	Sopi yenievre.
Genou ,	Loutout.
Geste ,	Teinka.
Gilet ,	Rompi, Brostron.
Girofle ,	Tynkée.
Glace ,	Kadien gienan.
Gobelet ,	Glass.
Golfe ,	Ounbak.
Gorge ,	Leere.
Goût, goûter ,	Rasa, rasala.
Goutte (la),	Sakiet kakie.
Grain ,	Biogi.
Grain (pluie, terme de marine),	Palangie.
Grand ,	Bessar.
Gras ,	Gomok.
Gratter.	Garo.
Graver ,	Hol.

FRANÇAIS.

MALAIS.

Griller ,	Pangan.
Gris , grise ,	Klabou.
Gronder ,	Gueguer.
Guêpe ,	Taon.
Guérir ,	Kassi obat <i>ou</i> bekeen baayk.
Guerre ,	Pram.

H.

Habillement ,	Pakean.
Habiller ,	Pake.
Habit ,	Rokkie.
Habit-veste ,	Gelie <i>ou</i> glie.
Habit de femme ,	Saaya.
Habiter ,	Tingal.
Habituer ,	Hiassa.
Hâcher ,	Fricadel.
Haine ,	Bientjie.
Haleine ,	Napas.
Haricots de couleurs ,	Soukon.
Harpe ,	Harpa.
Haut , en haut ,	Diatas.
Haut , puissant , élevé ,	Tingui.
Herbe ,	Rompot , saayor.
Héritage ,	Poosaca.
Hermaphrodite ,	Jiar wandon.

FRANÇAIS.

MALAIS.

Heure ,	Yam.
Heureux ,	Berontong.
Hibou ,	Koukoublo.
Hier ,	Kalmareen.
Histoire ,	Tijerita.
Hiver ,	Mousien ouyang.
Hommage (rendre),	Casi hormat.
Homme ,	Orang lakie.
Homme des bois ,	Orang-outang.
Honteux ,	Malou.
Hôpital ,	Rouma saket.
Horloge ,	Laogi.
Hôtel-de-ville ,	Godoong bityara.
Housse ,	Chabrac.
Huile ,	Miniat ,
Huit ,	Delapanne.
Huitres ,	Tieram aouster.

I - J.

Jaloux ,	Yambouran.
Jamais ,	Tida saoumour <i>ou</i> ou- mour adala.
Jambe ,	Betis <i>ou</i> kakie.
Janvier ,	Yanuari <i>ou</i> mo cha- ram.

FRANÇAIS.

MALAIS.

Jardin,	Kobon.
Jardinier,	Toukan kobon sayoor
Jaspe,	Jasbe.
Jaune,	Kouning.
Ici,	Dicini.
Je,	Goa, beta.
Jeu,	Maayeen.
Jeudi,	Camies.
Jeune,	Kityel, mouda.
Il, elle,	Dia, la.
Image,	Gambar.
Imaginer (s'),	Kira-dianya.
Imiter,	Torot.
Imprimer,	Drak kel ou tyetak.
Inspide,	Tawa.
Instruire,	Adiar.
Instruit,	Tamat pentar.
Intelligence,	Arti.
Inviter,	Adya.
Joie,	Soukatie.
Joindre,	Blinkée.
Jolie,	Bagoust.
Joues (les),	Pipie.
Jour,	Siam.
Jour (un),	Satou arie.
Ivoire,	Gading.

FRANÇAIS.

MALAIS.

Ivre ,	Mabo.
Juin ,	Dyamadir achir.
Juillet ,	Redyap.
Jupon ,	Saron ,
Jurer ,	Sumpa.
Jusque ,	Sampe.
Juste ,	Beteul.

L.

Lance ,	Tomba.
Langue ,	Lieda.
Lard ,	Gomok babie.
Large ,	Bessar ou Longaat.
Laver ,	Tyoutye.
Le (article) ,	Kapada.
Léger ,	Inting.
Légume ,	Saayoor.
Lent ,	Lama.
Lèpre ,	Koring.
Lettre ,	Sourat.
Leur (pronom) ,	Dia pounia.
Lèvres (les) ,	Bibier.
Lézard ,	Titia.
Liberté ,	Mer dica.
Libre ,	Mer dica.
Lier ,	Icat.

FRANÇAIS.

MALAIS.

Lien ,	Icam.
Lièvre ,	Kaniel.
Ligue ,	Garir.
Ligueur ,	Sopi manies.
Lime ,	Kikir.
Linge ,	Barang.
Linge blanc ,	Barang brissie.
Lion ,	Singo.
Lire ,	Toulies.
Lit ,	Tampat tidor.
Livre ,	Bouco.
Loi ,	Prenta.
Loin ,	Yao.
Logis ,	Rouma.
Long ,	Panyang.
Long-temps ,	Lama.
Lorsque ,	Kalou.
Louage ,	Sewa.
Louche ,	Squel.
Louer ,	Sewi.
Lourd ,	Brat.
Lui (pronom) ,	Dia , di , ini.
Luire ,	Guilap.
Lumière ,	Adar , tran.
Lumière , bougie ,	Lieling.
Lundi ,	Ari seneen.

FRANÇAIS.

MALAIS.

Lune ,	Boulang.
Lunette ,	Katia mata.
Lutter ,	Bantin.

M.

Mâcher ,	Diengot mama.
Machine ,	Anon.
Mâchoire ,	Diengot mama.
Madame ,	Nonia.
Mademoiselle ,	Nona.
Madère ,	Madéra.
Magister ,	Domini.
Magnifique ,	Bagoussa ou bagoust.
Mai.	Dyamadil auwal ou mayo.
Maigre ,	Kourous.
Main ,	Tangan.
Main droite ,	Tangan cana.
Maintenant ,	Scarang.
Mais ,	Tapis.
Maison ,	Rouma.
Maitre ,	Touan.
Maitresse ,	Gondée.
Mal ,	Sakiet.
Maladie ;	Paniakiet.
Maladroit ,	Bando bonhol.

FRANÇAIS.	MALAIS.
Mal d'enfant ,	Dieyadikandiberana kan.
Malheur ,	Tyalaka.
Malheureux ,	Tyalakakan.
Malicieux ,	Nacal.
Malle ,	Patie.
Malpropre ,	Cotore.
Mamelle ,	Sousou.
Mandille du Japon ,	Cabaya panyan.
Manger ,	Makanan.
Manger (le) ,	Makana.
Mangoustan ,	Mangiste.
Mangués ,	Manga.
Manier ,	Tinka.
Manteau ,	Yaba , saliemout.
Maraine ,	Rawo.
Marchander ,	Bedagand.
Marchandise ,	Dagand.
Marché (le)	Bazar.
Marcher ,	Dialang.
Mardi ,	Salasa.
Maréchal ,	Toukan besie.
Marée ,	Rawin.
Mariage ,	Kavine.
Marin ,	Orang-lahotte.
Mari ,	Lakie.

FRANÇAIS.

MALAIS.

Marmite de fer,	Quali besi.
Mars,	Rabioul auwal.
Marteau,	Poukoul besi.
Masque,	Toppeeng.
Mât,	Tian.
Matelas,	Behul sach holl.
Matelot,	Mastors, golot.
Matin (le),	Pagui.
Matrice,	Pourouse.
Maudire,	Maki.
Mauvais,	Bouso.
Méchanceté,	Bodoan rampoke.
Méchant,	Diaat.
Médecin,	Doucou.
Médecine,	Obat.
Mélanger, mêler,	Tiampor.
Melon (d'eau)	Semanca.
Membre,	Badan.
Mémoire,	Prikierang.
Même,	Candic.
Mendiant,	Orang mienta.
Mendier,	Mienta.
Mener,	Baono.
Mensonge,	Diousta.
Mentir,	Diousta, <u>kaka kata</u> .
Menton,	Diangot.

FRANÇAIS.

MALAIS.

Mépriser,	Bent chi.
Mer,	Lahot.
Mercredi,	Robo.
Mère,	Mama, maa.
Messager,	Guiriman.
Mesure,	Ocour tacar.
Mettre,	Taro.
Meuble,	Baran.
Midi,	Stenga ari.
Miel,	Madon.
Miette,	Bidgi.
Mille,	Tyeribou.
Milord,	Blasa.
Mince,	Tipis.
Minuit,	Stenga malame <i>ou</i> poukoul douablas malame.
Minute,	Minut hol.
Miroir,	Katia.
Mode (coutume),	Patou.
Modèle,	Tonfandan.
Moelle,	Sour somme.
Moi (pronom),	Beta, goa.
Moins,	courang.
Mois,	Boulang.
Moissonner,	Poton padie.

FRANÇAIS.

MALAIS.

Moitié,	Stenga, sparou.
Mollet (de la jambe),	Prout kakie.
Moment,	Sakeyal mata.
Mon (pronom),	Goa, pounia.
Monde (le),	Dounia.
Monnaie,	Ouan.
Monsieur,	Touan.
Montagne,	Gounong.
Monter,	Naayeck.
Montre,	Lant chi.
Monture,	Tongan.
Morceau,	Sapotong.
Mordre,	Guiguiet.
Mors,	Caba.
Mort (adjectif),	Matie.
Mort (la),	Kamatican.
Mot,	Pakataan.
Moucher (se),	Bouay ingon.
Moucher (la chan- delle),	Gontieng lieling.
Mouchette,	Lobdgi holl ou gon- tieng lieling.
Mouchoir de poche,	Sapoutangan.
Mouiller (l'ancre),	Bluoon.
Mouiller,	Basa.
Moulin,	Mol holl.

FRANÇAIS.

MALAIS.

Mourir,	Matie.
Montarde,	Mostardi.
Moutardier,	Tampat mostardi.
Mouton,	Cambing.
Mouvoir,	Goian, goian.
Moyen,	Akul.
Muet,	Bissou.
Mulâtre,	Lelap.
Mur,	Matam.
Muraille,	Temboc.
Muse,	Deden.
Muscade,	Boua pala.
Musicien,	Tandidor.
Musique,	Tandy.

N.

Nager,	Bernan.
Naitre,	Diberanakan <i>ou</i> dya- dikan.
Nankin,	Quina.
Nape de toile,	Taslak kayeen.
Natte,	Ticar.
Navigation, naviguer,	Balaayar.
Navire,	Capalle.
Nettoyer,	Credia bresi <i>ou</i> kor- reck.

FRANÇAIS.

MALAIS.

Neveu ,	Tyoutyou lalakie.
Neuf (nombre),	Sambilane.
Neuf, neuve,	Barou.
Nez ,	Ledong.
Nid ,	Sarou bourong.
Nièce ,	Tioutyou parampouan
Nitre ,	Garam hollanda.
Noble ,	Rade.
Nôce ,	Perya mouan <i>ou</i> min- pilée festa.
Noir ,	Itam.
Nom ,	Nama.
Nombril ,	Pousar.
Nommer ,	Cassi nama.
Non ,	Tida, trada.
Nord ,	Cutara.
Novembre ,	Doul kayda.
Nouer ,	Icat.
Nourrice ,	Babou.
Nous ,	Kita orang.
Nouveau ,	Barou.
Nouvelle ,	Kabar.
Noyer ,	Tengelan.
Nu ,	Tland dian.
Nuage ,	Awan.
Nuit ,	Malam.

O.

FRANÇAIS.

MALAIS.

Obéir ,	Tourot printo.
Obligé (je suis),	Trimacassi.
Obliger ,	Toulon.
Obtenir ,	Dappat.
Occident ,	Barat.
Octobre ,	Syawal.
Odorat ,	Baou.
OEil ,	Mata.
OEuf ,	Telor.
Offrir ,	Tawar arga, sedeka.
Oie ,	Bebeck hollandia ou gansa.
Oignons ,	Baouan.
Oiseau ,	Bourong.
Onze ,	Sablas.
Or ,	Mas.
Orange ,	Yerok maniès.
Oreiller ,	Bantal.
Orphelin ,	Piatou.
Où ,	Di mana.
Ou ,	Of.
Oublier ,	Loupa.
Oui ,	Ada.
Ouïe (l') ,	Dengaran.
Ouvrir ,	Bouka.

P.

FRANÇAIS.

MALAIS.

Pain ,	Rotie.
Paon ,	Bourong marak.
Pannier ,	Carangnang.
Pantouffles ,	Karfou.
Papier ,	Kartas.
Pâques ,	Fasack.
Par ,	Darie.
Paradis ,	Mandie heden.
Paresseux ,	Malas.
Parfaitement ,	Pengataouan.
Partager ,	Saparou , badgie.
Partout ,	Kouliling.
Pas assez grand ,	Kourang besar.
Passer ,	Livat.
Pauvre ,	Miskine.
Pays ,	Nigrie.
Peau ,	Coulit.
Pecher ,	Pendechirs.
Pécher ,	Ambel ikan <i>ou</i> tankap ikan.
Peigne ,	Siesir.
Peigner ,	Siesir rambour.
Peindre ,	Taro fesches.
Peine ,	Sousa.

FRANÇAIS.	MALAIS.
Pelure ,	Coulit.
Pendant ,	Qualou.
Pendre ,	Canton.
Pénible ,	Sousa.
Penser ,	Piquer.
Pension ,	Blandia.
Pentecôte (fête de),	Chamsin.
Perdre (se),	Yalang rongui.
Père ,	Bapa.
Périr ,	Matie.
Perle ,	Moutiara.
Perruquier ,	Toukan prooik.
Peser ,	Tiembang.
Péter ,	Cantot.
Petit ,	Kijetiel.
Peu ,	Sedeket.
Peuple ,	Orang.
Peut-être ,	Brancalie.
Piastre ,	Pensematte.
Pied ,	Kaki.
Pierre ,	Batou.
Pierre étrangère ,	Pousparagam.
Pigeon ,	Bourong dara.
Piment ,	Tyabée.
Pinceau ,	Mucel hol.
Pincer ,	Tioubete.

FRANÇAIS.

MALAIS.

Pipe ,	Pipa.
Planter ,	Tanam.
Plat ,	Busq.
Plein.	Penou.
Pleurer ,	Nyanijs.
Plier ,	Tippat.
Plomb ,	Tima.
Plonger ,	Slonsoup.
Pluie ,	Ouyang.
Plume ,	Kalam.
Plume (à écrire),	Boulon bourong ou tiabot boulon.
Plus ,	Lebeh.
Poêle à frire ,	Tampat goring.
Poignard ,	Crist ,
Poil ,	Poulo.
Pois d'or ,	Katyang mas.
Poison ,	Pissan.
Poisson ,	Ikan.
Poitrine ,	Dada.
Poivre ,	Lada.
Poivre-long ,	Tyabée.
Poix ,	Tes holl.
Poli , uni ,	Lit chin.
Polype ,	Credia guilap.
Pomme de terre ,	Artapal.

FRANÇAIS.

MALAIS.

Pont,	Yambatang.
Port,	Plabouan.
Porte,	Pinto.
Porter,	Pikoul.
Poser,	Taro.
Pot,	Koili.
Potence,	Gantouan.
Pou,	Coutou.
Pouce,	Coupou.
Poudre,	Beteter.
Poudre à tirer,	Obat.
Poule,	Ayam.
Poule sauvage,	Ayam-outang.
Poulet,	Anac ayam.
Pouls (le),	Ourat nadiéh ou sa- kiet inkiöke.
Pour,	Kepada.
Pourpré,	Oumoung.
Pourri,	Bouso.
Poursuivre,	Bourou.
Pouvoir,	Bolé.
Premier,	Bremonla.
Prendre,	Ambel.
Prendre des oiseaux,	Tangkap bouroung.
Préparer,	Sedis.
Près d'ici,	Dekat dicini.

FRANÇAIS.

MALAIS.

Présent (faire un),	Blandia sedika.
Presser,	Tendis.
Presser (se),	Lakas dianya.
Prêt,	Sedia.
Prêter,	Pinyang.
Prier,	Kebet menady.
Prince,	Gangneron.
Prison,	Boui.
Profond,	Dalam.
Promenade,	Yalang.
Promettre,	Berdianye.
Propre, apte,	Crecé.
Propre, net,	Brissi.
Pucelage,	Pracent.
Puer (infinitif),	Bacin.
Puisque,	Karna itou.
Puissant,	Konasa ou tingui.
Puits,	Soumour.
Punition.	Oncouma.

Q.

Quant,	Kapang.
Quart,	Prat ampat.
Quatorze,	Ampat blas.
Quatre,	Ampat.
Que,	Man, biar.

FRANÇAIS.

MALAIS.

Quelquefois,	Brangeali.
Quelque part,	Di mana mana.
Quelqu'un,	Orang.
Querelle,	Histori.
Queue,	Egnar.
Qui,	Sen.
Quinze,	Lima blas.
Quitter,	Lapas.
Quoi,	Apa.
Quoique,	Manqui.

R.

Racine,	Acar.
Rade,	Plubonam.
Radis,	Lœbak.
Rafrâchir,	Sbap.
Ragoûter,	Icherita.
Raie,	Pepe.
Raie (poisson),	Jekan pare.
Raisin,	Angor.
Ramasser,	Pouchot.
Ranger,	Alot.
Rapporter,	Bawa combali.
Rare, rarement,	Djarang.
Raser,	Tioucour.
Rassembler,	Pougot.

FRANÇAIS.

MALAIS.

Rat,	Ticous,
Ravager,	Roban.
Recevoir,	Trima.
Récit,	Scherita.
Réfléchir,	Piker <i>ou</i> piquer.
Regarder,	Tengok <i>ou</i> liat kliatan.
Regarder faire,	Diaga.
Règle,	Ada.
Reine,	Akar.
Reins,	Piengan.
Remercier,	Trimacassi.
Remplir,	Ici.
Remuer,	Goran.
Rendre,	Cassi combali.
Renvoyer,	Kening pouon.
Répandre,	Toumpa.
Répondre,	Menyawont.
Reposer,	Tan napas <i>ou</i> tydor.
Respect,	Ormat.
Respirer,	Tani napas.
Ressouvenir,	Nyat.
Rester,	Tingal.
Retenir,	Pegan.
Retourner,	Pigui Comhali.
Rêve, songe, rêver,	Paniempian, alamat.

FRANÇAIS.	MALAIS.
Revenir,	Datan combali.
Réunir,	Compol.
Réussir,	Diadi.
Riche,	Kaaya.
Rien que,	Tiouma.
Rincer,	Tyoutye bressi.
Rire,	Telauwa.
Riz en paille,	Padie.
Riz cuit,	Nanssi <i>ou</i> nassie.
Riz en grain,	Brasse.
Riz rouge,	Ketan mera.
Riz noir,	Ketan yetam.
Riz blanc,	Ketan poutie.
Rivière (fleuve),	Kalie soungie.
Rixdaler,	Real.
Roche,	Kadar,
Roi,	Radya, raga.
Roide,	Kakou.
Rompre,	Pinia.
Ronce,	Douri.
Rond,	Bounder.
Rôti,	Goreen.
Rôtir,	Brat pangan.
Rouet,	Dyantra.
Rouge,	Mera.
Roupie,	Roupia.

FRANÇAIS.

MALAIS.

Royaume,	Karbian.
Rue,	Yalang.
Ruisseau,	Slokkan.
Ruser,	Credia akal.

S.

Sable,	Passer.
Sabre,	Pedan.
Safran,	Kounyet.
Sage, sagement,	Bissa.
Sagesse,	Pendien.
Saignée,	Lapas dara.
Saints, idoles,	Segala, tshale.
Salade,	Salada.
Sale, malpropre,	Cotor.
Salé,	Mingangan.
Salière,	Tampat garam.
Salpêtre,	Garam hollandais.
Saluer,	Tabé.
Samedi,	Saptou.
Sang,	Doran.
Sanglier,	Babie outang.
Sans,	Kouran.
Sans doute,	Pasti.
Santé,	Salamat.

FRANÇAIS.

MALAIS.

Saphir,	Nielam.
Sardonisse,	Ounam batott.
Savant,	Bissa.
Sauce,	Koi.
Saumâtre,	Acim.
Sauter,	Blompat.
Savoir,	Bissa.
Savon,	Sabon.
Scie,	Gregagis.
Sec,	Crin.
Secourir,	Toulon.
Seigneur,	Touan.
Sein (mamelles),	Sousou.
Seize,	Anamblas.
Sel,	Garam.
Selle de cheval,	Pakean couda.
Seller,	Paké.
Semaine,	Doumingou ou da- lamsa djoumahat.
Semer,	Tanam.
Sentiment,	Bandi.
Sentir,	Tium.
Séparer,	Betchirre.
Sept,	Touyou.
Septembre,	Remelan, settember.

FRANÇAIS.	MALAIS.
Sépulture ,	Cabour.
Sérail ,	Keban.
Serpent ,	Oular.
Serrer ,	Tendis.
Serviette ,	Kayeen krieng tan- gan.
Servir (se) ,	Paké.
Sève ,	Ida.
Seul ,	Sandiri.
Seulement ,	Sadia.
Si ,	Kalou , di kalou.
Siège (chaise) ,	Carossi.
Siffler ,	Flouet.
Silence ,	Diam.
Singe ,	Monijet.
Singe noir ,	Loutong.
Six ,	Anam.
Sœur ,	Soussi.
Sœur aînée ,	Umbock.
Sœur cadette ,	Ade parampouan.
Soie ,	Soutra.
Soif ,	Awous.
Soir ,	Sore.
Soixante ,	Anam poulou.
Soixante-dix ,	Touyou poulou.

FRANÇAIS.

Soldat ,
 Soleil ,
 Sombre ,
 Son , sa , ses ,
 Songe (rêve) ,
 Sorcier ,
 Sortir ,
 Sot ,
 Souci ,
 Soufflet ,
 Souffrir ,
 Souhait ,
 Soulier ,
 Soupe ,
 Soupière ,
 Soupir ,
 Sourcils ,
 Sourd ,
 Sous ,
 Souvenir ,
 Souvent ,
 Statue ,
 Succession ,
 Sucre ,
 Sucrée ,

MALAIS.

Soldado.
 Matarie.
 Glap.
 Dia , pounia.
 Paniempian.
 Taps.
 Clouar.
 Guila.
 Mer.
 Tampar , templin.
 Tahan.
 Permien tahan.
 Sapatou.
 Soup.
 Biar soupou.
 Napas.
 Alis alis.
 Touly.
 Diba oi.
 Lengatang.
 Banyak kali.
 Boncka.
 Posaka.
 Goula.
 Manies.

FRANÇAIS.

MALAIS.

Sud ,	Tangaro.
Suer , sueur ,	Krignat.
Suif ,	Gomok leling.
Suivre ,	Touro antier.
Sultan ,	Sousounan.
Supplice ,	On kouma.
Supplier ,	On longhati.
Sur (aigre) ,	Assam.
Sûr (certain) ,	Songo.

T.

Tabac ,	Tambacou.
Tabatière ,	Tampat tabacou.
Table ,	Meya <i>ou</i> medya.
Tableau ,	Skeldray holl.
Tâche ,	Nonda.
Tâcher ,	Nonda.
Tact ,	Rasa , beasa.
Tailleur ,	Toukan minyaayeet.
Talon ,	Delapakane <i>ou</i> tou- mont.
Tamarin ,	Assam.
Tamis ,	Aga kan.
Tante ,	Biebie.
Tasse pour boire ,	Tampat minome.

FRANÇAIS.

MALAIS.

Taureau ,	Sampie.
Te, tu, toi,	Lou.
Teindre,	Tchelop.
Teinture,	Tchelopam.
Tempête,	Ribout.
Temple ,	Misikel gredia.
Temps,	Mousien,
Tendre,	Lembec.
Tenir,	Pegan.
Tenir ferme,	Bekeen festa.
Terre (la),	Boumie tana.
Terre,	Daratte.
Terre riche (paradis),	Boumie.
Testicules,	Klapère.
Tête,	Kapala.
Teton (mamelle),	Sousou.
Thé,	Thé.
Timide,	Malou.
Toile,	Kaayeen.
Tonnerre,	Gountour.
Toujours,	Slamanya.
Tour,	Tjandie.
Tourterelle ,	Bouroung perkouton.
Tous les jours,	Saharie arie.
Toux,	Patok.

FRANÇAIS.

MALAIS.

Travailler,	Bouwat kirya.
Treize,	Tiga blas.
Trembler,	Gemetar.
Trente,	Tiga poulou.
Tristesse,	Sedie.
Trois,	Tiga.
Tromper;	Kirya bodo <i>ou</i> ken nya ia.
Tromper (se),	Bekeen bodo dianya.
Trop,	Telalou.
Troquer, échanger,	Toukar.
Trou,	Loeban.
Trouver,	Dappat.

V.

Va (<i>impératif du verbe</i>	Pigui.
aller),	
Vache,	Sampie.
Vagin,	Nono.
Vase,	Tampat aher.
Veau,	Anak sampie.
Veines,	Ourat.
Vendre,	Youal.
Vendredi,	Jumahat.
Venir,	Datang.

FRANÇAIS.

MALAIS.

Vent,	Aangien.
Venteux,	Kadie nynan.
Ventre,	Prout.
Verge,	Contole.
Verge (la tête de),	Kapala boutou.
Vérité,	Donia.
Vérité (en),	Moura.
Vérole (petite),	Tjatjaar.
Verre (à boire),	Glass.
Verte,	You.
Vertu,	Baayikkan <i>ou</i> pen- diane.
Veste, habit,	Gelie <i>ou</i> glie.
Vêtemens,	Pakean dagien.
Viande, bouillie, rôtie,	Dagien massack, die- roubos goreng.
Vice,	Jahatan, grania <i>ou</i> grenier.
Vie,	Hidopan.
Vieux,	Lama,
Vif,	Radieng.
Village,	Kampong.
Ville,	Kotta.
Vin,	Angor.
Vinaigre,	Tchouka.

FRANÇAIS.

MALAIS.

Vingt,	Dooa poulou.
Vite,	Lakas.
Vivre,	Hiedoop.
Voile,	Kaayeen stimout.
Voir,	Liat.
Voiture, carrosse,	Karetta.
Voix,	Souara.
Vouloir,	Mahau.
Vous,	Lou.
Vrai,	Betoul.
Vue (la),	Panglieatang.
Vuide,	Kossong.

Y.

Yeux,	Mata mata.
-------	------------

TABLE

DES CHAPITRES.

- CHAPITRE XVIII. *Départ de la baie de Balembouang. — Notre arrivée à Bagnouwangie. — Sa description, ainsi que celle de cette baie. — Bon accueil du prince Indien et du commandant Hollandais.* page 1
- CHAP. XIX. *Départ de Bagnouwangie. — Notre voyage en caravane dans l'intérieur de l'île de Java. — Désert de Balembouang. — Notre arrivée à Panaroukan. — Sa description, ainsi que celles des principautés de Besouki, Banger, Passourouang et Bangell. — Bon accueil des princes Javans.* 17
- CHAP. XX. *Bon accueil du Gouverneur de Surabaye et de l'Amiral hollandais. — Description de cette petite ville et de ses environs, et de celle de Gressec. — Fêtes que nous donne le Tomogon de Gressec.* 52
- CHAP. XXI. *Mon retour à Batavia. — Détroit de Madure. — Idée de Sidaijo. — Vue de*

Rambang, Iapara et Javanna. — Relâche à Samarang, résidence du gouverneur de tout le Java. — Description de cet endroit.

74

CHAP. XXII. *Départ de Samarang. — Nous nous rendons près du sultan Tchérison. — Vue de Tagal. — Description de Tchérison. — Nous y relâchons ; pour quels motifs. — Insurrection dans le pays. — Dangers que font courir les pirates malais. — Notre arrivée à Batavia.*

101

CHAP. XXIII. *Mon départ de Batavia. — Vue des îles Rodrigue et de Bonaparte. — Idée de Saint-Leu. — Nous mouillons en rade de Saint-Paul pour prendre langue. — Continuation de notre route pour l'Île-de-France. — Une nouvelle croisière anglaise nous force à nous réfugier à Saint-Denis, île de Bonaparte.*

119

CHAP. XXIV. *Mon départ de l'île Bonaparte. — Mon arrivée à l'Île-de-France, et débarquement à la rivière Noire. — Changement avantageux dans la colonie. — Naufrage d'un vaisseau hollandais. — Affaire de Chisny. — Mon embarquement sur une corvette de Sa Majesté, pour mon retour en France. — Relâche à l'île Bonaparte.*

155



CHAP. XXV ET DERNIER. <i>Description de l'île de Bonaparte. — Généalogie de son gouvernement. — Origine de ses habitans. — Ses productions et sa température. — Retour en France. — Débarquement en Espagne.</i>	156
<i>Attaque et défense de Colombo, dans l'île de Ceylan, en 1796; et la topographie de quelques-unes de ses communications.</i>	177
<i>Notés particulières sur les postes militaires, l'organisation et la solde des troupes de l'Inde au service de la Compagnie des Indes hollandaises.</i>	224
<i>Itinéraire de Trinquemalaye à Jaffena et à Colombo.</i>	228
<i>Abrégé des Principes de la Langue malaise.</i>	241
<i>Petit Vocabulaire Français-Malais des Mots les plus usités.</i>	291

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

ERRATA.

Page 81 , ligne 25 : schabendar, *lisez* shabendar.

Page 88 , ligne 4 : voyage , *lisez* inspection.

Page 135 , lignes 4 et 5 du titre : vaisseau anglais, *lisez*
vaisseau hollandais.

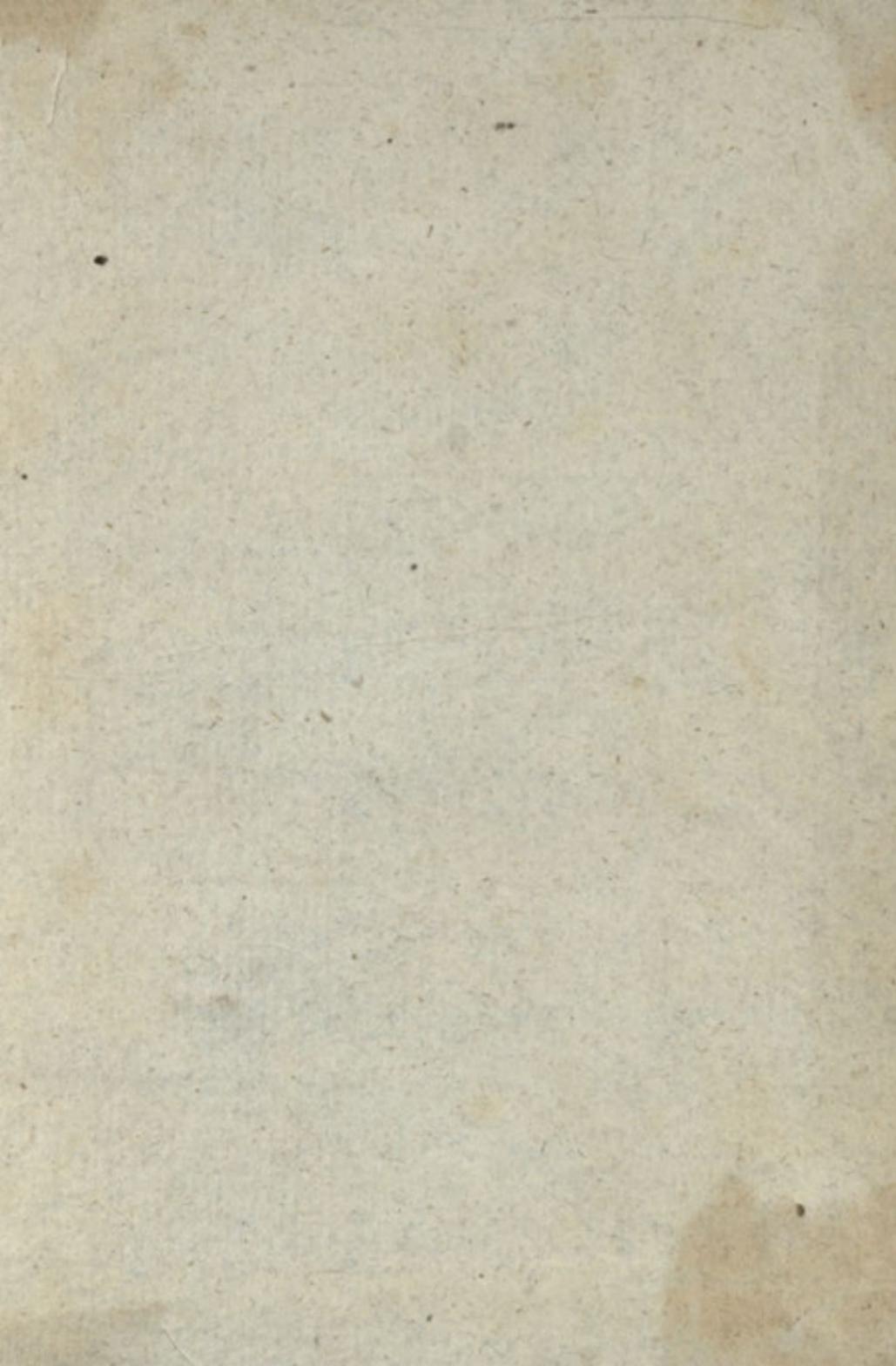
Page 150 , ligne 10 : l'île Honrs , *lisez* l'île de l'Arme
de l'île Horns.

Page 277 , ligne 2 : minoum, *lisez* minome.

BARATA

Page 11, line 23: *de la* ~~de la~~ *de la*
Page 12, line 1: *de la* ~~de la~~ *de la*
Page 13, line 1: *de la* ~~de la~~ *de la*
Page 14, line 1: *de la* ~~de la~~ *de la*
Page 15, line 1: *de la* ~~de la~~ *de la*





28930

[2]